

LES  
**ARTISANS ET LEUR VIE EN GRÈCE**  
**DES TEMPS HOMÉRIQUES A L'ÉPOQUE CLASSIQUE**  
**VII<sup>e</sup> ET VI<sup>e</sup> SIÈCLES**

LA CONDITION SOCIALE DES ARTISANS

La revue rapide que nous avons faite dans les précédents articles<sup>1</sup> des divers corps de métiers au VII<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle, tout en nous donnant un aperçu assez complet des différents domaines où pouvait alors s'exercer l'activité des artisans et en nous montrant ainsi la place de plus en plus considérable qu'ils tenaient dans la vie économique de la Grèce, a laissé sans solution une question capitale, celle de leur situation dans l'État, c'est-à-dire de leurs rapports sociaux et politiques non seulement avec leurs concitoyens, mais avec les pouvoirs publics. Nous avons vu dans quelles conditions chacun d'eux travaillait, élaborait ou écoulait ses produits; il nous reste à examiner quelle était l'importance numérique de la classe ouvrière, de quels éléments elle était composée et quel genre d'existence menaient les artisans, puis quelles étaient leurs ressources et leurs charges, enfin quel était, suivant les cités, leur rôle politique.

I.

Que le nombre des ouvriers manuels eût fortement augmenté en Grèce, c'est précisément ce qui ressort des conclusions auxquelles aboutissait notre précédente étude, puisque nous avons vu que chaque métier comptait de plus en plus de représentants à mesure qu'on s'éloignait davantage du primitif état patriarcal

1. Cf. t. CXLI (1922), p. 161-193, et CXLII (1923), p. 14-46.

et que, d'autre part, de nouvelles professions ne cessaient de se constituer. Lorsque Aristote cherche à discerner les conditions qui ont facilité l'avènement de Pisistrate, il ne manque pas de signaler l'accroissement numérique du parti qui le porta au pouvoir, c'est-à-dire celui des gens qui n'avaient que leurs bras pour vivre<sup>1</sup>. De profondes divergences se manifestent néanmoins d'une région à l'autre : alors qu'à Athènes le développement de la population industrielle était favorisé par tous les moyens, ailleurs elle était absente ou réduite à presque rien<sup>2</sup>. Dans l'ensemble, les artisans restaient certainement en forte minorité par rapport à la classe agricole, puisqu'il en était encore ainsi au v<sup>e</sup> siècle, où ils étaient plus nombreux qu'au vi<sup>e</sup><sup>3</sup> ; mais l'inégalité tendait constamment à s'atténuer. Il serait toutefois assez difficile d'établir une statistique précise ; car les documents sur lesquels sont fondés les calculs de ce genre concernent tous des époques plus récentes<sup>4</sup>.

Ce contingent de travailleurs était très diversement recruté. Les chefs d'industrie, les petits fabricants établis à leur compte étaient, bien entendu, des hommes libres, citoyens ou étrangers ; quant à la main-d'œuvre, elle était fournie surtout par des esclaves ou des thètes. Les esclaves spécialisés dans une besogne manuelle étaient de plus en plus nombreux, ne fût-ce qu'en raison de la diffusion toujours croissante de l'esclavage dans le monde grec. Le temps n'était plus où les seuls qui eussent à leur service des hommes leur appartenant en toute propriété étaient les guerriers ou les pirates qui les avaient conquis la lance au poing. C'était là un changement considérable ; car s'il paraît exagéré de prétendre, comme on l'a fait, que le trafic des esclaves était complètement inconnu à la Grèce primitive<sup>5</sup>, il

1. *Const. Ath.*, 13.

2. A Tanagra, il n'y avait que des cultivateurs et pas d'artisans : *πάντες γεωργοί, οὐκ ἐργάται* (Dicéarchos, fr. 9 Müller = *Descr. de la Grèce*, I, 9). Nous avons vu qu'à Anthédon en Eubée presque tous les habitants étaient pêcheurs et n'avaient pas d'autres moyens d'existence (*Id.*, *ibid.*, 24).

3. Cf. Francotte, *l'Industrie dans la Grèce ancienne*, t. I, p. 201 et suiv.

4. Je reviendrai plus loin sur les chiffres qui ont été proposés pour Athènes. En Laconie, suivant M. Glotz (*le Travail dans la Grèce ancienne*, p. 111), « l'exercice des métiers fait subsister près de 100,000 personnes libres » sur 400,000 habitants, dont 250,000 Hilotes s'occupant de la culture des terres.

5. Cf. L. Beauchet, *Histoire du droit privé dans la République athénienne*, t. II, p. 395 et suiv., contestant une assertion de Timée en ce sens (fr. 67 Müller). Suivant Athénée (VI, p. 264 b), les premiers Grecs qui aient acheté

est certain que ce commerce ne fut réellement florissant qu'assez tard<sup>1</sup>; et les Grecs gardèrent longtemps le souvenir de l'époque où les maîtres étaient obligés, faute de serviteurs, de s'acquitter eux-mêmes de toutes les besognes domestiques<sup>2</sup>. Au vi<sup>e</sup> siècle, il ne semble pas qu'on ait encore vu des spéculateurs se procurer des esclaves pour leur faire apprendre un métier et les louer, à gros bénéfices, à des patrons ou à des propriétaires<sup>3</sup>; c'est plus tard seulement que, dans les entreprises industrielles, la main-d'œuvre servile figurera régulièrement en proportion d'autant plus forte que le personnel sera plus considérable<sup>4</sup>, et plus tard encore que la nécessité en sera posée en principe<sup>5</sup>. L'esclave-artisan est cependant devenu d'ores et déjà un rouage assez normal pour constituer parfois un organisme économique indépendant : de même qu'à l'époque homérique on voyait déjà un esclave cultiver à son gré une terre qui lui avait été confiée et disposer plus ou moins librement de ses produits<sup>6</sup>, de même, en ville, un *χωρικός σλαβός* peut diriger un atelier, recevoir et exécuter des commandes, en percevoir lui-même le prix et ne payer à son maître qu'une redevance<sup>7</sup>; à part l'insécurité — purement théo-

des esclaves seraient les habitants de Chios, mais à une époque où la main-d'œuvre servile était déjà en usage en Thessalie et en Laconie. Cf. encore, à ce sujet, Guiraud, *la Population en Grèce (Études économiques, ch. iv)*, p. 128.

1. Beauchet (*op. cit.*, p. 420) fait un tableau très pittoresque du *χώλος* spécial de l'agora où les esclaves sont exposés avec les autres *σκεύη* καὶ σώματα; mais les textes dont il s'inspire sont tous d'époque assez récente. Peut-être y a-t-il une allusion à un marché d'esclaves dans le fragment 16 de Simonide d'Amorgos :

χῆλειφόμην μύροισι καὶ θυάμασιν  
καὶ βασκάρι· καὶ γάρ τις ἐμπορος παρῆν.

2. Cf. Phérécrate, *Sauvages*, fr. 10 Kock; — Cratès, fr. 14 Kock (cités par Athénée, VI, p. 263 b et 267 c), etc.

3. Comme cela se fit plus tard, surtout pour l'exploitation des mines; Xénophon (*Rev.*, IV, 14-15) cite des chiffres qui montrent combien cette spéculation était lucrative. Cf. également Beauchet, *op. cit.*, p. 443-444.

4. La plus grande fabrique connue est l'armurerie de Képhalos et de ses fils, au Pirée; or, en 403, leurs 120 ouvriers étaient tous des esclaves (cf. Lysias, XII, 8 et 19). Thucydide (VII, 27, 5) signale, à une époque légèrement antérieure, la désertion de « plus de 20,000 esclaves, pour la plupart des artisans (*χειροτέχναι*) ».

5. Platon, *Lois*, VIII, p. 846 e, 849 cd, etc. Cf. Xénophon, *Mémor.*, IV, 2, 22, — II, 7, 6 (de la nécessité de donner aux esclaves une instruction technique).

6. Tel est, par exemple, le cas d'Eumée et peut-être de Dolios dans l'*Odyssee*.

7. C'est sans doute ainsi qu'Onaris, emmené comme esclave à Cardia, avait pu y ouvrir une boutique de coiffeur (Charon, fr. 9). Cf. Beauchet, p. 445-446. M. Glotz (*op. cit.*, p. 105) voit un exemple de cette institution dans le cas

rique d'ailleurs — de sa condition, son existence professionnelle ne se distingue en rien de celle d'un homme libre.

La population indigène fournissait en effet également un bon nombre d'ouvriers industriels ; c'était même une ressource précieuse pour les gens qui ne possédaient rien et dont l'existence était jusque-là des plus précaires. Sans doute, les *thētēs* étaient des hommes de condition libre<sup>1</sup> et jouissaient de leurs droits civiques<sup>2</sup> ; mais, à ceci près que les engagements qu'ils contractaient étaient volontaires, leur situation sociale ne différait guère de celle des esclaves. Dans les régions agricoles, l'homme qui n'avait d'autre bien que le produit de son travail finissait fatallement par aller grossir la masse des Clarotes, des Pénestes ou des Hilotes, c'est-à-dire de ces serfs vêtus de peaux de bêtes, attachés à la glèbe et qui n'avaient sur les véritables esclaves que l'avantage fort problématique de ne pas appartenir à un particulier. Dans les pays d'industrie ou de commerce, la détresse de ces pauvres gens avait peut-être été pire encore à l'origine ; car, vu la rareté des commandes et l'aléa de l'écoulement des produits, l'incertitude du lendemain était encore plus angoissante<sup>3</sup>. Là, l'esclavage ; ici, la misère : terrible dilemme, dont il semblait impossible de sortir. Le sage préférera la servitude à la famine<sup>4</sup> ; mais l'extension du commerce d'exportation, en créant des débouchés plus assurés, devait permettre d'échapper à l'une comme à l'autre ; car elle exigeait un bien plus grand nombre de bras en même temps qu'elle garantissait à chacun un travail plus régulier. A Athènes, à Corinthe, à Mégare, dans les grandes villes d'Ionie, les *thētēs* trouvent maintenant, en s'embauchant chez un fabricant, le moyen d'échapper au souci constant du lendemain. Sans doute, ces journaliers ont toujours une existence précaire : le mot qui les désigne, *λάτρης*, outre

d'Ardys, prétendant au trône de Lydie, qui était l'esclave d'un charbon de Cymé et à qui un citoyen avait commandé une voiture ; cf. *infra*, p. 172.

1. « *Λάτρηστοι καὶ δημοσίοι* », dit Théognis (v. 302) : la distinction est très nette ; cf. *Odyssée*, IV, v. 643, etc.

2. Depuis Solon, ils étaient admis, à Athènes, à siéger aux assemblées et dans les tribunaux (Aristote, *Const. Ath.*, 7, — *Polit.*, II, 9, 4) ; c'était parmi eux qu'on recrutait les marins de l'État (cf. Thucydide, VI, 43, 2 : *Θῆται, ἐπι-θέται* : *τῶν νεῶν*) ; ils servaient même dans les troupes légères et — en cas d'extrême nécessité — parmi les hoplites.

3. Cf. t. CXVII, 3, p. 32 et suiv.

4. Cf. Xénophon, *Mémor.*, II, 8 (conseils de Socrate à Euthéros ruiné).

qu'il garde en lui-même une nuance péjorative<sup>1</sup>, est généralement accompagné d'épithètes significatives<sup>2</sup>; et quelques nations arriérées, surtout à l'intérieur des terres, les méprisent encore à l'égal des esclaves ou des vagabonds<sup>3</sup>. Mais, en admettant même que ce préjugé fût général dans les pays aristocratiques, il ne portait pas nécessairement un préjudice matériel à ceux qui en étaient les victimes. On sait combien, en Laconie, l'industrie florissait aux mains des Périèques; si elle se trouva arrêtée dans son essor, ce fut parce que Sparte se montrait hostile aux transactions avec l'étranger, mais la condition sociale de ceux qui l'exerçaient n'y fut pour rien. A plus forte raison, dans les cités mercantiles, la masse du peuple saisissait-elle avec empressement ce gagne-pain, qui lui assurait à la fois une certaine indépendance et une sécurité relative. En Attique, on a calculé qu'au milieu du v<sup>e</sup> siècle il y avait près de 15 000 thètes mâles adultes<sup>4</sup>, ce qui en représente, au total, environ 40 000; même en tenant compte de l'accroissement normal de la population depuis cent à cent cinquante ans et, d'autre part, des ouvriers agricoles également compris dans ce nombre, on peut évaluer à plusieurs milliers de personnes, dès l'époque de Solon, le contingent que cette catégorie de travailleurs fournit à l'industrie urbaine.

Les exilés, volontaires ou non, établis à l'étranger, y trouvaient aussi une ressource sans laquelle la vie leur eût été impossible dans un pays où ils ne possédaient pas de terres. Le nombre de ces expatriés croissait sans cesse, à mesure que se multipliaient, dans cette période de crise que furent pour toute la Grèce le vii<sup>e</sup> et le vi<sup>e</sup> siècle, les troubles politiques et sociaux, les coups d'État, les spoliations et les proscriptions. Athènes, dont les lois ne comportèrent jamais aucune ξενηλασσα, se montra dès l'origine particulièrement accueillante pour ces « déracinés »; tant que l'Attique fut relativement peu peuplée, elle leur accorda même le droit de cité avec une facilité qu'il fallut res-

1. Cf. Solon, fr. 12, v. 47-48 : (Εἰς ἐνιαυτὸν) Λατρεύει = Il travaille comme un mercenaire, d'un bout de l'année à l'autre.

2. Théognis, v. 485-486 : Μή σε βιάσθω γαστήρ ωστε κακὸν λάτριν ἐφ ημέρων. Cf. *Odyssee*, XXI, v. 65, etc.

3. Aristote, *Polit.*, III, 3, 2-3.

4. Sur 25 000 à 30 000 citoyens (Francotte, *op. cit.*, p. 171).

treindre par la suite<sup>1</sup>. Solon ne la concédait plus qu'à ceux dont l'établissement présentait des garanties suffisantes de durée et de solidité<sup>2</sup>; mais, sous Pisistrate, de nouveaux abus furent commis, qu'il fallut réprimer après lui<sup>3</sup>. En instituant alors le statut des *métèques*<sup>4</sup> et en leur assignant une place déterminée dans la vie sociale du pays, Clithène ne fit en somme que régulariser un état de choses déjà établi « de facto<sup>5</sup> ». La législation minutieuse dont ils furent alors l'objet et que leur nombre même rendait nécessaire ne fut que la consécration officielle d'une situation dont l'origine remontait à un passé déjà lointain<sup>6</sup>.

Que, dès l'origine, les métèques se soient adonnés de préférence au commerce ou à l'industrie, c'est de toute évidence. Solon ne leur accordait d'ailleurs la protection des lois que s'ils venaient s'établir *ἐπὶ τέχνῃ*<sup>7</sup>; et si l'immigration prit sous Pisistrate de proportions encore plus considérables, il est impossible de ne pas voir un rapport direct entre ce fait et les grands travaux entrepris par le tyran. Parmi les potiers athéniens du VI<sup>e</sup> siècle et du début du V<sup>e</sup>, nous avons pu relever les noms significatifs de Skythès, de Lydos, d'Amasis, de Colchos, de Thrax, de Brygos, de Sikanos, de Sikélos; et rien ne peut faire supposer que la prédilection des métèques se soit portée sur

1. Scol. Thucydide, I, 2 : « Οἱ Ἀθηναῖοι τὸ παλαιὸν εὑθὺς μετεῖδοσαν πολιτεῖας, οὐτέπον δὲ οὐδέτι, διὰ τὸ πλῆθος. »

2. Plutarque, *Solon*, XXIV, 4; je reviendrai plus loin sur ce texte très discuté.

3. Une preuve *a posteriori* de cet abus est donnée, «*in* l'absence de tout témoignage direct, par le passage où Aristote (*Const. Ath.*, 13) rapporte qu'après l'expulsion des tyrans une révision de la liste des citoyens fut nécessaire.

4. C'est, en effet, sous Clithène que ce terme paraît être devenu officiel (cf. Clerc, *les Métèques athéniens*, p. 328).

5. C'est surtout à partir de Clithène que le métèque, domicilié officiellement dans un dème, se distingua légalement du simple étranger de passage. Sur toute cette question des origines de la *προτοξία* à Athènes, cf. Clerc, p. 327-335.

6. Vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, il y avait à Athènes environ un métèque pour deux citoyens (cf. Francotte, p. 179; d'après Beloch, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, p. 73), et la proportion n'a guère varié par la suite (Francotte, p. 185, — Guiraud, *la Population en Grèce*, p. 134). Il est évident qu'au VI<sup>e</sup> siècle, même après la promulgation des lois de Solon, elle devait être sensiblement moindre.

7. Plutarque, *loc. cit.* Il est très peu probable que, même en ce cas, il leur ait accordé en masse le droit de cité; il semble même que les dispositions qu'il a prises à leur égard aient eu une portée plutôt restrictive (cf. Clerc, p. 332).

cette profession plutôt que sur une autre. Quelques années plus tard, le nombre des ouvriers d'origine étrangère dépassait sensiblement, dans le personnel employé par les gros entrepreneurs, celui des indigènes<sup>1</sup>. Ce libéralisme était d'ailleurs loin d'être particulier à l'Attique<sup>2</sup>; à Samos, entre autres, Polycrate suivait à cet égard une politique analogue à celle de Pisistrate<sup>3</sup>.

Ce n'est pas à dire qu'on laissât, même à Athènes, tout le marché aux mains des métèques. En attirant chez eux ces hommes d'affaires, les grands législateurs démocrates cherchaient à augmenter la prospérité de leur patrie; mais en permettant à des étrangers d'accaparer complètement le commerce et l'industrie du pays ou aux citoyens d'en profiter pour se désintéresser de la vie économique, ils auraient été à l'encontre de leur but. Solon, qui paraît avoir été le premier à concevoir nettement les relations nécessaires qui existent entre l'équilibre politique d'un pays et sa situation matérielle, incitait tous ses concitoyens à s'enrichir par leur travail, comme il l'avait fait lui-même<sup>4</sup>; et il prenait non seulement des dispositions légales pour secouer leur indolence<sup>5</sup>, mais aussi des précautions pour empêcher la concurrence des métèques d'étouffer l'essor de l'activité nationale<sup>6</sup>. Est-ce grâce à ses efforts que la classe des

1. Dans les comptes de l'Érechtheion, on relève les noms de trente-cinq métèques contre vingt Athéniens (et seize esclaves); dans ceux du temple d'Éleusis et du portique de Philon (fin du IV<sup>e</sup> siècle), on trouve trente-neuf métèques et douze étrangers contre trente-six citoyens. Cf. Glotz, *Travail*, p. 215, — Francotte, p. 204-207.

2. Même des cités aristocratiques se montrèrent fort larges à cet égard; cf. Élien, XIII, 16 : « Ἐπιδάμνιοι... ἐπιδημεῖν ἢ μετοικεῖν παρείχον τῷ βουλομένῳ. »

3. Alexis, cité par Athénée, XII, p. 540 d : « [Πολυκράτης] μετοτέλεστο.... καὶ τεγνίτας ἐπι μυσθοῖς μεγίστοις. »

4. Plutarque, *Solon*, II, 1 et suiv. (citant Solon, fr. 12, v. 7-8).

5. Sur l'ἀργυρας νόμοι attribuée à Solon, cf. Plutarque, *op. cit.*, XXII, 3, — Hérodote, IV, 177, 3. Selon Théophraste (*περὶ Νόμων*, fr. 99 Wimmer), cité d'ailleurs par Plutarque (XXXI, 6), cette loi serait non de Solon, mais de Pisistrate, qui aurait eu simplement pour but d'éloigner de la ville, en les envoyant travailler aux champs, les éléments les plus turbulents de la population. Une institution analogue existait en Sardaigne (cf. Élien, IV, 1, 5); d'après Hérodote (*loc. cit.*), ce serait à l'Égypte que Solon l'aurait empruntée. Sur les anecdotes célèbres relatives aux philosophes Ménédème, Asclépiade et Cléanthe cités devant les tribunaux en vertu de l'ἀργυρας νόμος, cf. Athénée, IV, p. 168 ab — Plutarque, *Ne pas emprunter à usure*, VII, 5 (= *Mor.*, p. 830 d).

6. Par exemple en interdisant aux étrangers de vendre sur la place publique sans une autorisation préalable et le paiement d'une redevance (cf. Démosthène, c. *Eubulidas*, 31-34).

démiurges se développa aussi rapidement? Toujours est-il que, dès 580, elle formait dans la cité, à côté des Eupatrides et des agrariens, un « tiers état » assez important pour prendre une part prépondérante à la révolution qui mit fin à l'autocratie de Damasias<sup>1</sup>. Et ce n'était pas seulement leur nombre toujours croissant qui en faisait un rouage social d'un poids tout nouveau. Dans bien des professions, les ateliers se transmettaient de père en fils : le coiffeur Dionysios, que les premiers comiques ont ridiculisé, était fils et petit-fils de barbiers<sup>2</sup>; on sait que dans la sculpture et la céramique d'art, cette transmission héréditaire était une tradition courante; dans certains cas, elle constituait presque une obligation légale<sup>3</sup>. Ainsi se créaient de véritables dynasties d'artisans et une sorte d'aristocratie du travail, car la solidité que donnait à ces maisons une réputation déjà ancienne assurait à leurs patrons une situation assez stable pour qu'ils n'eussent plus rien à envier aux possesseurs du sol.

Ainsi se trouvent représentées, dans le monde des démiurges, les conditions sociales les plus diverses : à côté de l'humble manœuvre, qui gagne obscurément sa subsistance quotidienne, on voit le riche fabricant rivaliser, grâce à la prospérité de ses affaires, avec le luxe et l'élégance des aristocrates<sup>4</sup>. C'est devenu un lieu commun de constater qu'entre l'artisan et l'artiste il n'y a jamais eu, aux yeux des Grecs, une distinction bien tranchée. Une preuve, entre autres, en est fournie par les nombreux auteurs d'œuvres d'art connus en même temps pour leurs inventions techniques : j'ai déjà cité Théodore et Rhœcos de Samos, Glaukos de Chios, Boutadès de Sicyone, Byzès de Naxos; et ce ne sont pas les seuls travailleurs manuels que leur habileté professionnelle ait rendus célèbres : rien que dans l'industrie des métaux, des ouvrages de haute valeur ont répandu et conservé les noms du bronzier Eucheiro de Corinthe, du ciseleur Théo-

1. Cf. Aristote, *Const. Ath.*, 13, — et *infra*, p. 197.

2. Cf. Hésychios, s. v. Διονυσίος καπονταρύποντος (= Cratinos, fr. 208, — Stratilis, fr. 6).

3. Par exemple à Sparte pour les métiers de héraut, de joueur de flûte, de cuisinier (Hérodote, VI, 60, 1); cf. également les exemples cités par M. Glotz, *Travail...*, p. 318-319. Platon considérait cette pratique comme plus rationnelle (cf. *Protag.*, p. 328, — *Rép.*, V, p. 467 a, etc.).

4. J'ai déjà parlé de la fameuse coupe où le peintre céramiste Smicros s'était représenté en joyeuse et élégante compagnie; en admettant qu'il y eût là de sa part un certain « bluff » commercial, il n'aurait cependant pas figuré une telle scène si elle n'avait offert quelque vraisemblance.

clès de Sparte, de Bathyclès, qui construisit le trône d'Amyclès, de Périllos, qui fabriqua le taureau de Phalaris. Mais, en dehors même de ces cas quelque peu exceptionnels, les Grecs nous ont transmis le souvenir d'un grand nombre d'artisans qu'un événement auquel ils avaient été mêlés, quelque parenté illustre, une allusion ou une dédicace dans quelque poésie fugitive font apparaître comme des personnages assez notables dans le milieu où ils vivaient : c'est le teinturier Corobios, qui prit une part active à la fondation de Cyrène<sup>1</sup>; le boucher Andréas de Sicyone, l'ancêtre des tyrans Orthagorides<sup>2</sup>; le graveur Mné-sarchos, père de Pythagore<sup>3</sup>; l'armurier Sophilos, père de Sophocle : c'est le coiffeur Glaukos, le parfumeur Strattès, le fabricant d'ex-voto Anaxagoras, immortalisés par Archiloque et par Anacréon<sup>4</sup>.

Ces exemples — qu'on pourrait aisément multiplier<sup>5</sup> — suffiraient à montrer que les démiurges acquéraient dans la société une personnalité de plus en plus marquée. Mais ce progrès était dû à des causes d'ordre général, indépendantes du talent particulier de tel ou tel d'entre eux. D'abord, une installation plus stable : si l'on voit toujours des ouvriers ambulants — comme encore aujourd'hui nos « rétameurs » ou nos « rempailleurs » — se déplacer avec leur matériel portatif selon qu'une solennité ou une occasion quelconque attire ici ou là une clientèle plus nombreuse, l'artisan des villes, assuré maintenant d'écouler sa marchandise, a non seulement un atelier, mais généralement un magasin<sup>6</sup>. Nous avons vu que la division du travail n'était pas encore assez développée pour que la distinction fût bien nette entre le producteur et le marchand<sup>7</sup>; mais c'est précisément l'usage de vendre soi-même ses produits qui en même temps assure au fabricant un contact plus étroit avec le public et faci-

1. Hérodote, IV, 151-153.

2. Diogène, VIII, 27. Cf. E. Cavaignac, *R. E. G.*, 1919, p. 62-66.

3. Il descendait, paraît-il, de nobles Phliontins, qui s'étaient exilés volontairement pour ne pas subir le joug des Héraclides.

4. Archiloque, fr. 54, — Anacréon, fr. 26 et 98.

5. Citons encore le boucher Cynicos, connu par une inscription dédicatoire (*I. G. A.*, 543); — le bronzier Isiclès (?), fils de Cydimandros de Milet, auteur de l'osselet de bronze que les Perses emportèrent à Suse (cf. P. Perdrizet, *R. E. G.*, 1921, p. 64-67), etc.

6. Je ne parle pas de l'installation domestique des artisans, qui était celle de tous les pauvres gens de l'époque; cf. Guiraud, *Main-d'œuvre...*, p. 196.

7. Cf. t. CXLII, p. 23 et suiv.

lite la création d'établissements fixes, d'un caractère à la fois industriel et commercial. Sans doute, bien des denrées se vendent au marché, en plein air<sup>1</sup>, ou parfois même dans la rue<sup>2</sup>. Mais les écrivains font de fréquentes allusions à des boutiques d'artisans : celle du barbier chez qui fut assassiné le fils de Pittacos<sup>3</sup>, celle du foulon chez qui mourut Aristée de Proconnèse<sup>4</sup>; quant aux forges, elles existaient, en Grèce, depuis longtemps<sup>5</sup>. Cet usage alla toujours en se généralisant : Aristophane parlera fréquemment des magasins des cordonniers et bourreliers, des boulangers, des charcutiers, des marchands de vaisselle ou de comestibles divers. Mais, dès le vi<sup>e</sup> siècle, les Grecs connaissaient et appréciaient cette invention asiatique<sup>6</sup>, et l'absence de la *καπηλεία* dans un pays leur parut toujours le signe distinctif d'une civilisation arriérée<sup>7</sup>.

L'usage en est déjà assez répandu pour que, dans la plupart des cités grecques, existent ou se constituent de véritables quartiers ouvriers. Dans les villes doriques<sup>8</sup>, c'est une obligation légale qui relègue à l'écart les affranchis et les étrangers, parmi lesquels se recrutent la plupart des démiurges. A Sybaris, c'est pour des raisons d'ordre et de salubrité publique qu'on relègue les artisans dans un faubourg : mesure qui fut d'ailleurs fort mal comprise à cette époque<sup>9</sup> et qui donna lieu par la suite aux interprétations les plus fantaisistes; même en matière de règlements de police, il n'est pas bon d'être trop en avance sur

1. Cf. les allusions qui fourmillent chez les comiques : « ... μυροπωλεῖν... χαθίμενον... ἐπὶ σκιαδεῖφ » (Phérécrate, fr. 64 Kock); — « ἐξ ἀγορᾶς ὀνήσιος λύχνος » (Hermippus, fr. 28), etc. — En raisonnant *a fortiori*, on est en droit d'appliquer ces traits de mœurs à une époque antérieure.

2. Cf. *Epigr. hom.*, XIV, v. 5.

3. Diog. Laert., I, 4. C'est également dans sa boutique que le barbier Onaris surprit les projets des habitants de Cardia contre sa patrie (Charon, fr. 9 = Athénée, XII, p. 520 d-*f*).

4. Hérodote, IV, 4.

5. Hésiode en parle à plusieurs reprises. En ce qui concerne le vi<sup>e</sup> siècle, j'ai cité précédemment l'atelier du forgeron de Tégée, décrit par Hérodote, I, 68.

6. « Πρῶτος δὲ καὶ κάπηλος (s. e. Λυδοί) ἐγένετο » (Hérodote, I, 94, 1).

7. Par exemple chez les Locriens, d'après Héraclide du Pont (XXX, 2).

8. Par exemple à Gortyne (cf. Darest, Haussoulier, Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, t. I, p. 420-421, — cité par Guiraud, p. 196).

9. Sybaris, fondée vers 710, fut détruite en 510. Aucune ville de la Grèce propre n'avait encore une administration municipale aussi avancée.

son temps<sup>1</sup>. Mais, le plus souvent, c'est en toute liberté que les travailleurs se groupent ainsi, comme à Athènes dans les dèmes de Mélité, de Kydathénaion, de Koilé<sup>2</sup>. Parfois, cette concentration n'est que l'aboutissement d'une évolution toute naturelle; certains districts suburbains étaient peuplés en majorité d'ouvriers et de manœuvres<sup>3</sup>; les villes, en s'étendant, finirent par les englober et les transformer d'abord en faubourgs, puis en quartiers industriels urbains. Or, c'est bien aux environs de l'an 600 que ce mouvement commence à s'intensifier et à se généraliser. C'est surtout sous Pisistrate que se développera le quartier du Céramique, où l'industrie athénienne la plus florissante, celle de la poterie, établit ses ateliers : elle déborde des deux côtés de l'enceinte, et son marché devient bientôt le centre de la vie économique municipale<sup>4</sup>. D'autres corporations suivirent cet exemple, comme le prouvent les noms de certaines voies dans diverses localités<sup>5</sup>. C'est à cette époque, enfin, que l'on voit des villes entières se déplacer pour s'épanouir en terrain plat avec plus d'ampleur et de liberté<sup>6</sup>; tous les gens du peuple sont alors admis à l'intérieur des murs, ce qui n'eût jamais été possible dans les entassements de maisons qui se pressaient jadis sur les flancs des acropoles; et cette intrusion n'est pas sans provoquer parfois les protestations véhémentes des aristocrates conservateurs<sup>7</sup>.

1. L'exemple de Sybaris dut pourtant être suivi par d'autres cités, comme le prouve le mot *πρότοι* dans le fameux texte d'Athènes (XII, p. 518c) relatif à ce trait de mœurs. À Athènes, au V<sup>e</sup> siècle, les tanneries étaient ainsi reléguées hors ville (*Schol. Arist., Acharn.*, v. 724).

2. Cf. Wachsmuth, *Die Stadt Athen im Altertum*, t. II, p. 157 et suiv. (cité par Guiraud, *loc. cit.*).

3. C'était le cas, en Attique, pour celui de Kiriadæ, situé entre le faubourg de Koilé et le Céramique extérieur. — Guiraud (p. 199) remarque que certains groupements de ce genre résultaient simplement de nécessités matérielles, comme celui des portefaix au Pirée, des carriers à Éleusis, des métallurgistes à Laurion, etc.

4. Cf. Curtius (trad. franç.), t. I, p. 452-453, — M. Collignon, *Hist. de la Céramique grecque*, p. 96, etc. Ce fut le marché du Céramique qui remplaça, comme place publique, l'ancienne Agora située au sud de l'Acropole, dans le voisinage du Phyx.

5. Cf. Judeich, *Topographie von Athen*, p. 166-176, — S. Reinach, art. *Via*, dans le *Dictionnaire de Daremburg et Saglio*, t. V, p. 781, col. 2.

6. Tel fut, par exemple, le cas de Soles, fondée ou plutôt transplantée dans la plaine par Philocypros, au début du V<sup>e</sup> siècle (cf. Solon, fr. 18, — Plutarque, *Solon*, XXVI, 4).

7. Cf. Théognis, v. 43-60.

Une stabilité plus grande des établissements industriels est à la fois la condition et l'indice d'une sécurité encore inconnue : non seulement l'artisan est plus assuré de trouver une clientèle, mais il est de moins en moins sous sa dépendance. Toutefois, nous ne savons pas d'une façon certaine quelles garanties lui accordait alors la législation grecque : existait-il des lois exigeant que l'acheteur prît livraison de ce qu'il avait commandé et fût tenu de le payer au prix convenu ? Nous sommes réduits là-dessus à des conjectures et à des inductions. A coup sûr, la Grèce archaïque a connu l'obligation inverse, celle, pour le fabricant, de livrer la commande dans les conditions et les délais stipulés à l'avance. J'ai déjà cité à diverses reprises l'instructive anecdote d'Ardys, ce « conte où se cache une bonne part de vérité<sup>1</sup> ». Ce prétendant au trône de Lydie, esclave d'un charron de Cymé, avait entrepris pour un particulier la construction d'un véhicule; appelé par ses compatriotes à occuper le trône de ses pères, il ne pouvait quitter Cymé, parce que son client tenait à posséder une voiture fabriquée par un roi<sup>2</sup>. Qu'Ardys fût un *χωρὶς οἰκοῦ* établi à son compte ou — ce qui me paraît plus probable — un ouvrier spécialisé et, comme tel, difficile à remplacer dans l'atelier de son maître, il s'ensuit toujours que les droits du client étaient formels et précis, puisque le patron n'avait même pas la faculté de changer l'ouvrier à qui la commande était faite<sup>3</sup>. Or, on ne comprendrait guère que des contrats aussi rigoureux aient pu être unilatéraux et que les intérêts du fournisseur n'aient pas été protégés légalement comme ceux de l'acheteur ; mais ce n'est là qu'une hypothèse, à l'appui de laquelle nous ne pouvons invoquer de preuve directe.

De toute façon, il y a là un témoignage des progrès que réalisait déjà la réglementation du travail. Les grandes entreprises à forfait, qui ne sont possibles que si toutes les conditions en

1. Glotz, p. 104-105, n. 1.

2. Héraclide du Pont, XI, 1-2.

3. Quand Alcibiade séquestra le peintre Agatharchos pour l'obliger à décorer sa maison, l'artiste avait motivé son refus en alléguant *des contrats antérieurs* : διὰ τὸ συγγραφὲς ἔχειν παρ' ἑτέρων (Andocide, *c. Alcib.*, 17) ; s'il ne les avait pas observés, on eût pu engager contre lui une δίκη συνθηκῶν παραβάσιος. — Platon (*Lois*, XI, p. 921 a) demandait qu'une forte amende fût infligée à tout démiurge qui, sauf le cas de force majeure, n'aurait pas livré une commande dans les délais convenus.

ont été préalablement bien définies, entrent peu à peu dans les moeurs<sup>1</sup>; quelques-uns au moins des vastes travaux ordonnés par les tyrans d'Athènes, de Mégare, de Samos, ne pouvaient se faire autrement<sup>2</sup>. Si les mots *d'ἔργολαθος* et *d'ἔργολαθια* n'apparaissent qu'à une époque plus récente<sup>3</sup>, le genre de contrat qu'ils désignent était déjà en usage depuis longtemps.

Quant aux ouvriers qu'employait le propriétaire d'une fabrique ou l'adjudicataire d'une entreprise, nous ignorons jusqu'à quel point ils pouvaient être à l'abri de l'arbitraire patronal<sup>4</sup>. Il y eut d'assez bonne heure des lois pour obliger les employeurs à leur payer régulièrement leurs salaires<sup>5</sup>; nous savons, d'autre part, qu'au IV<sup>e</sup> siècle ils étaient tenus de contracter un engagement — à la journée, à temps ou à vie<sup>6</sup> — engagement dont ils bénéficiaient autant qu'ils en subissaient la contrainte; mais de quand dataient ces dispositions, c'est ce qu'il est impossible de déterminer.

En somme, au milieu de cette diversité des conditions qui nous empêche de tracer un tableau universellement exact de la vie des travailleurs, quelques tendances générales se manifestent néanmoins : plus de stabilité et de sécurité dans l'exercice de la profession, plus de précision dans la réglementation du travail, c'est-à-dire, en fin de compte, une amélioration notable de la situation sociale des artisans. Quant à leur existence matérielle, elle dépendait d'un certain nombre de facteurs économiques, dont nous essaierons de déterminer l'action en étudiant les res-

1. Hérodote, II, 180 : « Ἀμρικτύων δὲ μισθωσάντων τὸν ἐν Δελφοῖς νῦν ἔντα τοὺς τρεποσίων ταλάντων ἔργα γένεσθαι » (allusion à un incident survenu sous le règne d'Amasis). Cf. V, 62. — La définition de l'*ἔργολαθος* est ainsi donnée par Suidas (s. v.) : « Οὐ πέρ τινων ἔργων μισθὸν λαμβάνων καὶ ἔχων συνεργαζόμενος. »

2. Une partie de ces travaux ont pu être soumissionnés par un système de petites concessions, comme cela se faisait généralement pour les mines; mais il ne pouvait en être ainsi pour la construction d'un aqueduc ou d'un monument public.

3. Téleclidès (cité par Pollux, VII, 182) a employé le terme *d'ἔργολαθης*; les autres exemples de mots de cette famille ne sont pas antérieurs au IV<sup>e</sup> siècle.

4. Guiraud (p. 202) parle de la répression légale des mauvais traitements infligés par les patrons à leurs ouvriers; mais il ne cite aucun texte concernant l'époque qui nous intéresse.

5. Cf. C. I. A., I, 1 a (décret public), l. 5 : δὲ γὰρ δὲ μισθοῖ, ἀποτίγειν.

6. Cf. Beauchet, t. IV, p. 226, — citant Platon, *Euthyphr.*, p. 4, — Isocrate, *Plataic.*, 48, — Xénophon, *Mémor.*, II, 8, 2-3, etc.

sources qu'ils pouvaient tirer de l'exercice de leur métier et des charges qu'ils avaient à y supporter.

## II.

C'était une opinion invétérée chez les Grecs que la seule manière possible de pourvoir largement et sûrement à sa subsistance était de cultiver la terre. Hésiode avait mis ce lieu commun à la mode, et tous les auteurs ne cessaient de le ressasser après lui ; seuls, quelques comiques, par tempérament amateurs de paradoxes, prendront le contre-pied des idées reçues et soutiendront la thèse adverse<sup>1</sup> ; mais la supériorité de l'agriculture est un dogme presque universellement admis ; et c'est seulement en cas de disette, à titre d'expédition, pour ainsi dire, que, même à une époque bien plus avancée, les économistes conseilleront d'abandonner le travail de la terre « pour se faire marchand, brocanteur ou usurier<sup>2</sup> ». Les tyrans eux-mêmes avaient beau favoriser l'industrie, ils n'en cherchaient pas moins à développer avant tout chez leurs sujets le goût de l'agriculture, ne fût-ce que dans l'intention de les assagir et de les détourner de la politique : Pisistrate, nous dit Aristote<sup>3</sup>, faisait volontiers des avances d'argent aux paysans pauvres et encourageait la culture des champs pour éviter une excessive agglomération des gens du peuple à la ville ; il allait, paraît-il, jusqu'à leur prêter des bœufs, plutôt que de les voir traîner sur l'agora une dangereuse oisiveté<sup>4</sup>. Il n'est donc pas étonnant que l'artisanat ait prospéré en premier lieu dans les provinces où la terre était plus stérile, comme en Attique, et surtout dans les cités maritimes, telles que Milet ou Corinthe. Là même où il fut le plus en honneur, il n'était, à l'origine, qu'un pis aller.

Mais, comme ce pis aller tendait à devenir, pour une fraction de plus en plus considérable de la population, une occupation permanente et normale, les conditions devaient fatallement en être réglées d'une manière de plus en plus précise. Hésiode spé-

1. Stobée a groupé (t. 57) les quelques textes où le travail agricole est présenté comme une besogne d'οἰξέτης, rapportant beaucoup de peines et peu de profit ; mais les passages qu'on peut citer — et qu'il cite lui-même (t. 56) — en faveur de l'opinion contraire sont infiniment plus nombreux.

2. Xénophon, *Rev.*, IV, 6. Cf. *Écon.*, ch. iv-v.

3. *Const. Ath.*, 16.

4. Élien, IX, 25.

ciflait déjà la quantité de pain qu'il estimait nécessaire au déjeuner d'un laboureur<sup>1</sup>; mais, dans l'espèce, il s'agissait plutôt de donner un conseil aux propriétaires que d'arrêter les clauses d'un contrat; deux cents ans plus tard, à Théra, on gravait sur une colonne le taux officiel des rations auxquelles les *τάκτουργοι* avaient droit<sup>2</sup>. A plus forte raison le salaire en argent dut-il être de bonne heure déterminé, plus peut-être par l'usage et par les besoins des travailleurs que par des mesures législatives<sup>3</sup>. Malheureusement, les témoignages directs sont ici rares et peu précis : les inscriptions ou les allusions des écrivains — des poètes comiques surtout — nous font souvent connaître ce que valait soit la journée d'un manœuvre, soit un travail payé à forfait ou à la pièce<sup>4</sup>; mais aucun de ces renseignements n'est antérieur au v<sup>e</sup> siècle; et ce n'est guère qu'à partir de la guerre du Péloponèse que notre documentation nous permet des conclusions certaines, d'une portée tant soit peu générale<sup>5</sup>. Quelques rapprochements et quelques inductions peuvent néanmoins jeter un certain jour sur ces questions obscures. En comparant les salaires du iv<sup>e</sup> siècle à ceux du v<sup>e</sup>, on constate que la progression en a suivi assez exactement celle de la cherté de la vie<sup>6</sup>. Grâce à Démétrios de Phalère, nous possédons quelques « indices » du prix de la vie au temps de Solon : un médimne de blé valait alors une drachme, un mouton également, un bœuf cinq drachmes; et Démétrios ajoute que le coût de l'existence a quintuplé entre l'époque de Solon et la sienne<sup>7</sup>. Or, nous savons que dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle le salaire moyen d'un

1. *Tr.*, v. 442.

2. *I. G. A.*, 471 (document très mutilé, mais dont l'objet n'est pas douteux). Même à l'époque classique, certaines catégories de travailleurs (les ouvriers agricoles notamment) touchaient encore en nourriture une partie au moins de leur salaire (cf. Glotz, p. 337); à plus forte raison devait-il en être ainsi au vi<sup>e</sup> siècle.

3. En règle générale, l'état garantissait l'exécution des contrats, mais n'intervenait pas dans la fixation des conditions (cf. Guiraud, p. 181-182).

4. Ce dernier système fut, par la suite, de plus en plus usité (cf. Glotz, p. 339).

5. Il n'y a aucun enseignement à tirer de passages comme celui où Hérodote (III, 131) raconte qu'Égine offrit à Démocédès un talent d'honoraires, Athènes cent mines et Polycrate deux talents : ces espèces d'enchères de pays qui se disputent les services d'un praticien célèbre n'ont rien à voir avec le taux normal des salaires.

6. Calculée d'après le prix du blé; voir ci-dessous.

7. Démétrios de Phalère, fr. 8 Müller == Plutarque, *Solon*, XXIII.

ouvrier était de deux drachmes et demie par jour<sup>1</sup>; au début du vi<sup>e</sup> siècle, il devait donc être de trois oboles, pour atteindre progressivement une drachme au cours du v<sup>e</sup><sup>2</sup>. Le tarif était sans doute uniforme pour les diverses catégories d'ouvriers; car cette uniformité était encore de règle au v<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>; c'est plus tard seulement qu'une sélection se fit et que les spécialistes purent exiger une rétribution plus élevée; et l'on ne s'expliquerait pas une première évolution en sens inverse.

Pour ce qui est de la « valeur réelle » du salaire, on peut admettre qu'il procure à l'ouvrier des ressources sensiblement supérieures à ses besoins individuels, mais qu'il est à peine suffisant pour subvenir à ceux d'une famille de quatre personnes<sup>4</sup>. Ce fait se vérifie à quelque date que l'on se place, puisque la proportion entre les deux facteurs restait à peu près constante<sup>5</sup>. Quant à l'artisan établi à son compte, il devait, pour pouvoir vivre décemment du fruit de son travail, en retirer un bénéfice au moins égal à ce salaire moyen de l'ouvrier. Mais y parvenait-il toujours? Il serait hasardé de l'affirmer. La diversité que nous avons constatée dans la condition des démiurges rendrait nécessairement erronée toute assertion trop générale: on ne peut comparer, par exemple, les revenus d'un maître céramiste bien achalandé avec ceux d'un fabricant d'ex-voto en plein vent.

1. Cf. Guiraud, p. 185-186. — Glotz, p. 341-342.

2. Les salaires, « après avoir augmenté d'environ 50 %, durant le vi<sup>e</sup> siècle, doublèrent de 480 à 404 et doublèrent encore une fois jusqu'vers 330 » (Glotz, p. 285).

3. Cf. Glotz, p. 200. Mais ce principe ne s'applique qu'aux ouvriers qualifiés: dès le v<sup>e</sup> siècle, leurs émoluments étaient le double de ceux des auxiliaires (portefaix, gâcheurs de plâtre, etc.) employés aux besognes inférieures. Au iv<sup>e</sup> siècle, l'ancien salaire commun (une drachme) est conservé pour les manœuvres, tandis que celui des spécialistes s'accroît dans les proportions indiquées ci-dessus.

4. M. Glotz (p. 341-342) estime à 120 drachmes la somme nécessaire annuellement, vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, à l'entretien d'un célibataire et à 280 celle qu'il faut à un ménage avec deux enfants; or, en tablant sur le salaire moyen d'une drachme et sur soixante jours fériés par an (à Athènes), un ouvrier ne peut gagner plus de 300 drachmes. Guiraud était moins optimiste encore et calculait (p. 193) que le salaire d'un ouvrier ne pouvait suffire à faire vivre quatre personnes.

5. En tenant compte des données précédentes, un ménage de quatre personnes devait pouvoir vivre pour 120 drachmes environ sous Solon et pour 180 du temps de Clisthène: avec un salaire quotidien de trois oboles au début du siècle et de quatre ou cinq vers la fin, un ouvrier marié et père de deux enfants pouvait arriver à « joindre les deux bouts ».

Mais c'étaient les petits boutiquiers qui formaient la grosse majorité; or, le peu que nous savons de leurs « prix courants », même à une époque plus récente, où ils sont sûrement plus élevés qu'au VI<sup>e</sup> siècle et surtout qu'au VII<sup>e</sup>, nous présente leurs profits comme des plus modiques<sup>1</sup>; et l'on devine le mal que pouvaient avoir ces pauvres gens à équilibrer leur budget domestique, en admettant même qu'ils fussent certains de trouver régulièrement l'emploi de leur activité.

Il faut en effet, pour établir un bilan exact des ressources dont pouvaient disposer les industriels, tenir compte d'un facteur non moins important que le taux brut des salaires ou que le prix de vente des denrées : c'est la certitude, pour l'ouvrier, d'avoir du travail; pour le patron, de s'assurer une clientèle et des débouchés réguliers. Les artisans étaient encore assez peu nombreux dans le monde grec pour que la concurrence ne fût pas très intense, du moins entre professionnels; en revanche, la demande était encore assez faible<sup>2</sup> pour que le risque de chômage pût constituer un danger réel. Les récits des historiens, les scènes de comédie font souvent allusion à des ouvriers qui cherchent une embauche... et ne la trouvent pas toujours<sup>3</sup>. A Athènes, l'État versait bien une indemnité aux citoyens « incapables de travailler<sup>4</sup> »; mais il semble que le bénéfice de cette mesure ait été réservé aux invalides, et rien n'indique que les simples chômeurs aient jamais été appelés à en profiter. Pourtant, la foule des « sans-travail » qui traînaient sur les quais des ports ou qui encombraient les agoras fut de bonne heure une plaie

1. Aristophane nous apprend (*Guépés*, v. 1128) que le dégraissage d'un manneau se payait trois oboles; du temps de Platon, un batelier prenait deux oboles pour conduire une barque d'Égine au Pirée (cf. *Gorgias*, p. 511 d). Voilà pour les tâches à forfait. Quant au travail « à la pièce », nous savons qu'un lapicide — c'est-à-dire un ouvrier d'élite — ne demandait que vingt drachmes pour graver mille lettres (cf. S. Reinach, *Épigraphie grecque*, p. 306). Et les prix avaient triplé, en moyenne, depuis Solon jusque vers l'an 400!

2. Suivant Francotte (p. 342), c'était surtout pour cette raison que les salaires se maintenaient à un taux relativement bas.

3. Εγό δ'ιών πειράσσομαι  
εἰς τὴν ἀγορὰν ἔργον λαζαῖν,

dira un peu plus tard le comique Ameipsias (fr. 1 Kock = Athénée, VII, p. 307 a). — A en croire Hérodote (VIII, 26, 1), les transfuges arcadiens qui vinrent s'enrôler dans l'armée de Xerxès après le passage des Thermopyles étaient précisément des sans-travail (βίον τε δεύτερον καὶ ἐνεργοὶ βουλόμενοι εἶναι).

4. Harpocration, s. v. Ἀδόνετο. Cette indemnité aurait été de deux oboles par jour suivant Aristote, de neuf drachmes par mois suivant Philochoros.

sociale assez inquiétante pour que les pouvoirs publics fussent obligés de s'en préoccuper. Ce fut, à coup sûr, une des raisons qui poussèrent les tyrans à entreprendre leurs gigantesques ouvrages. Pisistrate à Athènes, Théagène à Mégare, Polycrate à Samos ne songeaient pas seulement à embellir leurs villes ou à procurer plus de confort à leurs sujets ; ils cherchaient surtout, en fourni ssant à qui le voudrait un labeur suffisamment rémunéré, à réduire le nombre des oisifs et des besogneux, donc des mécontents et des opposants possibles. Plus tard, Périclès fera de cet expédient un véritable système de gouvernement ; on connaît le passage où Plutarque énumère complaisamment le nombre infini d'ouvriers et de manœuvres de tout ordre que faisaient vivre, à Athènes, les grandes constructions entreprises sous ses auspices<sup>1</sup> : charpentiers, forgerons, tailleurs de pierre, modeleurs, peintres, doreurs, ivoiriers, brodeurs, tourneurs, sans compter ceux dont l'industrie pourvoit au transport de tous les matériaux nécessaires — matelots et autres gens de mer, charrons, conducteurs, cordiers, corroyeurs, cantonniers, mineurs, etc. — et les chefs d'équipes indispensables pour diriger de si puissantes organisations<sup>2</sup>. Mais le grand homme d'Etat de la démocratie athénienne ne faisait que suivre une voie déjà largement ouverte par ses devanciers du siècle précédent.

Tandis que la subsistance matérielle des ouvriers se trouvait ainsi assurée par le développement des travaux publics, l'écoulement des produits, pour l'industrie privée, l'était par l'extension du commerce national et international. L'établissement de relations régulières avec l'étranger n'ouvre pas seulement des débouchés nouveaux en rendant possible l'exportation des articles indigènes, il intensifie également l'activité de l'industrie locale et la vente sur place de ses productions, parce que l'importation et l'usage des articles étrangers augmente, d'une part, le goût du bien-être et, d'autre part, fournit aux fabricants des modèles inédits. Aussi n'est-il nullement paradoxal de voir le développement de l'industrie non seulement postérieur, mais subordonné à celui du commerce. Il pourrait sembler, *a priori*,

Pour y avoir droit, il fallait être « μέρος τι βεβλαμμένος τοῦ σώματος ὃς μηδὲ ἴργασθαι ». <sup>3</sup>

1. Plutarque, *Périclès*, XII, 2-4.

2. Les ἴργειστάται (terme déjà employé par Épicharme, d'après Pollux, VII, 183).

que le commerce dût prospérer seulement lorsque l'industrie crée plus qu'il n'est indispensable pour les besoins locaux ; mais, en fait, c'est l'inverse qui se produit régulièrement : l'industrie ne fabrique que la quantité qu'elle est assurée d'écouler<sup>1</sup> ; il est donc naturel que ses progrès suivent ceux du commerce, et ce n'est pas là, comme certains historiens paraissent l'admettre<sup>2</sup>, un trait particulier à la civilisation grecque.

L'histoire du commerce nous est mieux connue que celle de l'industrie, car des faits précis, comme les fondations de comptoirs et la construction des premières flottes marchandes, en sont des témoignages positifs. Or c'est du VII<sup>e</sup> siècle que date le grand essor de la marine hellénique et c'est alors que la Grèce part à la conquête économique du bassin de la Méditerranée. Le premier ἐμπόριον continental est Corinthe<sup>3</sup>, suivie de près par les ports d'Ionie et de Sicile, puis par Corcyre<sup>4</sup> ; la navigation au long cours est créée par Phocée, qui bientôt trouve en Chios une rivale redoutable<sup>5</sup>. L'Ionie établit des relations régulières avec la Grande-Grèce, avec la Sardaigne<sup>6</sup> ; Samiens et Phocéens vont faire du négoce jusqu'à l'embouchure du Bétis<sup>7</sup>. Dès l'an 600, un fabricant quelconque est donc certain, à défaut de clientèle indigène, de trouver un ἐμπόρος qui se chargera de vendre ses produits à l'étranger<sup>8</sup>. C'est du VI<sup>e</sup> siècle que date la grande prospérité d'Égine ; ce n'était pourtant qu'une île stérile et peu hospitalière ; mais ce fut précisément la pauvreté du sol qui tourna l'activité des habitants vers le trafic maritime et fit de leur port un ἐμπόριον de premier ordre ; la vogue des articles d'Égine s'ensuivit<sup>9</sup> ; mais le commerce éginète n'avait pas été créé pour répandre au loin cette « pacotille » : c'est parce qu'il en favorisait l'écoulement qu'elle pullula.

1. Cf. Platon, *Rép.*, II, p. 371 a.

2. Cf. Francotte, t. I, p. 24 et 37.

3. Thucydide, I, 13, — Strabon, VIII, 6, 20.

4. Thucydide, I, 14.

5. Hérodote, I, 163 (et VI, 17), 165.

6. Id., I, 165-166, — V, 106, 9, — Athénée, XII, p. 519 b.

7. Hérodote, IV, 152, — I, 163.

8. Certaines localités n'ont peut-être dû leur existence qu'à ce commerce de transit ; le nom d'*Agora*, en Thrace (cf. Hérodote, VII, 58, 4, etc.), est caractéristique à cet égard.

9. Strabon, VIII, 6, 16 : « ... ἐμπόριον γάρ γενέσθαι διὰ τὴν λυπρότητα τῆς χώρας τῶν ἀνθρώπων θελαττουργούντων ἐμπορικῶς, ἀφ' οὐ τὸν βάσκον Αἴγιναῖαν ἐμπολῆν λέγεσθαι. »

Ainsi le travailleur industriel — ouvrier ou patron — dispose, en général, de ressources encore assez modiques, mais de moins en moins aléatoires ; en raison même des conditions sociales où il se trouve placé, il réalise par avance l'idéal platonicien du juste milieu entre une opulence excessive, qui lui inspirerait vite le dégoût de l'action, et une indigence qui, en l'empêchant de s'outiller convenablement, lui interdirait tout progrès<sup>1</sup>. Garantis contre des variations trop arbitraires du taux des salaires et contre les risques de chômage ou de mévente, les démiurges seraient désormais à l'abri de la misère ou du moins délivrés du souci constant que cause l'incertitude du lendemain, si cette aisance relative à laquelle ils commencent à accéder ne se trouvait à tout moment compromise et si les modestes résultats acquis n'étaient perpétuellement remis en question par des difficultés de tout ordre : longtemps encore, ce sera un lieu commun cher à tous les genres littéraires que de peindre sous les couleurs les plus noires le sort de ces *βάνανοι*, qui s'astreignent aux plus durs labeurs pour « manger comme les esclaves des figues et du pain de seigle<sup>2</sup> » et « peinent de l'aube au crépuscule pour se procurer tout juste de quoi subsister<sup>3</sup> ».

Est-ce à dire que la concurrence entre gens de même métier était devenue assez intense pour faire de la « lutte pour la vie » l'objet d'une préoccupation quotidienne ? Il ne semble pas qu'il pût en être ainsi, puisque le nombre des artisans ne s'accroissait précisément qu'en raison de l'extension des marchés et des débouchés. Seul, le développement de l'esclavage pouvait constituer un danger réel : un esclave qu'on nourrit revient moins cher qu'un ouvrier salarié<sup>4</sup> ; dans les *εργαστήραι* serviles, le travail est à la fois moins coûteux et plus productif que dans les boutiques des petits fabricants ; quand les ateliers d'esclaves seront bien organisés, le capital industriel rapportera jusqu'à 20 %.<sup>5</sup> Sans qu'on en fût encore là, pendant ce que nous pour-

1. *Rép.*, IV, p. 421 e-422 a.

2. *Hipponax*, fr. 32, v. 4-6.

3. *Pseudo-Platon, Axiochos*, p. 368 b.

4. Suivant Guiraud (p. 183), un esclave ouvrier coûte à son maître 300 drachmes par an environ, à l'époque où un travailleur libre se paie une drachme et demie par jour.

5. Cf. I. von Müller et A. Bauer, *op. cit.*, p. 250. Les auteurs remarquent que les principaux centres industriels se sont créés dans les cités où l'introduction des esclaves était le plus aisée : Corinthe, Égine, Mégaré, puis Athènes.

rions appeler la période « solonienne », les familles de condition même moyenne avaient déjà des serviteurs assez nombreux pour se suffire à elles-mêmes et faire ainsi succéder, par exemple pour la préparation des vêtements ou des aliments, une sorte d'*autarkie* domestique à l'*autarkie* du γένος, qui avait été, à l'époque homérique, si préjudiciable au développement de l'industrie professionnelle. Cette activité du foyer familial n'a pas seulement pour effet de priver les artisans d'une notable partie de leur clientèle possible, qui se passe de leur ministère; elle constitue parfois pour eux une véritable concurrence, au sens le plus strict du mot; car un maître de maison n'hésite pas à faire vendre l'excédent de la production ménagère : « le gynécée est tout prêt à se convertir en atelier<sup>1</sup> ».

Mais le péril qui en résultait ne pouvait être bien pressant à une époque où la nourriture journalière ne coûtait pas plus d'une obole et où un homme seul pouvait vivre en travaillant un jour sur trois<sup>2</sup>. Ce qui est infiniment plus préjudiciable à l'artisan, c'est qu'il se trouve déjà à la merci de la prétendue « loi » de l'offre et de la demande, qui fait varier le prix de vente d'un article de la façon la plus arbitraire, suivant sa faveur auprès du public et non d'après le prix de revient de sa fabrication<sup>3</sup>: éventualité toujours grosse de conséquences inquiétantes, soit qu'un renchérissement inattendu grève le budget familial, soit qu'un mouvement en sens inverse réduise les revenus industriels. Or les fluctuations de la valeur marchande des denrées étaient déjà assez fréquentes et assez accentuées pour que d'habiles spéculateurs pussent tenter de véritables coups de bourse, qui leur faisaient gagner en un jour des sommes considérables, mais au détriment de leurs concitoyens. Un « sage », tel que Thalès, ne se faisait aucun scrupule de réaliser un bénéfice énorme en louant d'avance tous les pressoirs de Milet et de Chios, une année où il prévoyait une récolte d'olives particu-

1. Glotz, *op. cit.*, p. 104.

2. Cf. Glotz, p. 342.

3. C'est ainsi que le *retour de la paix* fait brusquement monter le prix des faux (Aristophane, *Paix*, v. 1198-1201). — M. Glotz a montré (*Journ. Sav.*, 1913, p. 16-29, — *R. E. G.*, 1916, p. 286) que le prix des denrées suivait généralement en Grèce les fluctuations de la situation politique; mais les documents sur lesquels il fonde ses conclusions sont postérieurs à l'époque qui nous intéresse.

lièrement abondante<sup>1</sup>. Mnésarchos, le père de Pythagore, faisait fortune en revendant aux Samiens, pressés par la famine, une forte cargaison de blé achetée en Phénicie à cette intention<sup>2</sup>. Peut-être les fructueuses opérations que réussissaient dans les pays neufs les premiers explorateurs tournaient-elles bien des têtes<sup>3</sup>; nombreux sont les émules de l'Éginète Sostratos, le roi du commerce, et les mercantis grecs méritent déjà le jugement sévère que Socrate et Sophron porteront sur eux<sup>4</sup>. L'accaparement est un de leurs procédés familiers, et les auteurs les plus divers y font constamment allusion : pour que le marchand de boudins des *Chevaliers* pût se vanter d'avoir fait tomber les sardines à vil prix en imaginant d' « acheter en bloc tous les plats chez les fabricants<sup>5</sup> », il fallait que les manœuvres de ce genre fussent couramment pratiquées sur le marché d'Athènes; et l'on conçoit quelles perturbations elles devaient apporter dans la vie économique des petits boutiquiers. L'écrasement des faibles par les puissants était plus à apprêhender, dans ce domaine, que la rivalité entre égaux.

L'abus de la spéculation ne saurait provoquer, malgré tout, que des crises momentanées. Mais, en dehors même de ces circonstances exceptionnelles, des charges normales et régulières se font lourdement sentir à tous ceux qui vivent de leur travail. Ce sont d'abord les impôts, tels que la taxe de 5 % sur les revenus établie par Pisistrate<sup>6</sup>; puis les droits de douane, qui ne sont plus seulement exigés des étrangers à qui un roi ou un État accordait, moyennant finances, l'autorisation de trafiquer sur son territoire : c'est un usage de plus en plus général que de prélever, surtout dans les ports, un « tant pour cent » sur toutes

1. Cf. Aristote, *Polit.*, I, 4, 5. — Diog. Laert., I, 26.

2. Porphyre, *Vie de Pyth.*, I : ce subtil graveur de cachets avait plus d'une corde à son arc.

3. Cf. Hérodote, IV, 152 : les premiers ἥμαροι samiens qui abordèrent à Tartessos firent, sur la vente des marchandises qu'ils en rapportèrent, un bénéfice de soixante talents; c'était « le plus grand gain qu'un Grec eût jamais fait, à l'exception de Sostratos d'Égine, fils de Laodamas, avec qui personne ne peut rivaliser ».

4. « Τούς...φροντίζοντας δτι ἀλέττονος πλείστονος ἀποδῶνται » (Xénophon, *Mémor.*, III, 7, 6). — « ... Μεμπτίον Σάρπρονα λέγοντα φωρτάτους ἀει κανόνους παρέχεται » (Sophron, fr. 1 Kaibel = *Etym. Magn.*, 573, 54).

5. « Τὸν δημιουργὸν ἔνιλαβεν τά τρυπίλια » (v. 650).

6. Cf. Thucydide, VI, 54, 5. D'après Aristote (*Const. Ath.*, 16, 4) et une pré-tendue lettre de Pisistrate à Solon citée par Diogène Laerce (I, 2, 53), cette taxe aurait été non de 5 %, mais de 10 %. Boeckh (*Econ. polūt. Ath.*, I,

les marchandises, à leur entrée ou à leur sortie<sup>1</sup>; car c'est un moyen de subvenir aux dépenses des travaux publics, qui deviennent eux-mêmes, pour la plupart des cités, un fardeau de jour en jour plus accablant. Enfin, les frais de transport sont extrêmement onéreux; sur terre, on commence à construire des routes, qui facilitent le charroi; les Pisistratides, entre autres, font rayonner autour d'Athènes des voies qui relient leur capitale à la mer. Mais c'est déjà pour les finances publiques une charge à laquelle il est parfois difficile de faire face et dont l'État se couvre précisément en percevant des droits de péage qui augmentent le coût des matières premières. Quant aux particuliers qui assurent les transports, c'est à prix d'or qu'ils font payer leurs services: sur mer, les *έμποροι* ont beau diminuer leurs frais généraux en se cotisant pour fréter un bâtiment<sup>2</sup>, ils sont néanmoins obligés de se garantir contre ces risques de sinistres si redoutés d'Hésiode et souvent encore à craindre, malgré les progrès de la navigation; sur terre, où l'industrie du roulage se développe rapidement à mesure que se perfectionne l'art de la charronnerie<sup>3</sup>, c'est peut-être pire encore: nous manquons de données pour apprécier les exigences des commissionnaires à l'époque de Solon, mais nous pouvons nous en faire une idée par les prix exorbitants qu'ils demandent encore au V<sup>e</sup> ou au IV<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Heureux les rares artisans qui trouvaient sur place les matériaux dont ils avaient besoin!

Nous touchons ici, en effet, à une autre plaie qui, fatalement, s'attachait dès le principe à l'artisanat. La création d'un atelier ne pouvait aller sans une « mise de fonds » indispensable, sinon

p. 351) a essayé d'établir que l'impôt était d'un dixième sous Pisistrate et que c'étaient ses fils qui l'avaient réduit de moitié; P. Mathieu (*Aristote, Constitution d'Athènes*, « Bibl. Hautes Études », t. CCXVI, p. 41 et suiv.) a définitivement fait justice de cette hypothèse insoutenable; cf. également E. Cavagnac, *Études sur l'histoire financière d'Athènes...*, p. 2. — On connaît l'anecdote du laboureur de l'Hymette qui se plaignait d'être obligé de verser à Pisistrate une bonne partie (*τὸ μέρος*, littéralement: « sa part ») du fruit de ses peines (Diodore, IX, 37, 3); mais ce récit ne nous donne aucune précision sur le taux de la redevance.

1. Au Pirée, la taxe était primitivement de 1 %; plus tard, elle fut portée à 2 %, ce qui était le taux normal en Grèce au V<sup>e</sup> siècle. Sur cette question des droits de douane et de leur origine, cf. Glotz, p. 141 et 356.

2. Cf. Plutarque, *Quaest. graec.*, 54 (= *Mor.*, p. 303 c), etc.

3. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLI, p. 177-178.

4. M. Glotz (p. 348, n. 1) en cite quelques exemples tout à fait significatifs: le transport sur les distances les plus faibles de matériaux comme le marbre,

peut-être pour l'installation immobilière, qui restait, somme toute, assez peu coûteuse, mais du moins pour l'achat des instruments de travail ; et une fois les premiers frais couverts, il fallait encore bien du temps avant que les bénéfices de l'exploitation pussent contrebalancer les dépenses que comportait l'acquisition du métal brut, des matières textiles, du bois ou de la pierre, dont le transport augmentait, disions-nous, le prix de revient dans des proportions formidables. Pour le démiurge qui voulait s' « établir », c'était donc une nécessité inévitable que de contracter des emprunts, qui grevaient lourdement, parfois durant toute sa vie, son budget professionnel. C'est là, sans doute, une loi de tous les temps ; mais il semble bien qu'elle ait pesé avec une rigueur toute spéciale sur la petite industrie grecque au VII<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle.

Dans l'agriculture, où l'inconvénient est moins sensible, parce que la terre, une fois mise en valeur, continue à rapporter par elle-même, le fléau sévissait déjà d'une façon inquiétante. Le morcellement de la propriété, conséquence de la dissociation du *tēnos*, obligeait les possesseurs de petits domaines à s'endetter pour organiser leurs exploitations ; en outre, c'était le moment où se développaient certaines cultures particulièrement onéreuses dans leurs débuts, comme celle de l'olivier, qu'il fallait soigner pendant des années avant d'en tirer le moindre bénéfice ; et les imprudents qui avaient planté de jeunes arbres risquaient fort de ne pas récolter eux-mêmes leurs olives<sup>1</sup>. Or la crise, déjà si grave dans l'agriculture, était peut-être plus aiguë encore dans l'industrie : la rapidité avec laquelle s'étendaient les relations sociales et commerciales l'entraînait, la contraignait à se développer brusquement ; mais, pour qu'elle ne fût pas arrêtée dans cet essor, il fallait des capitaux, qu'on ne pouvait se procurer sans emprunter, c'est-à-dire sans s'endetter ; et tant qu'une réglementation légale ne mettrait pas un frein à la rapacité des prêteurs, les débiteurs étaient à leur merci.

les tuiles, les métaux en majore le prix d'au moins 40 % ; dès qu'il s'agit d'un trajet plus long, comme de Sicyone ou de Corinthe à Delphes, cette majoration atteint des proportions invraisemblables.

1. Cf. les articles de D. Rapoport dans *l'Hermès russe*, t. IX (1912), p. 12-17 et 58-63 : la culture de l'olivier a été non pas créée, mais mise à la mode en Attique au VII<sup>e</sup> siècle ; or elle présentait nécessairement à ses débuts le caractère d'une spéculation, non seulement en raison de la grosse dépense initiale qu'elle exigeait, mais parce qu'en diminuant l'étendue des champs de labour on sacrifiait un profit modeste, mais immédiat et assuré, à un bénéfice lointain et problématique.

Le prêt à intérêt n'était pas une invention récente : il y avait longtemps qu'un propriétaire dont la récolte avait été bonne savait quelle affaire avantageuse il ferait en avançant une mesure de blé à un cultivateur malheureux, qui lui en rendrait une et demie à la saison suivante<sup>1</sup>. Mais de semblables opérations étaient singulièrement facilitées par l'usage de l'argent monnayé, qui rendait beaucoup plus aisée toute espèce de mouvements de fonds. Or l'introduction de la monnaie en Grèce paraît dater du VIII<sup>e</sup> siècle et sa diffusion du VI<sup>e</sup><sup>2</sup>. Il est donc tout naturel que l'on voie à ce moment les déplacements de capitaux se multiplier, l'usure s'organiser<sup>3</sup>, la spéculation fleurir. Suivant Cauer<sup>4</sup>, ce nouvel état de choses, du moins dans des cités mercantiles comme Mégare ou Corinthe, aurait surtout profité à l'industrie et au commerce, au détriment des propriétaires fonciers. Tout en reconnaissant que l'usage de la monnaie donnait plus de mobilité à la fortune et permettait à des parvenus de s'enrichir aux dépens de la noblesse terrienne, Francotte<sup>5</sup> a fait justice de ces conclusions témeraires : de ce qu'un Théognis, ruiné par les révolutions successives, se dédommage de la perte de ses terres en faisant du négoce ou même en pratiquant l'usure, il serait hasardé de vouloir tirer de cet exemple particulier des conclusions trop générales. Le seul fait qui reste acquis, c'est que la possession de l'argent monnayé devient de plus en plus indis-

1. Sur ces spéculations agricoles, cf. Glotz, p. 92.

2. Il ne m'est pas possible d'entrer ici dans le détail de cette question, d'ailleurs bien souvent étudiée. Je noterai seulement que les allusions à l'or et à l'argent monnayés deviennent de plus en plus fréquentes chez les poètes du VI<sup>e</sup> siècle (Théognis, v. 119, 417, 449-452, 499 et suiv., 1105-1106, — Hipponeax, fr. 22, 5, — 25, 3, — 27, — Pindare, *Isthm.*, II, v. 11, — *Pyth.*, X, v. 67, — fr. 122, v. 13, — etc.). Sans doute, l'antique procédé de l'échange des denrées que regrettait Dicéopolis (*Acharn.*, v. 33-34) resta longtemps encore en vigueur ; suivant une tradition rapportée par Athénée (VII, p. 297 *ef*), le fondateur de Phasélis en Lycie, l'Argien Laciros, aurait payé en *salaisons* le sol qu'il achetait au berger Cylabras ; et Plutarque (*Solon*, XXIII, 4) nous apprend que l'argent était encore fort rare à Athènes du temps de Solon ; cf. Aristote, *Polit.*, I, 3, 12, etc. Mais, de plus en plus souvent, l'or et l'argent sont cités comme les symboles de la richesse ou mis tout au moins sur le même rang que les autres biens mobiliers et immobiliers (cf. Théognis, v. 719-728 = Solon, fr. 22, etc.).

3. Une tradition en faisait dater l'invention du temps de la guerre de Troie ; mais Plutarque (*Defect. Orac.*, 3 = *Mor.*, p. 410 *de*) remarque justement qu'elle ne saurait être aussi ancienne. Un fragment d'Épicharème (fr. 111 = Pollux, IX, 92 : ... χρυσὸν καὶ χαλκὸν ὄφελον) paraît y faire allusion.

4. *Parteien und Politiker in Megara und Athen*, p. 10 et suiv.

5. T. II, p. 349-355.

pensable à tout homme qui veut donner tant soit peu d'extension à une exploitation quelconque, qu'elle soit d'ordre agricole, industriel ou commercial<sup>1</sup>; or l'argent se trouve naturellement concentré dans les mains des riches, c'est-à-dire surtout des gros propriétaires; les petits, qu'ils soient artisans ou cultivateurs, sont obligés de le leur emprunter, ce qui fait peser sur eux une charge des plus pénibles à supporter.

Rien n'était en effet plus onéreux que le prêt à intérêt dans l'ancienne Grèce. Aucun maximum n'était imposé par la loi; le taux moyen était de 12 à 18 %, et presque jamais il n'était inférieur à 10 %<sup>2</sup>; les moralistes avaient beau protester contre cet abus<sup>3</sup>, ils ne purent l'empêcher de se généraliser et d'être admis comme normal dans toute la Grèce. Toutes les subtilités des modernes Harpagons étaient connues de leurs plus lointains prédécesseurs: quand les intérêts n'étaient pas payés en temps voulu, les « intérêts des intérêts » venaient s'y ajouter<sup>4</sup>; et contre cette tyrannie des usuriers l'emprunteur ne possédait à peu près aucun recours. Sans doute, certaines contrées, comme l'Élide, avaient des lois qui sauvegardaient le patrimoine familial contre les entreprises des accapareurs<sup>5</sup>; d'autres, comme

1. Notons toutefois que, si la monnaie peut être indispensable au développement de l'industrie, elle n'est pas la condition nécessaire de son existence. On sait qu'à Sparte — comme d'ailleurs à Byzance — la monnaie nationale était en fer et n'avait pas cours dans les autres parties de la Grèce (cf. Pollux, VII, 106, etc.). Suivant Plutarque (*Lyc.*, IX, — cf. *Athénée*, VI, p. 233 *ab*), cette institution aurait eu pour but de faire obstacle aux transactions avec les autres pays, que le législateur considérait comme une source de corruption; en outre, il aurait voulu empêcher ses compatriotes de théâtraliser ou de spéculer. De fait, l'or et l'argent monnayés ne furent en usage à Sparte qu'assez tardivement (sous Lysandre, suivant Élien, XIV, 29, et Athénée, VI, p. 233 *f.*) — après la bataille de Leuctres, dit Diogore, VII, fr. 7). Il est certain que les relations internationales en furent gênées et que l'industrie laconienne dut longtemps se borner à la fabrication d'objets d'utilité première pour les besoins locaux (des lits, des tables, des chaises, des *cothons*, — spécifie Plutarque, *loc. cit.*); mais elle n'en fut pas moins florissante, car ces conditions mêmes lui permirent de créer certaines spécialités, qui furent bientôt renommées dans toute la Grèce (cf. Glotz, p. 115-117).

2. Cf. Beauchet, t. IV, p. 247-250.

3. Cf. Platon, *Lois*, V, p. 742 *e*, — Aristote, *Polit.*, I, 3, 23.

4. Τόξος τόξον (Aristophane, *Nuées*, v. 1156). C'est ce qu'on appelait l'*anatocisme*; mais le terme ne se rencontre dans aucun texte grec et ne nous est parvenu que transcrit en latin sous la forme *anatocismus* (Cicéron, *Ad Att.*, V, 21, 11, — etc.).

5. En interdisant aux citoyens de gager leurs emprunts sur les terres qu'ils possédaient (cf. Aristote, *Polit.*, VI, 2, 5); cette loi devait être fort ancienne,

Éphèse, assuraient dans leurs temples un asile aux débiteurs poursuivis (à la lettre) par leurs créanciers<sup>1</sup>; enfin, et surtout, les cités les mieux policées déclaraient insaisissables les instruments de travail<sup>2</sup>. En revanche, les garanties les plus solides sont assurées au créancier. La reconnaissance des dettes ne pouvait guère donner lieu à des contestations: on ne se contentait pas d'exiger de l'emprunteur un serment<sup>3</sup>; tout le monde connaît les *scytales*, qu'à Sparte les deux intéressés se partageaient devant témoins<sup>4</sup>, et les bornes hypothécaires, qu'en Attique on plantait sur les terres du débiteur<sup>5</sup>. Et la loi était impitoyable pour quiconque était reconnu insolvable: il était au moins frappé d'*ἀτυπία*<sup>6</sup>, sinon vendu à l'encan ainsi que toute sa famille; on se rappelle les vers célèbres où Solon décrit ce fléau qui rongeait sa patrie<sup>7</sup> et ceux où il se vante d'y avoir porté remède<sup>8</sup>.

Le malaise économique s'était en effet aggravé, dans les dernières années du VII<sup>e</sup> siècle, au point de compromettre l'équilibre social. Qu'on me pardonne cette métaphore quelque peu surannée, mais fort exacte: un violent coup de barre était

car la tradition la faisait remonter au légendaire Oxylos (cf. Pausanias, V, 3, 7, — 4, 4).

1. Cf. Plutarque, *Ne pas emprunter à usure*, III, 3 = *Mor.*, p. 828 d.

2. Cf. Daresse, Haussoulier, Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, 2<sup>e</sup> série, fasc. 2-3, p. 327-328 (inscr. de Gortyne du V<sup>e</sup> siècle), col. 2: « On ne peut saisir ni le métier, ni la laine, ni les outils à travailler la laine, ni les instruments de fer, ni la charue, ni le jong des bœufs..., etc. »

3. Cf. Théognis, v. 1195-1196, etc.

4. Cf. Dioscoride, *Inst.*, fr. 4 Müller, etc.

5. Solon, fr. 32, v. 6: « Όρους.... καλλάχη πεπηγότας. » Ce sont ces bornes que Solon se vante d'avoir arrachées (ἀνεῖλκον), rendant ainsi la liberté à la terre jusqu'alors asservie (v. 7). Ces hypothèques, dont la συσάγχεια solonienne dégrava les petits propriétaires (cf. *infra*), étaient beaucoup plus rares dans les pays doriens, où l'alléiation du patrimoine était sinon formellement interdite, du moins sévèrement réglementée (sur la loi de Gortyne relative aux hypothèques, cf. B. C. H., 1880, p. 460-471).

6. Par exemple en Boëtie, d'après Nicolas de Damas, cité par Stobée, XLIV, 41; semblable mésaventure serait arrivée au père d'Euripide.

7. Solon, fr. 2, v. 23-25: « Des indigents (*πενηπότοι*), la plupart s'en vont vers une terre étrangère, vendus et chargés de liens déshonorants. »

8. *Id.*, fr. 32, v. 8-15: « J'ai ramené à Athènes, dans leur patrie fondée par les dieux, beaucoup de citoyens qui avaient été vendus...; les uns, exilés parce qu'ils ne pouvaient payer leurs dettes, ne savaient plus la langue attique, tant ils avaient erré longtemps à l'étranger; les autres, soumis sur place à une servitude déshonorante, tremblaient devant leurs maîtres: je leur ai rendu la liberté. »

nécessaire pour redresser le bâtiment. Ainsi s'explique la contradiction qu'on a parfois cru voir dans la politique de Solon : on s'est étonné que cet instaurateur de l'ordre et de la légalité ait eu recours à un expédient tel que sa *σεισάθεια*, dont les modalités ne nous sont pas connues avec précision<sup>1</sup>, mais qui constituait en tout cas une mesure d'exception, un acte essentiellement révolutionnaire : Solon ne s'est-il pas vanté lui-même d'avoir violemment « arraché les bornes » qui retenaient « la terre en esclavage »? Mais, s'il n'avait ainsi fait la part du feu, deux lignes de conduite restaient seules possibles : l'abstention totale de l'État dans les relations privées ou la consolidation des dettes. User de l'autorité gouvernementale pour aider les créanciers à se faire payer, c'était la consécration de la tyrannie des riches sur les pauvres ; on maintenait l'ordre, mais en écrasant les trois quarts au moins de la population sous le joug d'une oligarchie ploutocratique, en faisant, comme dit M. Glotz, d'Athènes une petite Sparte<sup>2</sup>. Ne pas intervenir du tout entre les parties, c'était inciter ceux qui se croiraient lésés à se faire justice eux-mêmes ; c'était amener infailliblement des désordres comme ceux dont Mégare avait été le théâtre, lorsque les *χαροί* flétris par Théognis, ces rustres vêtus de peaux de bêtes, étaient venus jusque dans les maisons des riches s'asseoir à leur table sans en être priés et exiger de vive force non seulement l'annulation de leurs dettes, mais la restitution des intérêts déjà versés<sup>3</sup>. Instruit par la faillite des tentatives de Théagène<sup>4</sup>, qui avait pensé résoudre par un simple changement de régime un problème qui n'avait, en réalité, rien de politique, Solon a su, par son audace à la fois heureuse et mesurée, éviter aussi bien les excès de l'anarchie mégarienne que les rigueurs de la réaction spartiate.

Que Solon ait songé surtout à garantir ainsi les intérêts

1. Voir notamment dans M. Clerc, *les Mélèques athéniens*, p. 340 et suiv., un résumé des discussions auxquelles cette question a donné lieu jusque vers 1892 ; elle a été reprise, ainsi que le problème connexe des *ιετρίμοποι*, par Ch. Gilliard (*Quelques réformes de Solon*, Lausanne, 1907), G. de Sanctis (*Arte*, Turin-Rome-Milan, 1912) et P. Mathieu (*op. cit.*, p. 13-18). Comme cette question concerne surtout la situation des cultivateurs, je n'y insiste pas plus longuement.

2. *Op. cit.*, p. 103.

3. La *ταλαιπωρία* (Plutarque, *Quaest. graec.*, 18 = *Mor.*, p. 295 d). Cf. Cauer, *loc. cit.*, et Francotte, p. 350.

4. Qui avait régné de 630 à 600 environ (cf. Grote, trad. franç., t. IV, p. 84).

des petits cultivateurs, ce n'est pas contestable ; mais en proclamant pour la première fois les « droits de l'homme », ce sont ceux de toute la classe laborieuse qu'il a reconnus et fait admettre ; les artisans, pour qui l'endettement était peut-être plus encore que pour les travailleurs de la terre une nécessité professionnelle, ont naturellement profité des dispositions libérales de ses lois. Il avait toujours souhaité et favorisé leur prospérité<sup>1</sup>, il mettait sur le même pied — il le laisse clairement entendre<sup>2</sup> — tous ceux de ses concitoyens qui gagnaient leur vie par leur travail : en affranchissant la petite propriété, il brisait du même coup les entraves de la petite industrie<sup>3</sup>.

### III.

En dépit de toutes les difficultés et vicissitudes, nous avons vu que le nombre des artisans ne cessait de s'accroître à mesure que se développaient les relations interurbaines et internationales ; quelques-uns d'entre eux s'enrichissaient au point de pouvoir traiter d'égal à égal, dans les relations quotidiennes, avec les possesseurs héréditaires du sol<sup>4</sup> ; enfin, leur intervention était regardée comme indispensable dans des circonstances de plus en plus fréquentes, et la nécessité de ce rouage économique donnait à ceux qui le constituaient une importance sociale toujours grandissante. Aussi n'est-il pas étonnant de les voir jouer, dans les événements politiques dont la Grèce fut le théâtre avant et après l'an 600, un rôle de jour en jour plus actif. L'étude de ces événements nous permet de vérifier, pour ainsi dire *a posteriori*, les conclusions que nous pouvions déjà déduire logiquement de notre enquête ; mais, inversement, la connaissance de certains facteurs économiques éclaire parfois d'un jour nouveau les problèmes politiques. C'est, par exemple, un fait bien connu que les tyrans ne purent établir leur domination

1. Plutarque, *Solon*, XXIV, 4.

2. Fr. 12, v. 43-50 (déjà cités).

3. J'ai connu trop tard pour pouvoir l'utiliser l'intéressant article de G. Vollgraff, *De Origine hypothecae in jure attico* (*Mnemosyne*, t. L, 1922, p. 213-233).

4. Voir notamment chez Théognis (v. 183-196) et chez Aristote (*Pol.*, III, 10, 8) des allusions aux mariages mixtes entre les nobles ruinés et les filles des commerçants ou autres πλούτων récemment enrichis. Sur le développement de cette ploutocratie bourgeoise, cf. Guiraud, *Prop. fonc.*, p. 131 et suiv., — Busolt, *op. cit.*, p. 33 et suiv. — Francotte, t. II, p. 351.

qu'en s'appuyant sur le peuple, et en particulier sur les démiurges, pour renverser les gouvernements oligarchiques ; mais pourquoi ces révoltes n'ont-elles pu se produire avant le milieu du VI<sup>e</sup> siècle et ne se sont-elles multipliées qu'au début du VI<sup>e</sup>? Il y avait longtemps que les gens du peuple supportaient avec une extrême impatience un joug de plus en plus rigoureux ; ce qui leur permit de le secouer à une heure déterminée, ce ne fut point un heureux hasard, qui aurait fait surgir alors quelques parvenus ambitieux ou quelques nobles déclassés, dont l'influence et l'activité se seraient mises au service de ces rancunes accumulées ; si l'oppression des aristocrates avait pu se maintenir jusqu'alors, c'est que les seuls éléments qu'on put leur opposer n'étaient pas encore assez forts pour en venir à bout. La part que prirent, en fait, les artisans à l'établissement de la tyrannie fournit, comme je le disais plus haut, une vérification *a posteriori* de la justesse de cette assertion. Mais ces événements sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les exposer en détail. Le coup d'Etat de Pisistrate, par exemple, n'a-t-il pas eu surtout pour instruments les potiers du Céramique? Ce quartier neuf et purement industriel n'était-il pas le « principal foyer des revendications populaires qui avaient disputé aux Eupatrides le droit de se considérer comme formant à eux seuls la bourgeoisie athénienne », et n'est-ce pas à ce titre qu'il devint « le berceau de la tyrannie<sup>1</sup> »? Quand Pisistrate voulut s'emparer du pouvoir, il rallia autour de lui tous les mécontents ; or parmi eux figuraient en première ligne les démocrates radicaux, qui trouvaient insuffisantes les réformes de Solon, c'est-à-dire les industriels qui ne voulaient plus admettre la suprématie des possesseurs du sol. N'en fut-il pas de même dans les cités maritimes du Péloponnèse? A Corinthe et à Sicyone, tout au moins, il semble bien établi que l'avènement des Cypselides et des Orthagorides a été dû surtout à une réaction des commerçants contre l'absolutisme de l'aristocratie dorienne<sup>2</sup>. Étrange répercussion des faits économiques sur la marche de l'histoire : les aristocrates grecs ne se doutaient guère qu'en multipliant les commandes aux industriels pour se procurer des mobiliers

1. Curtius, t. I, p. 453. Cf. p. 11, n. 4.

2. A Mégare aussi, c'est certainement sur des éléments populaires que s'appuya Théagène pour renverser l'oligarchie des propriétaires fonciers ; mais l'histoire de ces événements reste confuse, et on ne peut discerner avec précision la part qu'y prirent les démiurges et les négociants.

plus luxueux<sup>1</sup>, ils travaillaient moins à augmenter leur bien-être qu'à préparer leur propre déchéance, en fortifiant la situation matérielle et morale de leurs futurs adversaires politiques<sup>2</sup>.

Une sorte de déséquilibre — ou plus exactement un déplacement du centre de gravité — s'était produit du jour où la propriété foncière n'avait plus été l'unique forme de la fortune, mais où les biens mobiliers et surtout les capitaux en argent avaient pu assurer à ceux qui les détenaient des avantages au moins équivalents; il n'y avait pas eu besoin pour cela de secousses violentes ni de bouleversements subits : la richesse changeait de nature plutôt qu'elle ne passait brutalement de main en main<sup>3</sup>. Mais cette évolution n'en eut pas moins pour résultat de mettre aux prises des partis qui cherchèrent à s'arracher de vive force les instruments de jouissance ou de pouvoir; ce fut, au fond, un conflit plutôt social que politique qui, dans presque toutes les parties du monde grec, fit succéder momentanément à la toute-puissance d'un petit nombre la dictature librement acceptée d'un maître unique. Il serait exagéré de voir dans l'institution de la tyrannie l'effet d'une « lutte de classes » consciente et prémeditée; mais il est incontestable que l'origine, le caractère et les conséquences de la crise sont avant tout d'ordre économique : ce n'est pas par un simple hasard que l'institution de la tyrannie ait coïncidé avec la diffusion de la monnaie<sup>4</sup>.

La preuve en est que la noblesse terrienne, de son côté, sent fort bien où le bât la blesse et voit parfaitement d'où vient pour elle le danger le plus menaçant, dans cette lutte où elle « défend ses priviléges et ses revenus soit contre les marchands enrichis qui exigent une meilleure distribution de la justice et une répar-

1. Cf. Glotz, p. 93 : « Malgré sa préférence pour la vie rurale et militaire, la noblesse cherchait passionnément le luxe que donnaient les biens mobiliers. »

2. Le fait avait déjà été noté dans l'antiquité; voir le passage de Théopompe sur Colophon : « Ce luxe effréné (qu'il vient de décrire, — cf. Xénopâne, fr. 1) fit naître de cruelles dissensions, amena à sa suite la tyrannie et enfin la ruine de cet État » (*Phil.*, XV, fr. 109 Müller = Athénée, XII, p. 526 c.).

3. Sur les origines de la propriété roturière, cf. Guiraud, *Prop. fonc.*, p. 131-136.

4. Cauer (*op. cit.*) a vivement fait ressortir ce caractère social de la crise qui aboutit presque partout à l'établissement de la tyrannie. Son ouvrage a donné lieu à de vives critiques (cf. Francotte, t. II, p. 349-355, — von Schöffer, *B. Ph. W.*, X, 43, p. 1371-1373, — Féria, *R. E. G.*, 1890, p. 334); mais elles portent sur les hypothèses audacieuses que l'auteur a risquées dans l'exposé des faits et non sur le tableau qu'il trace de l'état social et politique de la Grèce au VII<sup>e</sup> siècle.

tition plus équitable des droits politiques, soit contre les tenanciers écrasés de redevances et qui veulent en secouer le fardeau<sup>1</sup>. Pour étouffer les germes de ces revendications, les « gros<sup>2</sup> » avaient parfois recours aux expédients les plus singuliers : à Épidamne, nous dit Plutarque<sup>3</sup>, toutes les transactions commerciales avec les Illyriens étaient effectuées par un fonctionnaire unique, le πωλήτης, qui trafiquait au nom de tous ses concitoyens ; les aristocrates qui gouvernaient l'État auraient remarqué que les gens du peuple « se corrompaient<sup>4</sup> » au contact des barbares et pouvaient ainsi être tentés de se révolter contre l'ordre établi. Mais les scrupules moraux qu'ils affichaient n'étaient qu'un prétexte spacieux pour masquer leurs appréhensions politiques ; ils craignaient simplement que le développement du commerce — et, par suite, de l'industrie — ne provoquât celui des idées démocratiques ; laisser les gens du peuple s'enrichir par le négoce au lieu de le concentrer dans leurs propres mains, c'eût été marcher au-devant d'une révolution inévitable. Les oligarques clairvoyants savaient fort bien qu'ils avaient moins à redouter d'un coup de force tenté à l'improvisée par quelque aventurier audacieux que de l'hostilité systématique des gens d'affaires, dont tout progrès, fût-il purement matériel, était une menace indirecte pour leurs priviléges nobiliaires.

Mais si l'institution de la tyrannie n'avait été possible que grâce à l'état de prospérité atteint préalablement par l'industrie et le commerce, prospérité qui avait fait de la classe laborieuse une force capable d'arracher le pouvoir à la faction adverse, la protection que les tyrans continuèrent à accorder aux démiurges eut, inversement, pour conséquence d'accentuer encore ce mouvement : après s'être appuyés sur eux pour établir leur domination, ils voulaient trouver en eux le soutien de leur auto-

1. Glotz, p. 90.

2. Οἱ πάγες (terme employé à diverses reprises par Hérodote (V, 30 et 77, — VI, 91, — VII, 156) pour désigner la noblesse de Naxos, de Chalcis, d'Égine et de Mégare en Sicile) ; la même expression est, paraît-il, encore en usage dans l'Est de la France.

3. *Quaest. graec.*, 29 = *Mor.*, p. 297 *f*-298 *a*. — Aristote (*Polit.*, III, 4, 13) donne à entendre qu'à Épidamne tous les métiers manuels étaient exercés par des esclaves publics, mais dans des conditions particulières auxquelles le philosophe fait allusion sans les préciser. — Sur les métèques d'Épidamne, cf. p. 7, n. 2.

4. « Γιγνομένους πονηρούς. »

rité, leur sauvegarde contre une réaction toujours à craindre de la part des grands propriétaires fonciers. Par une sorte de choc en retour, c'est alors le régime politique qui devient un facteur important de la situation économique.

Il est naturel que les tyrans aient cherché, d'une manière générale, à favoriser les éléments populaires, à la fois pour consolider leur position et pour affaiblir, par contre-coup, celle des aristocrates; de là les partages de terres fondés sur des confiscations et une foule d'autres vexations, tant morales que matérielles<sup>1</sup>. Mais l'industrie et le commerce leur doivent encore des progrès plus positifs. Dans les villes maritimes, en Ionie, à Athènes, dans les ports de Péloponnèse, le souci du ravitaillement les amène à intensifier les importations, au grand profit des négociants, qui vont échanger les productions de l'activité locale contre les blés de la Chersonnèse ou de la Sicile. Puis, pour donner aux éléments urbains de la population à la fois plus de bien-être et une besogne assurée, ils agrandissent et embellissent leurs villes; de là l'immense développement que prirent sous leur règne les travaux publics : constructions de temples, de fontaines, de digues par les Cypselides de Corinthe, d'aqueducs, de gymnases, de théâtres par Pisistrate et ses fils<sup>2</sup>. Ce ne sont pas seulement les petits artisans, les manœuvres, les ouvriers de tout ordre qui y trouvent une garantie contre le chômage ou la mévente, ce sont aussi les patrons ou les entrepreneurs qui, en servant l'État, arrivent sans trop de peine et surtout sans trop de risques à faire eux-mêmes de brillantes affaires.

Ainsi se créait, par une sorte de sélection naturelle dans le monde des travailleurs, la classe moyenne, celle de ces *μέση πολίται* où Aristote voyait le seul rempart possible de l'ordre et de la légalité contre les excès de ce que nous appellerions aujourd'hui l'extrême droite et l'extrême gauche<sup>3</sup>. Tout en restant bien distincte de la vieille aristocratie, elle ne se laisse plus confondre avec la tourbe des thètes, des manœuvres qui vivent au jour le jour du produit de n'importe quel travail<sup>4</sup>. Dès qu'elle

1. Les tyrans allèrent jusqu'à supprimer, pour les remplacer par des fêtes populaires, les cérémonies religieuses que célébrait ordinairement la noblesse (cf. Busolt, p. 42).

2. Cf. p. 18.

3. *Polit.*, IV, 9, 7-10.

4. *Id.*, *ibid.*, III, 3, 4, — IV, 3, 11, — VI, 2, 7.

prit conscience d'elle-même, sa principale préoccupation fut de faire admettre le principe de l'équivalence sociale entre la fortune mobilière qu'on pouvait acquérir dans les affaires et celle que les grands propriétaires tiraient de leurs revenus agricoles<sup>1</sup>. Mais le résultat était malaisé à atteindre; car il fallait compter ici avec les formes les plus diverses du conservatisme terrien. Dans les États où l'oligarchie était au pouvoir, elle défendait âprement non seulement ses priviléges, mais ses monopoles. De tout temps, les chefs de guerre qui se vantaient de moissonner et de vendanger avec leur lance et leur bouclier avaient affecté le plus profond mépris pour quiconque travaillait de ses mains; même en temps de paix, ils n'admettaient d'autres soucis que ceux de gérer leurs propriétés ou d'administrer l'État comme leur propre domaine<sup>2</sup>. Et il se trouva des législateurs pour donner à ce préjugé une consécration officielle: à Sparte, une barrière rigide séparait les nobles guerriers des βάνωται et des χειροτέχναι<sup>3</sup>; à Thèbes, était exclu des fonctions publiques tout citoyen qui avait exercé depuis moins de dix ans n'importe quel métier lucratif<sup>4</sup>. En même temps s'envenimait, en raison même des progrès de l'industrie, la rivalité innée entre agriculteurs et artisans, entre campagnards et gens de la ville<sup>5</sup>. Quiconque vit des produits de son champ, si minime soit-il, jouit d'une indépendance que ne connaît jamais le μεθωτός, l' « homme

1. Cf. Glotz, p. 97-98: « De la multitude se détachèrent quelques personnes à qui leur opulence permit de s'agréger à l'aristocratie... Cœux dont la fortune mobilière équivalait à une propriété moyenne luttèrent pour obtenir que la constitution reconnût cette équivalence. »

2. Sur le mépris des Spartiates pour les travailleurs manuels, cf. Plutarque, *Lyc.*, XXIV, 2, — *Inst. Lac.*, 41, — Xénophon, *Gouv. Lac.*, VII, 1, — Élien, VI, 6, 2, — Stobée, XLIII, 32 et 41, etc. Nous avons vu d'ailleurs que ce préjugé n'empêchait pas l'industrie de fleurir en Laconie.

3. Cf. Plutarque, *Lyc.*, IV, 7: le législateur spartiate aurait nettement isolé la caste des guerriers du reste de la population (..... τὴν ἀπὸ τῶν ἄλλων γενῶν τοῦ μαχιμοῦ διάκρισιν..... μετενεγκεῖν εἰς τὴν Σπάρτην καὶ χωρίσαντα τοὺς βαναύσους καὶ χειροτέχνας καλ.), et il aurait emprunté cette institution à l'Egypte, où le peuple était, en effet, divisé en quatre castes: guerriers, bersers, agriculteurs et artisans (cf. Hérodote, II, 164, 1, — Diodore, I, 74, 1, — Platon, *Timée*, p. 24 a).

4. « Μη ἀποτρημένον τῆς ἀγορᾶς » (Aristote, *Polit.*, III, 3, 4). D'après le contexte, il semble bien que l'auteur ait eu en vue les fabricants (τεχνῖται), aussi bien que les marchands proprement dits.

5. Cf. Aleman, fr. 7 Crusius :

Οὐκ ἡς ἀνὴρ ἄγροικος οὐδὲ  
σκατός οὐδὲ..... ποιμῆν,  
ἀλλὰ Σαρθίων ἀπ' ἄκρων.

qu'on paye », toujours à la merci d'un employeur ou de sa clientèle. La terre donne des revenus assurés; mais, en revanche, l'agriculture ignore ces coups de dés heureux qui permettent parfois aux gens d'affaires d'édifier en un jour une fortune inespérée. Le laboureur, qui doit sa subsistance quotidienne à ses « sueurs »<sup>1</sup>, peut bien mettre son orgueil à se suffire à lui-même; il n'en est pas moins envieux de ceux à qui leurs gains faciles ont coûté beaucoup moins de peine. Que ce fût par une hostilité dédaigneuse ou par une jalouse quelque peu mesquine, tous ceux qui possédaient quelques « biens au soleil » s'efforçaient également de barrer la route aux possesseurs de ces richesses de mauvais aloi, acquises au prix d'une « besogne d'esclave»<sup>2</sup>: formule creuse qui commençait alors à se répandre<sup>3</sup>, comme tant d'expressions vides de toute idée précise et contre lesquelles il est d'autant plus difficile de lutter qu'elles échappent davantage à l'analyse.

Il s'en fallait cependant que ces préjugés contre le travail salarié fussent généraux en Grèce. On sait qu'à Corinthe, par exemple, les artisans jouissaient d'une considération qu'Hérodote, en rapportant le fait, nous présente comme exceptionnelle<sup>4</sup>. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que les mêmes dispositions d'esprit régnaien dans beaucoup de cités maritimes, en particulier à Milet et sur toute la côte d'Ionie; ce n'était pas au moment où ces villes éclipsaient tout le reste de la Grèce par leur prospérité économique qu'elles auraient vu d'un œil méprisant ceux à qui elles la devaient. Mais ce qui est particulier à Corinthe, c'est que, la première en Grèce, elle connut une véritable ploutocratie, celle des Bacchidae, ces descendants des Héraclides qui s'étaient enrichis par le commerce et qui arrivèrent, grâce à leur fortune, à accaparer pendant près de deux cents ans le gouvernement de la cité<sup>5</sup>. Un aristocrate pouvait donc, sans déchoir, accroître par le négoce un patrimoine

1. Cf. Hésiode, *Travaux*, v. 289.

2. « Δουλοπεπτές ἡγεμόντο τὴν περὶ τὰς τέχνας.... ἀσχολίαν » (Plutarque, *Lyc.*, XXIV, 5).

3. Cf. Hipponeax, fr. 32, v. 6 (θούλαν χόρτον). Ces expressions reviennent souvent chez les philosophes qui, comme Platon et même Aristote (*Polit.*, III, 3, 2, etc.), affaient ce préjugé aristocratique.

4. II, 167, 2.

5. Cf. Diodore, VII, 2, — Pausanias, II, 4, 4, — Strabon, VIII, 6, 20, — Élien, I, 19, — etc. L'insolence de leur luxe finit par indisposer le peuple contre eux, ce qui permit à Cypselos de les renverser aisément.

modeste ou en réparer les brèches; le cas de Solon est bien connu, et Plutarque affirme qu'il était loin d'être isolé<sup>1</sup>. Théognis lui-même, en dépit de toutes ses préventions, est obligé d'admettre qu'un *ἀγαθός* peut être amené par les difficultés de la vie matérielle à entreprendre un voyage au long cours « *εἰς ἐμπορίην*<sup>2</sup> ».

Les divisions administratives ou territoriales en usage dans la plupart des pays ne doivent pas nous faire illusion à cet égard; à Athènes, par exemple, la répartition des habitants en trois catégories — Eupatrides, Géomores, Démiurges — passait pour l'œuvre de Thésée, donc pour presque aussi ancienne que la ville elle-même<sup>3</sup>; certains auteurs admettaient même que sur les quatre tribus primitives de l'Attique il y en avait une constituée par les « travailleurs<sup>4</sup> ». Mais, dès l'origine, ces cloisons ne furent nullement étanches<sup>5</sup>; en tout cas, au point de vue politique, cette institution n'avait rien que de très liberal, puisque, d'après la tradition, ce serait Thésée lui-même qui

1. Plutarque, *Solon*, II, 1-3, — Solon, fr. 22, v. 1-6, et 12, v. 7-8. Cf. Glotz, p. 93 : « Même dans les pays de grande culture, des fils de famille faisaient de l'exportation : le Lesbien Charaxos, frère de Sappho, allait en Égypte avec des chargements de vin. »

2. V. 1165-1166, 179-180. Il semble bien que tel ait été le cas du poète lui-même, quoiqu'il ne le dise qu'à mots couverts (v. 1202).

3. Cf. Plutarque, *Thésée*, XXV, 2-3. Dans le *Timée* (p. 24 a), Platon met dans la bouche du prêtre de Sais cette assertion que les premières lois d'Athènes étaient analogues à celles de l'Égypte, en particulier pour ce qui concerne la division de la société en plusieurs classes (*γένη*), celles des prêtres, des guerriers, des artisans (subdivisée elle-même en corporations fermées), des bergers, des chasseurs et des laboureurs. Dans le *Critias* (p. 110 bc), reprenant plus brièvement la même théorie, le philosophe affirme seulement l'existence, dans l'Attique primitive, de trois castes (*θύρη*), celles des artisans, des travailleurs de la terre, des guerriers.

4. Les *Ἐργάτες* (ou *ἐργάται*); les trois autres étaient celles des *Ὀπλῖται*, des *Ἑλέοντες* et des *Ἄγνοπες*, termes que Plutarque explique par ceux de *μαχαιροί*, *γεωργοί* et *ἐπὶ νοτίᾳ*; *διατρίβοντες* (c'est-à-dire à peu près l'équivalent des quatre castes égyptiennes). D'autres écrivains voyaient dans cette répartition primitive en quatre tribus une division territoriale; mais la plupart des critiques modernes préfèrent la théorie de Plutarque et de Platon et considèrent les tribus primitives comme des classes sociales plutôt que comme des districts (cf. A. Martin, *les Cavaliers athéniens*, p. 14-17).

5. Sur les mésalliances des nobles, surtout au VII<sup>e</sup> siècle, cf. p. 29, n. 4 : même dans les cités aristocratiques, on n'estimait pas toujours, comme Platon, qu'un homme « comme il faut » ne doit pas donner sa fille à un *μηχανοτός*; (*Gorgias*, p. 512 d).

aurait donné aux démiurges le droit de siéger à l'Assemblée<sup>1</sup>. Ce fut au début du VI<sup>e</sup> siècle qu'ils marquèrent un second succès, qui eût pu être gros de conséquences s'il n'avait été aussi éphémère : après la chute de Damasias, ils obtinrent — dans des conditions assez mal déterminées — que sur les dix archontes que comporta alors la constitution deux fussent choisis dans leurs rangs, à côté de cinq Eupatrides et de trois agrariens<sup>2</sup>. Quelle qu'ait été la composition exacte de la coalition qui renversa l'usurpateur, la classe des artisans en était à coup sûr un des éléments essentiels. Quand, soixante-sept ans plus tard, le meurtre d'Hipparque portera un coup fatal à la tyrannie des Pisistratides, c'est encore un μέτος πολίτης, Aristogiton, qui en sera le principal instrument<sup>3</sup>.

Ainsi, la classe laborieuse se dressait, à son tour, contre ce même régime dont elle avait favorisé l'établissement. Mais cette rupture n'est paradoxale qu'en apparence ; car si le Grec consentait à obéir au maître qu'il s'était donné librement, sa répulsion pour l'autorité absolue reparaissait dès que le tyran entreprenait de fonder une dynastie et laissait le pouvoir à ses enfants : contre la souveraineté héréditaire, toutes les forces démocratiques se soulèvent ; et les ἐργαζόμενοι y figurent toujours au premier rang. Théognis se plaignait déjà de voir fleurir le règne des portefaix<sup>4</sup> ; bientôt, on verra un Thémistocle « faire passer l'autorité aux mains des matelots et autres gens de mer<sup>5</sup> », puis un Périclès se vanter d'avoir donné aux travailleurs manuels l'ac-

1. Plutarque, *loc. cit.*

2. Cf. Aristote, *Const. Ath.*, 13, 2 (le papyrus de Berlin donne, probablement par suite d'une correction maladroite, quatre archontes eupatrides au lieu de cinq). Cette histoire de l'usurpation et de l'expulsion de Damasias reste fort obscure. D'après Aristote, son gouvernement aurait duré deux ans et deux mois (583-581), au bout desquels il aurait été renversé soit par les démiurges et les agrariens unis contre les Eupatrides, soit par une coalition des Eupatrides avec les éléments modérés des partis démocratiques. Dans la première hypothèse, la nomination de cinq archontes non nobles serait le fruit d'une victoire remportée sur l'aristocratie ; dans la seconde, ce serait une concession faite par les Eupatrides à leurs auxiliaires. En tout cas, la constitution de 580 présente tous les caractères d'un compromis temporaire et ne dut pas rester bien longtemps en vigueur (sans doute pas plus d'un an, suivant von Schöffer, art. *Damasias*, dans l'*Encyclopädie de Pauly-Wissowa*).

3. Thucydide, VI, 54, 2.

4. Φορτηγοί, v. 679, — cf. v. 39-60.

5. « Εἰς νεύτας καὶ κλευστὰς καὶ κυδερνήτας » (Plutarque, *Thém.*, XIX, 6). Les marins avaient, d'une manière générale, une mauvaise réputation : Platon

cès aux plus hautes fonctions publiques<sup>1</sup>. Aristophane pourra bien gourmander son Démos de se livrer à des lampistes, à des savetiers, à des corroyeurs<sup>2</sup>; ses sarcasmes n'entraveront pas la fortune du tanneur Cléon, du fabricant des lampes Hyperbolos ou du luthier Cléophon. Platon aura beau se plaindre que, « quand on délibère sur une affaire politique, maçons, serruriers, cordonniers, marchands, patrons de navire..... aient également voix au chapitre », alors que dans la vie privée on ne consulte chacun d'eux que sur les questions de sa compétence<sup>3</sup>; l'argumentation du philosophe sera aussi impuissante que les saillies du poète comique : les mœurs établies étaient plus fortes que n'importe quelle dialectique; après de timides tentatives et de premiers succès péniblement obtenus, les démiurges étaient devenus et restaient les maîtres de l'État.

#### CONCLUSION.

Que l'on examine l'état des corps de métiers aux environs de l'an 500 ou la condition sociale de ceux qui les exercent, le contraste est également frappant avec la situation des ἀγροτεργοι homériques, rares, isolés, souvent sans résidence fixe, bons et prêts aux besognes les plus différentes. Les phases successives de cette évolution sont parfois malaisées à discerner. Il n'est cependant pas impossible d'embrasser du regard les principales étapes du chemin parcouru. Nous avons vu se manifester, dans l'organisation économique, un progrès constant dû à des causes multiples, au premier rang desquelles il faut citer l'extension des relations nationales et internationales, l'accroissement rapide et ininterrompu des agglomérations urbaines, enfin un désir de bien-être sans cesse avivé par le développement même de la civilisation. Pour toutes ces raisons, le champ d'action de l'industrie gagne continuellement, pourrait-on dire, à la fois en étendue et en profondeur; des métiers nouveaux se constituent, et en même temps augmente non seulement le nombre total des

(*Lois*, IV, p. 704 b) tient à construire sa cité idéale à quatre-vingts stades de la mer, pour éviter la corruption des mœurs civiques; cf. également Euripide, *Hécube*, v. 603 et suiv. : « Ναυτική, ὀδησσεῖα χρείστων πυρός. »

1. Thucydide, II, 40, 2. Il ne faisait en cela que continuer l'œuvre de Clis-thène, qui avait accordé aux thètes l'électorat et l'éligibilité, ajoutant en quelque sorte les droits politiques aux droits civils qu'ils tenaient de Solon.

2. *Chevaliers*, v. 739-740.

3. *Protag.*, p. 319 de.

artisans, mais celui des représentants de chaque profession. Il en résulte une division du travail toujours plus accentuée; la concurrence qui s'intensifiait de jour en jour poussait chacun à rechercher une habileté technique qui le distinguait de ses rivaux; mais, surtout, l'amélioration des communications et des moyens de transport rendait à la fois inutile et pratiquement irréalisable l'*autarkie* primitive, régime dominant à l'âge homérique et dont l'influence se faisait encore sentir au siècle d'Hésiode.

Or ce sont précisément ces progrès économiques qui permettent et favorisent les progrès sociaux, prélude et condition indispensable des progrès politiques. L'intervention d'un homme de métier étant de plus en plus considérée comme indispensable dans les moindres circonstances de l'existence quotidienne, l'artisan devient non seulement un élément toujours plus important de la population, mais un rouage essentiel de la société; c'est désormais, pour un Grec, un moyen normal de gagner sa vie que d'exercer une profession manuelle. Malgré des difficultés matérielles de toute sorte — concurrence des particuliers, spéculations, impôts, endettement inévitable pour l'installation ou l'entretien d'un atelier, — la situation du travailleur devient moins précaire : dans les relations soit entre fournisseurs et clients, soit entre patrons et ouvriers, la loi ou, à défaut, l'usage introduit des règles de plus en plus stables, qui sont pour le salarié ou pour le petit marchand un gage de sécurité.

Une sélection s'établit naturellement dans ce monde du travail : les plus habiles ou les plus heureux s'enrichissent, fondent des maisons qu'ils se transmettent de père en fils, créent une plutocratie industrielle et commerçante, qui se dresse en face de l'aristocratie terrienne et la constraint souvent à compter avec elle. Avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle, la classe moyenne s'est organisée et constitue une force que les tyrans utilisent dans leur lutte contre l'oligarchie, puis dont ils continueront à favoriser le développement, au grand dam du régime qu'ils avaient fondé avec son aide.

Il restait encore à la classe ouvrière à compléter la conquête de ses droits politiques. Les résultats déjà obtenus étaient extrêmement variables suivant les régions : à Thèbes, à Sparte et en général dans tous les pays doriens, une barrière continue et continuera à se dresser entre eux et le gouvernement oligarchique. Mais il en va tout autrement dans les cités d'esprit et de mœurs démocratiques : à Athènes, qui de tout temps s'était

montrée plus libérale à leur égard, Solon, puis Clithène contribuent puissamment à les affranchir de la tutuelle des Eupatrides : les législateurs du v<sup>e</sup> siècle n'auront plus qu'à leur accorder une égalité complète avec les autres classes pour leur assurer, grâce à leur importance numérique, la prépondérance dans l'État.

En revanche, au point de vue proprement économique, le niveau atteint vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle ne sera guère dépassé. La Grèce ne verra plus éclore qu'un très petit nombre de métiers nouveaux, et plutôt par l'effet d'une spécialisation plus complète que grâce à des inventions ou à la découverte d'un domaine encore inexploré<sup>1</sup>. Enfin, si la division du travail obligeait chaque patron à grouper sous ses ordres un nombre d'ouvriers de plus en plus grand, le régime en vigueur au vi<sup>e</sup> siècle ne devait, lui non plus, subir à ce point de vue que des modifications peu profondes : si la « période solonienne » n'a pas connu de maison occupant cent vingt ni même cinquante ouvriers, comme celles de Képhalos ou de Démosthène le père, l'atelier de dix ou douze travailleurs restera, comme il l'est déjà, le type le plus ordinaire et la forme par excellence de l'entreprise industrielle<sup>2</sup>.

Cependant, une grave lacune subsistait dans l'organisation du monde des artisans : il n'existe, entre travailleurs de même ordre, aucune solidarité professionnelle. On aura beau épiloguer sur l'existence de nombreuses chansons « de métier<sup>3</sup> » ou de fêtes populaires, comme les *Xαλκεῖται* d'Athènes, qui se réduisaient généralement à des « *syssities* » et surtout à des « *symposies* », auxquelles les intérêts de la classe ouvrière et la défense de ses droits étaient complètement étrangers<sup>4</sup> : on ne saurait y voir même le germe d'un mouvement syndical. Les confréries reli-

1. Tel est le cas pour des métiers comme ceux de muletiers, de palefreniers, de baigneurs, de pharmaciens, etc., au sujet desquels nous ne possédons que des témoignages relativement récents.

2. Cf. surtout ce que j'ai dit, *Rev. histor.*, t. CXLII, p. 16 et 20, au sujet des ateliers de potiers et de peintres céramistes vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle.

3. Cf. Athénée, XIV, p. 618 d-620 a. — Théocrite, X, v. 42-55, etc. La plupart de ces chants (ceux des tisserands, des fileuses, des moissonneurs, des broyeurs de grains, etc.) servaient à marquer la cadence dans une besogne collective ou à stimuler l'ardeur pour un travail de longue haleine ; d'autres (ceux des baigneurs par exemple) ne pouvaient guère être qu'une sorte de signe de ralliement entre gens de même profession.

4. Sur cette fête que les artisans d'Athènes, et spécialement les forgerons, célébraient en l'honneur d'Héphaïstos et d'Athéna, cf. Harpocrate, s. v., — Suidas, s. v., — Pollux, VII, 105.

gieuses — thiases, éranes ou orgéons — ont peut-être compté parmi leurs membres une forte proportion d'industriels et de commerçants<sup>1</sup>; mais elles ne se réunissaient guère que pour célébrer les cérémonies du culte et n'étaient même pas des sociétés de secours mutuels. Enfin, si les associations commerciales étaient déjà assez répandues vers l'an 600 pour que Solon ait cru devoir leur consacrer un article spécial de sa législation<sup>2</sup>, elles n'eurent jamais en vue qu'un but positif et restreint, celui d'un gain à réaliser<sup>3</sup>. Le v<sup>e</sup> et le iv<sup>e</sup> siècle ne marqueront pas à cet égard de progrès bien sensibles : il faut descendre jusqu'à la période hellénistique pour voir des corporations s'organiser et assumer, comme intermédiaires entre l'individu et l'ensemble de la société, le rôle qu'avait jusqu'alors joué la cité<sup>4</sup>.

Comment l'esprit si utilitaire des Grecs n'a-t-il pas eu conscience de l'immense profit que l'homme peut tirer, aux points de vue les plus divers, de l'action collective ? Expliquer cette anomalie apparente en invoquant le caractère foncièrement individualiste de l'Hellène, ce serait, sinon confondre l'effet avec la cause, du moins commettre une singulière pétition de principes ; car les dispositions ou les tendances que nous exprimons par ce mot d'individualisme ne sont que la résultante d'une série de conditions qui ont précisément déterminé ce phénomène, au fond moins psychologique que social. Le sentiment corporatif ne se manifeste avec quelque intensité que dans les pays de grande industrie ; or c'est un régime que la Grèce ne connut jamais<sup>5</sup>. L'outillage ne fut jamais assez perfectionné pour y faire naître le machinisme nécessaire à la création des grandes manufactures ; les Grecs ignorèrent toujours ces vastes agglomérations

1. Cette opinion, soutenue par Ziebarth (*Griechisches Vereinswesen*, p. 33 et suiv.), est considérée par Guiraud (*Main-d'œuvre*, p. 206) comme très contestable.

2. Toutes les associations étaient autorisées, pourvu qu'elles ne contiennent aucune stipulation contraire aux lois ; sous cette réserve, un contrat entre particuliers pouvait même être garanti par l'Etat. La teneur de cette loi nous a été conservée par Gaius ; cf. Wilamowitz, *Antigonos von Karystos*, p. 278, — Beauchet, *op. cit.*, t. IV, p. 342 et 367 et suiv.

3. « Ἐν χρημάτων κοινωνίᾳ, πλείω λαρβάνουσιν οἱ συμβαλλόμενοι πλειώ » (Aristote, *Mor.*, VIII, 14, 1). Hésiode faisait déjà des recommandations analogues aux négociants qui voulaient trafiquer par mer (*Trav.*, v. 643 et suiv.).

4. Cf. Glotz, p. 386.

5. Cf. Guiraud, p. 86-87, — Francotte, t. I, p. 218, — Glotz, p. 316 et suiv.

d'ouvriers à qui leur nombre même donne conscience de la force qu'ils peuvent constituer en s'associant.

Sans doute, à défaut d'entreprises comparables à nos usines modernes, le même instinct de solidarité aurait pu rapprocher les uns des autres tous les ouvriers d'une même profession ; l'existence de quartiers industriels comme le Céramique facilitait les relations de voisinage et aurait favorisé les groupements corporatifs. S'il n'en fut point ainsi, c'était donc qu'aucune nécessité pressante n'incitait les travailleurs grecs à s'unir. Le capitalisme n'écrasait pas encore la main-d'œuvre sous le poids de son despotisme : c'était à peine s'il existait. Des historiens ont établi que des mises de fonds assez minimes suffisaient à créer et à faire vivre la plupart des entreprises industrielles<sup>1</sup>. L'ouvrier peut alors être mal défendu par les lois contre l'arbitraire patronal<sup>2</sup> ; il ne se sent pas pour cela la victime d'une force malfaisante dont il serait urgent de secouer le joug. La différence d'origine et de condition entre les travailleurs, le grand nombre d'esclaves que l'on comptait parmi eux, s'opposaient d'ailleurs à ce qu'il y eût entre eux une entente très étroite : les uns devaient se sentir, socialement, plus solidaires des patrons que de leurs compagnons de travail ; les autres ne pouvaient que courber la tête sous la destinée qui les avait réduits à la servitude<sup>3</sup>. On voit donc combien il serait vain de pousser trop loin le rapprochement avec nos sociétés modernes : cette méthode aide parfois à l'intelligence du monde antique en l'éclairant d'un jour nouveau ; mais la transformation des conditions matérielles suffirait à empêcher que l'histoire de l'humanité se recommence exactement. Quelle qu'ait été la prépondérance des facteurs économiques dans les convulsions qui agitèrent la Grèce au VIII<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle, le conflit entre le capital et le travail lui est complètement étranger : le patron d'un petit atelier et ses ouvriers — ceux, du moins, qui entrent librement à son service — appartiennent au même milieu social, il les associe à sa besogne plutôt qu'il ne vit de leur travail. Il ne saurait, enfin, être question d'une rivalité de classe entre employeurs et

1. Cf. notamment Glotz, p. 320, 325.

2. Elles contenaient parfois des dispositions destinées à protéger l'ouvrier contre des abus de cette nature ; mais, dans la pratique, ces garanties étaient presque illusoires (cf. Guiraud, p. 202).

3. Le nombre des ouvriers esclaves semble avoir été d'autant plus fort, en proportion, que le personnel était plus nombreux (cf. p. 3).

employés dans une civilisation où chaque ouvrier, en dépit de l'organisation de plus en plus précise du travail collectif, jouit dans sa sphère d'une indépendance incompatible avec le régime des grandes manufactures et de la fabrication « en série » non seulement des objets, mais de chacune de leurs parties<sup>1</sup>. Tant il est vrai que la répercussion des phénomènes sociologiques d'ordre divers est toujours réciproque et que la situation économique d'un pays est à la fois facteur et fonction de son état social.

« Si la division », disais-je en commençant cette étude, « est la cause d'un progrès économique, elle est elle-même le résultat d'un progrès social<sup>2</sup>. » La division du travail resserre, en effet, les liens qui unissent les hommes soumis aux mêmes nécessités matérielles, en les rendant de plus en plus indispensables les uns aux autres ; mais elle ne peut s'établir que dans une société qui ait déjà subi un commencement d'organisation, c'est-à-dire où ces liens se fassent déjà sentir. En Grèce, ce fut pendant ce que nous avons appelé la « période solonienne » que la spécialisation des artisans, jusqu'alors extrêmement rudimentaire, entra peu à peu dans les moeurs ; ce fut à l'époque d'épanouissement et de prospérité qui suivit les guerres médiques qu'elle atteignit son apogée et devint la loi de la production industrielle ; quand, au siècle suivant, des théoriciens comme Platon, Xénophon, puis Aristote, poseront en principe la nécessité de cette loi, ils ne feront que consacrer, en la fondant en raison *a posteriori*, un état de choses déjà établi en fait. Ainsi, dès le VI<sup>e</sup> siècle, le Grec se sent astreint à vivre dans la dépendance économique du milieu où il exerce son activité. Mais, de même que la morale sociale des Grecs ne vise jamais qu'au perfectionnement de l'individu, l'organisation du travail, même collectif, n'a tendu, en fin de compte, qu'à assurer à chaque artisan en particulier une situation plus stable, des ressources moins aléatoires, une forme d'action mieux adaptée à ses capacités. Si l'isolement n'est pas pour lui l'idéal, comme pour l'agriculteur<sup>3</sup>, on ne le voit jamais sacrifier à un intérêt commun, dont

1. Rappelons une fois de plus combien il est difficile de distinguer, en Grèce, entre l'artisan et l'artiste, entre l'industrie et l'art. Cf. Glotz, p. 453, etc.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CXVII, 3, p. 6.

3. Cf. Aristote, *Polit.*, VI, 2, 7. J'ai cité plus haut les préceptes d'Hésiode tendant à assurer à ses disciples une *autarkie* aussi complète que possible.

il ne pouvait d'ailleurs avoir nettement conscience, la moindre part de son indépendance personnelle. Si dans sa vie professionnelle le travailleur se sent lié par des nécessités matérielles au monde qui l'entoure, le citoyen tient à rester dégagé de toute entrave sociale. Il n'appartiendra qu'aux civilisations modernes de supprimer cette antinomie et de montrer combien ces distinctions sont factices; mais ce progrès ne sera possible que dans une société déjà plus fortement organisée que ne le fut jamais la nation grecque<sup>1</sup>.

Pierre WALTZ.

1. On me permettra de rappeler au lecteur que ces pages étaient écrites en 1922 et qu'il n'a pas été possible d'utiliser tous les ouvrages et articles parus, depuis lors, sur le sujet.

---

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

### L'ORGANISATION

DU

### TRAVAIL DIPLOMATIQUE EN FRANCE

DE 1667 A 1670

---

Si bien renseignés que nous soyons par de nombreux et importants travaux sur l'histoire diplomatique du règne de Louis XIV, il faut reconnaître que notre connaissance des institutions en vertu desquelles s'est exercée l'activité de la politique extérieure est pleine de lacunes, en particulier pour la période du gouvernement personnel qui s'étend de 1661 à 1680. Nous savons seulement que le roi, dès 1661, prétend diriger lui-même les affaires ; qu'il a comme collaborateur un « secrétaire d'État des étrangers », en l'espèce Hugues de Lionne ; que les grandes questions sont discutées au Conseil d'en haut, lequel comprend en 1667, en dehors de Lionne, Colbert, contrôleur général, et Le Tellier, secrétaire d'État de la Guerre. Et c'est presque tout. Pas de procès-verbaux de ce conseil, à part les notes prises par Brienne et Lionne pour l'année 1661. Trop peu d'indications sur la périodicité de ses séances, comme aussi sur les personnes susceptibles d'y être appelées en supplément en dehors du triumvirat. Enfin trop peu de preuves précises de l'activité personnelle, pourtant réelle, du roi. C'est pour la période postérieure à 1680 que Saint-Simon, Sourches, Dangeau, plus tard Spanheim, nous fourniront des renseignements circonstanciés. La pénurie des textes nous a fait trop souvent croire que le travail diplomatique fut de 1660 à 1680 ce qu'il nous apparaît être de 1680 à 1715. C'est une hypothèse commode, mais dangereuse, qu'il ne nous appartient pas de discuter ici. Nous nous proposons seulement de retracer, grâce à des documents conservés aux archives des Affaires étrangères<sup>1</sup> et dont M. Pagès a

1. Il s'agit des tomes 415 et 416 des *Mémoires et documents* : France, signa-

signalé le premier l'importance, ce que fut pendant trois années du règne la collaboration du roi, de Lionne et des autres ministres, en ce qui concerne les grandes et petites décisions de politique extérieure. Essai incomplet, mais qui apportera cependant quelques précisions critiques sur une question non encore élucidée.

\* \* \*

Notre travail prend comme date initiale le 16 mai 1667, c'est-à-dire le jour où Louis XIV quitte Saint-Germain pour la campagne de Flandre, au début de la guerre de Dévolution. Il comporte une division chronologique en deux parties, dont l'une va de mai à septembre 1667, c'est-à-dire au moment où, la campagne finie, le roi rentre avant l'hiver à Saint-Germain ; — dont la seconde, plus longue et plus complexe, va de la fin de 1667 à la fin de 1670.

Pour l'année 1667 nous nous proposons l'étude d'un problème de détail qui n'a point encore été abordé par les historiens des institutions diplomatiques. En son long règne Louis XIV a fait plusieurs fois la guerre et abandonné, pour des déplacements de longue durée, Paris, Saint-Germain ou Versailles, le siège de son gouvernement central. Que devenait pendant ce temps le Conseil d'en haut ? Quels membres du Conseil demeuraient à Paris, quels autres suivaient le roi et comment se maintenait l'unité du travail diplomatique<sup>1</sup> ?

Lors du départ du roi pour la conquête de la Flandre, le plus essentiel des membres du Conseil d'en haut, Hugues de Lionne, resta à Paris, non point définitivement au début : mais en fait son état de santé l'empêcha de rejoindre Louis XIV. Par contre, dès mai 1667, étaient partis les autres ministres, c'est-à-dire Colbert, Le Tellier, membres du Conseil d'en haut, Louvois, qui avait la survivance de son père au secrétariat d'État de la Guerre, et

lés par G. Pagès, *Société d'histoire moderne, Bulletin, 2<sup>e</sup> série, n° 5 bis* (5 avril 1908). Ils s'intitulent : « Lettres, mémoires, instructions et autres documents concernant les affaires politiques du temps, émanés de M. de Lionne, ou à lui adressés par divers personnages. » Cf. sur le Conseil d'en haut : Boislisle, *les Conseils sous Louis XIV*; sur la politique des années 1667-1670 : Miguet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. I, II et III; Legrelle, *la Diplomatie française et la succession d'Espagne*, t. I; Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande*; Pribram, *Lisola und die Politik seiner Zeit*. Nous ne donnons que des indications bibliographiques élémentaires, n'étudiant pas du tout l'histoire diplomatique du temps, mais seulement les modes du travail diplomatique français.

1. En 1692, Dangeau écrit (t. IV, p. 58) : « M. le duc de Beauvillier et M. de Pomponne suivent le roi au voyage qu'il va faire en Flandre. M. de Croissy suit toujours. MM. de Pontchartrain et Le Pelletier demeurent à Paris. »

Berny, fils de Lionne, qui devait obtenir quelques mois plus tard la même faveur pour les Affaires étrangères.

Dès lors, comment va s'établir la liaison entre le Conseil d'en haut, s'il fonctionne à l'armée, et le secrétaire d'État des Affaires étrangères, qui non seulement en fait partie, mais encore qui est le grand agent d'exécution du roi en matière de politique extérieure? Voici en effet comment Lionne définissait fort précisément quelques années auparavant, ses modes de collaboration avec le roi<sup>1</sup>:

J'ai l'honneur de lire au roi les dépêches les plus secrètes qui lui sont adressées par ma voie, après qu'elles ont été déchiffrées. Il me fait après l'honneur de m'appeler pour me dire ses intentions pour la réponse, à laquelle je travaille sous lui, en sa présence, article par article... La dépêche étant formée, je prends soin de la faire mettre en chiffres, et ai l'honneur de la lui présenter à signer.

Là dessus de précieux renseignements, et que confirmeront les documents par nous utilisés, nous sont fournis, en ses lettres, par Saint-Maurice<sup>2</sup>, envoyé du duc de Savoie, le seul ambassadeur étranger qui ait obtenu en 1667 l'autorisation d'accompagner le roi à la guerre. A la veille du départ, il note que « le roi tient ordinairement conseil tous les jours deux fois, où n'interviennent que les trois ministres et quelquefois M. le maréchal de Turenne ». Le roi est en campagne et fait le siège de Tournai. « M. le marquis de Berny », écrit Saint-Maurice le 23 juin 1667, « négociera bien en l'absence de M. de LIONNE, mais il ne fera rien que par l'organe et les intentions de M. Le Tellier. » Une troisième indication mérite d'être retenue : « M. de Louvois », affirme Saint-Maurice devant Avesnes le 13 juin 1667, « est parfaitement bien, et depuis un mois il a été seul avec S. M., les autres ministres n'y ayant été que quatre jours. » Retenons seulement que Berny sert d'intermédiaire entre LIONNE, et Le Tellier, chargé de lui communiquer les intentions du roi ; que le rôle de Louvois et de Turenne<sup>3</sup>, qui ne font point partie du triumvirat, est important.

Reportons-nous maintenant à la correspondance inédite de LIONNE avec le roi pendant la campagne de 1667. Elle débute par une lettre de LIONNE au roi le 18 mai<sup>4</sup>. A cette date, Louis XIV était déjà parti,

1. Lettre à d'Estrades, ambassadeur en Angleterre, du 5 août 1661, dans Jusserand, *A French Ambassador in England*, p. 188.

2. Saint-Maurice, *Lettres sur la cour de Louis XIV*, éd. Lemoine, t. I, p. 29, 79, 65.

3. Cf. notre ouvrage sur les *Dernières années de Turenne*, Paris, 1914, ch. v et vii.

4. Aff. étr. 415, *Mém. et doc.*, France, fol. 169, autographe.

mais Le Tellier et Colbert ne l'avaient pas encore rejoint. Il s'agissait de répondre à une longue lettre de protestation contre les projets de la France adressée par Castel-Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas espagnols, lequel demandait la continuation des négociations et la communication aux puissances voisines de l'objet du litige. Lionne écrivait au roi :

Sire, après avoir longtemps rév  sur la lettre du marquis de Castel-Rodrigo, il m'a semblé que V. M. ne devait pas lui faire l'honneur d'y répondre, ni aussi de la laisser sans réponse, pour ce qu'il en prendrait trop d'avantage dans le monde, comme si on n'avait pu répondre à tout ce qu'il dit.

Il ajoutait qu'il avait consulté sur ce sujet Le Tellier et Colbert. La même lettre contenait des indications sur la correspondance, reçue par Lionne, de nos envoyés à l'étranger, dépêches de Saint-Romain, ambassadeur au Portugal, et sur ses conversations avec l'abbé Siri et l'Anglais Saint-Albans. C'est une habitude qui commence. Désormais Lionne enverra à Louis XIV un compte-rendu fidèle de ses entretiens et de ses lectures. Il y a beaucoup d'affaires en cours, négociations avec Van Beuningen et Jean de Witt au sujet des Pays-Bas espagnols, tractations avec l'empereur au sujet du partage de la succession totale par l'intermédiaire de notre envoyé Grémonville, renouvellement d'alliance avec le Portugal, etc. Sur toutes ces questions, Lionne interroge le roi pour les réponses à faire et les décisions à prendre, donnant assez souvent d'ailleurs ce qu'il appelle « son petit sentiment ». Ses lettres sont de trois types, lettres proprement dites, mémoires au roi, simples extraits de dépêches d'ambassadeurs. Elles sont accompagnées de l'envoie de nombreux textes, lettres de souverains ou d'ambassadeurs, ces dernières choisies parmi les plus importantes<sup>1</sup>. Il est rare que Lionne agisse de son propre mouvement. Il lui arrive cependant en cas d'urgence de prendre des initiatives, « parce qu'on pourrait », écrit-il<sup>2</sup>, « courir de grands risques si on attendait la réponse de S. M. ». Mais c'est l'exception<sup>3</sup>.

1. « Il serait bon », écrit Lionne le 27 juin (Aff.  tr. 415, fol. 186) « de me renvoyer les dernières dépêches de M. de Saint-Romain ... et que le roi me fit mander ce que je pourrai y répondre, s'il y a quelque chose qui le mérite. »

2. Mémoire du 21 août 1667 (Aff.  tr. 416, fol. 26 et suiv.).

3. A noter que pour les affaires d'Allemagne Lionne s'inspire volontiers des conseils du prince Guillaume de F rstemberg, pour lequel il témoigne beaucoup d'admiration. « Ledit prince Guillaume », écrit-il le 18 août (Aff.  tr. 416, fol. 21), « a fait de nouvelles dépêches sur les affaires présentes, et il les a envoyées par un courrier exprès : elles sont dignes de la curiosité de S. M., quand je pourrai avoir l'honneur de lui en lire la copie qu'il m'a promise. »

Telle est à Paris la préparation du travail diplomatique. Il est certain que le roi en campagne est fort occupé, ne serait-ce que par son initiation militaire. Il tarde parfois à répondre aux questions de Lionne, qui doit renouveler et répéter ses points d'interrogation. D'ailleurs le plus souvent, il n'écrit pas personnellement, surtout au fur et à mesure que la guerre de sièges s'intensifie. Nous possédons, il est vrai, une lettre du roi à Lionne du 4 juillet 1667<sup>1</sup>, devant Douai, mais elle est laconique. Au sujet des négociations de Bréda pour la paix entre l'Angleterre et la Hollande, *vous recevez*, écrit Louis XIV, *ce que votre fils a ordre de vous faire savoir*. Point de nouvelles de la guerre, ou presque. *Vous saurez par votre fils que j'arrivai avant hier avec mon armée devant la ville de Douai*. En somme, c'est à Berny que le roi se réfère dans la plupart des cas.

Encore faut-il préciser le rôle exact de Berny. Entre Lionne et Louis XIV, il n'est qu'un agent de communication. Il n'assiste pas au Conseil d'en haut, sur les délibérations duquel nous sommes peu renseignés, mais où figurèrent en dehors de Le Tellier et de Colbert, au moins une fois — et peut-être plus — Turenne et même Louvois. Une lettre de Berny à Lionne du 25 août 1667<sup>2</sup> nous indique de manière très circonstanciée la procédure habituelle. Il s'agissait de répondre devant Douai à un mémoire de Lionne :

M. Le Tellier, qui revenait du Conseil, me dit qu'il faut répondre à ces dépêches, me fait asseoir auprès de lui, me fait prendre la plume, et poursuit qu'il fallait répondre par apostilles à chaque article. Je lui dis : vous voulez donc renvoyer le mémoire ? Il repartit, oui. Il lut après cela et sur chaque article me dit à peu près en gros les sentiments et intentions du roi, que je réduisis en ordre. La dépêche finie, à peine eus-je le temps de l'envoyer à Pachau<sup>3</sup> pour la cacheter.

Ce texte mérite de nous arrêter quelque temps et sollicite d'ailleurs des éclaircissements. D'abord il met en singulière lumière le rôle de Le Tellier, interprète des volontés royales, dont on connaît déjà par divers témoignages la participation aux Affaires étrangères<sup>4</sup>, qui, bien qu'effective, demeura toujours très discrète. Lors

1. Aff. étr. 415, fol. 199.

2. Aff. étr. 416, fol. 49.

3. Commis des Affaires étrangères, alors à Douai. La dépêche ainsi rentrée à Lionne par un courrier fut interceptée par les soldats de Castel-Rodrigo.

4. Grimani, ambassadeur vénitien de 1660 à 1664, nous raconte que Le Tellier promettait aux envoyés étrangers qui venaient le visiter de parler au roi et de plaider leur cause, mais que pour la réponse à leurs sollicitations il les

même que, pendant la campagne de 1667, Le Tellier eut l'occasion de transmettre des ordres aux ambassadeurs du roi à l'étranger<sup>1</sup>, il garda toujours à son intervention un caractère impersonnel.

Une remarque plus générale est relative aux diverses manières suivant lesquelles il est répondu par le roi à Lionne. Il y a ou réponse directe et personnelle, ou expédition d'un mémoire de Le Tellier, ou simple renvoi de la lettre de Lionne, avec apostilles soit de la main du roi, soit de celle de Berny, auquel Le Tellier fait pour ainsi dire la dictée.

Le premier cas est très rare. En revanche, les mémoires de Le Tellier que nous possédons sont assez nombreux<sup>2</sup>. Ils répondent point par point aux mémoires de Lionne et contiennent des indications détaillées. Ordre, par exemple, à Lionne de faire un projet des instructions à donner à Ruvigny, envoyé en Angleterre, et de le transmettre à Le Tellier « pour être vu et examiné par S. M. ». Communication des intentions du roi sur l'affaire de Castro. Attitude à prendre vis-à-vis de l'archevêque d'Embrun, qui a accepté un présent de la reine d'Espagne en quittant Madrid. Approbation d'une lettre en réponse au duc de Chaulnes, ambassadeur à Rome, etc. Au demeurant ces mémoires, parfois bourrés de faits précis, sont ordinairement laconiques.

Les apostilles<sup>3</sup> inscrites en marge des paragraphes des lettres de Lionne renvoyées à leur auteur, qu'elles soient du roi ou de Berny, ne manquent pas d'intérêt. Elles sont souvent brèves, *non, bon* ; quelquefois plus longues, contenant une phrase complète. L'abbé Rospigliosi venant en France avec une lettre écrite de la main du pape, et Lionne réclamant en réponse une lettre de la main du roi, transmettant même, tout en s'excusant de la témérité grande, un projet de réplique, Louis XIV note en marge :

Rose n'est pas ici ; donnés lui un mémoire pareil à celuy que vous en anvoiés, afin qu'il y face response en cette conformité : il en faut faire une copie<sup>4</sup>.

adressait toujours au secrétaire d'État des Affaires étrangères. Cf. *Relazioni degli stati europei*, éd. Barozzi et Berchet, s. II, Francia III.

1. « J'ai écrit », annonce-t-il à Lionne le 16 août 1667 (Aff. étr. 416, fol. 18), « à M. de Pomponne pour l'instruire de ce qui a été fait avec M. de Neubourg sur la Pologne. »

2. 8 juillet, 28 juillet, 12 août, 13 août, 16 août, 24 août, deux mémoires du 25 août contenus en Aff. étr. 415 et 416.

3. Ce procédé simple et expéditif est classique au temps de Louis XIV. On le retrouve employé par le roi à l'égard de Louvois et de ses lettres en 1672 (Grimoard, *Oeuvres de Louis XIV*, t. III, p. 154).

4. Exceptionnellement nous reproduisons la graphie du temps, parce qu'il

Semblables apostilles, mais cette fois de la main de Berny, avaient été accolées à une lettre de LIONNE du 16 juillet, qui, renvoyée à son auteur, tomba entre les mains des Espagnols, et fut publiée par les soins de Lisola<sup>1</sup>.

Enfin Le Tellier ne suffit pas toujours comme informateur. Berny est chargé de transmettre à son père, LIONNE, les renseignements complémentaires, voire même exceptionnellement les ordres du roi. *S. M.*, écrit Berny à LIONNE le 23 juillet 1667<sup>2</sup>, vous donne pouvoir d'écrire à *M. d'Estrades* pour permettre à *MM. les États de Hollande* la restitution des îles de Saint-Eustache et de Tabago.

LIONNE ayant insisté pour que des informations très exactes sur la guerre lui fussent données, afin qu'il pût démentir les faux bruits et renseigner les ministres français à l'étranger, ce furent Berny et le président ROSE qui furent chargés de ce soin. Le nombre des correspondants de LIONNE s'accroissait ainsi.

En juillet, au lendemain de la prise de Douai, LOUIS XIV quitta l'armée pour aller à Compiègne chercher la reine et la ramener visiter les provinces conquises avant la reprise des opérations. LIONNE, malade, et sur les incommodités duquel SAINT-Maurice<sup>3</sup> nous fournit d'amples détails, ne put l'y rejoindre. Ce fut son commis PACHAU qui l'informa de la réception par le roi de l'abbé ROSPIGLIOSI.

Je ne saurais exprimer à V. M., écrivait LIONNE le 13 juillet, la douleur que j'ai que l'accident qui m'est arrivé m'ait empêché de me rendre à mon devoir et particulièrement dans cette conjoncture de la venue de l'abbé ROSPIGLIOSI<sup>4</sup>.

Cette correspondance entre LIONNE et le roi ou son entourage nous donne d'intéressants renseignements sur les rapports de LOUIS XIV et de son secrétaire d'État des Affaires étrangères. Le plus souvent

semble bien que nous sommes en présence d'un autographe de LOUIS XIV. Cette apostille figure en face d'une lettre de LIONNE du 7 juillet 1667, qui est contenue dans Aff. étr. 415, fol. 205. On sait que les *lettres de la main du roi*, adressées le plus souvent à des souverains et purement officielles, étaient signées par LOUIS XIV, mais écrites par d'habiles expéditionnaires, qui avaient la spécialité d'imiter parfaitement ses caractères. Ce fut une des spécialités du président ROSE, nommé plus haut, comme plus tard de TORCY.

1. Cette lettre, qui se trouve autographe aux Affaires étrangères (415, fol. 218), a paru intégralement dans un curieux pamphlet : *Mémoires de M. de LIONNE au roi, interceptés par ceux de la garnison de Lille la campagne passée, 1668*; les apostilles qui manquent à l'autographe de LIONNE y sont imprimées.

2. Aff. étr. 415, fol. 231.

3. *lettres*, t. I, p. 91.

4. Aff. étr. 415, fol. 211.

les propositions de Lionne sont approuvées jusque dans le détail. Il arrive pourtant que le roi résiste à ces suggestions. En voici un cas ; l'objet du litige était sans doute de peu d'importance, mais il nous permet de nous rendre compte de l'adulation dont, dès cette époque, Louis XIV était entouré. Ses familiers, et Turenne tout le premier, lui reprochaient de trop s'exposer aux dangers de la guerre et au tir des soldats espagnols. Lionne lui écrivit à ce sujet le 16 juillet<sup>1</sup> pour lui signaler gravement, au nom des ministres étrangers à la cour de France, les dangers politiques de cette attitude qui inquiétait « les princes et les potentats, ses amis et alliés ». Il lui proposait un expédition curieux et un peu ridicule, qui était d'écrire en son nom à nos ambassadeurs que *S. M. a été si vivement pressée... de n'aller plus à la tranchée... qu'elle a été obligée de tempérer en cela l'ardeur de son grand courage, et par ce moyen*, ajoutait Lionne, *la cause du changement et conduite de S. M. serait bientôt répandue par toute la chrétienté avec plus de gloire pour elle qu'en l'autre que S. M. recherchait dans les dangers.*

Louis XIV eut le bon sens de ne pas accepter cette proposition, exprimée d'ailleurs en un français fort embarrassé. « Le roi », fut-il répondu en apostille, « a beaucoup estimé le zèle et l'affection de M. de Lionne, mais il n'a pas approuvé cet expédition. » L'opinion du roi s'exprima beaucoup plus vigoureusement que ne le laisse supposer cette note anodine. Le mémoire de Lionne fut examiné au Conseil d'en haut :

J'ai su, écrivait Berny en parlant du mémoire de Lionne, que S. M. ne l'avait pas lu parce que le commencement de la troisième page lui avait fait peine, ce qu'elle dit dans le Conseil, où étaient, outre M. Le Tellier et M. Colbert, M. de Turenne et M. de Louvois, et là-dessus M. Le Tellier m'a dit que, s'il vous avait conseillé, vous n'eussiez pas écrit comme cela au roi, c'est-à-dire touchant l'expédition de mander aux ministres étrangers, ce qui a paru ici honteux en quelque manière pour S. M. Je vous mande tout ceci, Monsieur, ajoutait Berny à son père, afin que vous sachiez comme l'on est en ce pays ci<sup>2</sup>.

En d'autres cas, le roi, en présence des sollicitations de Lionne, se contentait seulement de réserver son avis. Voici, entre plusieurs, un exemple d'ajournement. Des négociations étant en cours pour

1. Aff. étr. 415, fol. 218 : *Mémoires de M. de Lionne, etc.*, libelle précédemment cité.

2. Aff. étr. 415, fol. 232, lettre de Berny à Lionne du 25 juillet 1667.

l'établissement de la neutralité de la Franche-Comté, Lionne écrivit au roi<sup>1</sup> :

V. M. m'a fait l'honneur de me mander ses intentions... mais elle ne m'ordonne pas de rien faire sur cette négociation, ce qui me fait juger qu'elle en aura donné ses ordres à M. l'archevêque de Lyon.

En face de cette question et sur le mémoire même de Lionne, Louis XIV inscrivait :

Je ne donnerai aucune commission à l'archevêque de Lyon pour la neutralité, la manière de la traiter n'est pas encore résolue.

Ainsi, Louis XIV réservait ses droits de décision et ceux du Conseil d'en haut.

Le plus souvent Lionne se contente — ses lettres et mémoires le montrent — d'exécuter les ordres qui lui sont donnés et de préparer des projets de lettres conformément aux instructions du roi. Il lui est arrivé cependant dans ses réponses de maintenir son avis primitif et d'en appeler en quelque sorte du roi mal informé au roi mieux informé. Une fois de plus, d'ailleurs, l'affaire était insignifiante. Mais la résistance de Lionne mérite cependant d'être notée, ne serait-ce que par la manière dont elle fut exprimée. Il s'agissait de savoir quelles cérémonies auraient lieu à Paris pour célébrer l'exaltation au pontificat de Clément IX. Chanterait-on à Paris un *Te Deum* ?

Il a été estimé à propos, écrivait le roi en marge d'une lettre de Lionne du 7 juillet<sup>2</sup> (*et cette formule permet de supposer qu'il y avait eu délibération du Conseil d'en haut à ce sujet*), de ne le pas faire, parce qu'on l'a chanté pour le dernier, et que cela se passerait en coutume.

Lionne s'obstina<sup>3</sup>.

L'attention que je dois avoir à tout ce qui peut contribuer ou nuire au service de V. M. ne me permet pas de me rendre sitôt sur la résolution que V. M. a prise de ne pas faire des réjouissances pour l'exaltation de ce pape, par la seule considération que la chose se tournera en coutume, et je dois au moins pour ma décharge lui représenter les

1. Aff. étr. 415, fol 205, lettre de Lionne au roi du 7 juillet 1667.

2. Aff. étr. 415, fol. 205.

3. Lettre non autographe de Lionne au roi du 13 juillet 1667 : Aff. étr. 415, fol. 211. L'apostille du roi à Lionne figure en marge d'une lettre de ce dernier du 7 juillet déjà citée (Aff. étr. 415, fol. 205).

raisons qui la pourraient obliger d'en user autrement; après quoi elle ordonnera sa dernière volonté.

Le roi se rendit et donna raison à son fidèle serviteur<sup>1</sup>.

En somme, grâce à cette correspondance inédite, nous nous représentons assez bien ce que fut le travail diplomatique pendant la campagne de Flandre. Le roi tient le Conseil d'en haut avec ses membres habituels, Lionne excepté, avec des partenaires exceptionnels : Louvois et Turenne : peut-être, d'ailleurs, ce Conseil d'en haut était-il en même temps conseil de guerre. Là sont examinés les lettres et mémoires de Lionne, les correspondances intégrales ou les extraits par lui envoyés. Le Tellier et Berny communiquent à Lionne les décisions prises. En réponse, Lionne annonce les affaires nouvelles ou rend compte de l'exécution des ordres. Activité personnelle du roi, rôle important mais réservé de Le Tellier, labeur énorme de Lionne qui prépare la besogne et qui procède à l'exécution, voilà ce qui ressort clairement des documents nouveaux examinés et confrontés avec les notations les plus essentielles des contemporains.

\* \* \*

De 1667 à 1670, le roi demeura à Saint-Germain, Chambord, Fontainebleau, Paris, Versailles : il fit cependant quelques déplacements importants. En février 1668, il quitta la cour presque subrepticement pour la conquête de la Franche-Comté : parti le 2, il rentra le 19. En 1670, il fit en Flandre conquise une tournée, qui servit à masquer le voyage politique de Madame en Angleterre. Nous connaissons très exactement<sup>2</sup> son itinéraire : le 6 mai 1670 il était à Avesnes, le 24 à Lille, le 2 juin à Boulogne, le 11 à Abbeville, le 16 à Saint-Germain. En somme, deux très courtes absences. Par contre, en France de nombreuses migrations de demeures royales en demeures royales, dont Saint-Maurice nous donne à peu près le détail. Pour le roi de grosses préoccupations : M<sup>me</sup> de La Vallière et la première transformation de Versailles.

Que sera le travail diplomatique pendant ces années si essentielles

1. Semblable indépendance se retrouvera le 4 octobre 1669 (Aff. étr. 416, fol. 163) dans une lettre de Lionne relative à la signature d'un traité avec la Bavière : « Je ne peux pas me rendre encore », écrivait-il, « aux raisons qui ont été représentées à V. M. pour n'envoyer pas promptement à M. Gravel le pouvoir de traiter avec M. de Bavière... Je demande pardon à V. M. de ma liberté, croyant même être obligé de dire toujours ce que je pense, et V. M. fait après ce qu'elle veut ». « Le roi se rend à vos raisons », écrivit en marge Louvois.

2. Aff. étr. 416, fol. 185, *route du roi en Flandre depuis Avesnes*.

au point de vue extérieur, marquées par la formation de la Triple-Alliance, la paix d'Aix-la-Chapelle, les négociations avec Vienne, le lent encerclement de la Hollande? Nous le savons mal. En particulier, comment se tiennent les Conseils d'en haut? Les textes n'en parlent guère. Saint-Maurice est peu clair et presque énigmatique. « Le roi », écrit-il en 1668<sup>1</sup>, « négocie régulièrement tous les matins trois heures, et autant l'après-midi : chaque jour il a des conseils à tenir qui sont réglés ... les ministres viennent à Paris toujours le même jour. M. de Lionne y arrive le samedi ou le dimanche et s'en retourne le mardi matin ... le conseil y vient le lundi et s'en retourne le vendredi. »

En l'incertitude où nous sommes, quelques lumières nous viendront des volumes des archives des Affaires étrangères précédemment cités : encore sommes-nous souvent amenés à des hypothèses et à des points d'interrogation.

Un premier fait mérite d'être relevé, c'est que de 1667 à 1670, que le roi soit absent ou présent, et même dans ce dernier cas, alors que Lionne a l'occasion de s'entretenir avec lui régulièrement, Le Tellier d'abord, Louvois ensuite continuent à jouer le rôle d'intermédiaires. En voici des preuves. Le 4 novembre 1667<sup>2</sup>, Le Tellier écrit à Lionne de sa maison de campagne de Chaville :

J'ai porté ce matin à Versailles les dépêches que votre laquais me rendit hier après midi... J'ai lu à S. M. avant et après sa messe les lettres de M. de Ruvigny et celles de M. de Pomponne, qui lui ont donné beaucoup de satisfaction.

Une lettre du 6 décembre<sup>3</sup> de la même année est plus précise encore :

Je me suis trouvé hier si fatigué, quand je sortis d'après du roi, que ma santé ne me permit pas de vous aller rendre compte de ce que S. M. m'avait commandé de vous faire savoir.

Il ressort du reste de la missive qu'un certain nombre de mémoires de Lionne ou de divers personnages ont été communiqués par Le Tellier au roi qui les a approuvés :

Vous entendrez, ajoute Le Tellier, de la bouche de S. M. sa résolution sur le mémoire de M. le cardinal Antoine (Barberini). *Et Le Tellier donne en terminant le renseignement suivant* : le roi ne tra-

1. *Op. cit.*, t. I, p. 222, 21 août 1668.

2. Aff. étr. 416, fol. 68.

3. Aff. étr. 416, fol. 70.

vaillera point aujourd'hui. Il a donné ordre pour demain mercredi dix heures du matin.

A cette même date, vers novembre 1667, à la cour « on publiait<sup>1</sup> que M. Le Tellier gouvernait S. M. », et le roi protestait avec énergie contre cette accusation vraisemblablement injustifiée : tout au moins Le Tellier était-il son collaborateur assidu, même en matière d'affaires étrangères.

Peut-être la mauvaise santé de Lionne suffit-elle à expliquer l'augmentation d'activité de Le Tellier. En février 1668, le roi partit pour la Franche-Comté, où Lionne ne le suivit pas. Il est donc normal qu'en ce mois il envoie à Louis XIV un mémoire et un résumé des dépêches par lui dépouillées. Mais voici qui confirme l'hypothèse précédente. Il écrit au roi le 16 février<sup>2</sup> :

J'avoue que je sens aujourd'hui plus vivement la joie de n'être pas mort, lorsque tout le monde m'avait tué, avant qu'avoir vu V. M. couronnée de cette nouvelle gloire.

De février à août 1668, toute documentation manque dans les volumes par vous consultés. « Le bruit avait été grand », écrit Saint-Maurice<sup>3</sup> au mois d'août, « que M. de Lionne perdait de son crédit à la cour : néanmoins je n'y vois aucune apparence ». En revanche, pour septembre et surtout pour octobre, nous possédons une importante correspondance. Lionne écrit au roi de Berny, sa maison de campagne : il lui envoie des mémoires et des résumés de dépêches. Seulement cette fois ce n'est plus Le Tellier qui sert d'intermédiaire entre le roi et lui, mais Louvois, dont le rôle grandit de jour en jour.

J'ai reçu ce matin<sup>4</sup>, écrit Louvois à Lionne de Chambord le 6 octobre 1668, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant-hier, le paquet qui y était joint pour le roi, lequel, s'étant fait lire par moi le mémoire qui y était enfermé, m'a commandé de vous faire savoir en vous le renvoyant ce que S. M. pense sur quelques-uns des articles dudit mémoire.

Louvois explique dans le détail à Lionne les instructions du roi. Il reprend même la méthode employée par Le Tellier pendant la campagne de Flandre, et à la marge d'une lettre de Lionne du

1. Saint-Maurice, *op. cit.*, t. I, p. 160.

2. Aff. étr. 416, fol. 86.

3. T. I, p. 216.

4. Aff. étr. 416, fol. 114.

8 octobre<sup>1</sup> on peut lire des apostilles résumant la pensée du roi du genre de celle-ci : « Le roi a fort approuvé ce que vous avez fait. »

Comment expliquer cette nouvelle forme d'activité revêtue par Louvois, dont on connaît d'ailleurs fort bien les prétentions anciennes et qui dateraient de 1663<sup>2</sup>, à un rôle diplomatique? Il convient d'abord de remarquer que Lionne est à Berny, et Louvois avec le roi à Chambord. Ce séjour se prolongea, au dire de Saint-Maurice, jusqu'à la fin d'octobre 1668<sup>3</sup>. Or, avec la rentrée du roi à Saint-Germain cesse — du moins à notre connaissance — la correspondance d'affaires entre Lionne et Louvois. Elle reprend, par contre, en septembre 1669. Louvois est de nouveau à Chambord, Lionne à Paris ou à Suresnes. Lionne recommence à envoyer au roi des mémoires et des extraits de dépêches. Pour cette période, Saint-Maurice est plus précis et circonstancié<sup>4</sup>. « La cour », écrit-il le 17 septembre, partit « hier pour Chambord, et n'en doit revenir qu'au 20 octobre. Les ministres se sont retirés dans leurs maisons de campagne. » C'est la réédition de ce qui s'est passé en septembre 1668. Le roi et ses ministres prennent des vacances. Mais à Chambord Louis XIV emmène l'inséparable Louvois, qui, en 1668 et en 1669, sert pour l'expédition des affaires courantes<sup>5</sup> d'agent de liaison entre Lionne et le roi, plus férus de divertissements qu'il ne le sera plus tard.

Le rôle important de Louvois étant ainsi mis en évidence, et tel que si, comme l'écrit justement M. Émile Bourgeois<sup>6</sup>, l'intérim de Louvois aux Affaires étrangères en 1671 explique son entrée en conseil, par contre son activité antérieure justifie qu'il ait obtenu cet intérim à la mort de Lionne, il convient d'insister sur la participation du triumvirat au travail diplomatique dans les années 1668 et 1669. Les consultations par Lionne de Le Tellier et de Colbert sont extrêmement fréquentes. Déjà le 19 février 1668 Lionne écrivait au roi, alors

1. Aff. étr. 416, fol. 116.

2. Cf. Boislisle, éd. des *Mémoires de Saint-Simon*, t. VI, p. 343; t. XVII, p. 179.

3. T. I, p. 237.

4. T. I, p. 339.

5. En 1669, comme en 1668, Louvois procède soit par lettres directes, soit par apostilles sur les lettres de Lionne. « Voici, Monsieur », lui écrira-t-il le 23 septembre 1669 (Aff. étr. 416, fol. 144), « votre troisième mémoire pour le roi que je vous renvoie, ainsi que j'ai fait les deux précédents, *sans que qui que ce soit les ait vus : j'en userai toujours de même.* » On pourrait multiplier les extraits analogues.

6. Éd. de Spanheim (*relation de la cour de France*), p. 330, n. 3.

à la campagne de Franche-Comté, à propos de la ligue de La Haye et des moyens d'y parer :

Il m'est tombé une pensée dans l'esprit... et, comme l'ayant communiquée à MM. Le Tellier et Colbert, ils y ont donné toute leur approbation... j'ai pris la résolution, voyant que le temps nous presse infiniment, de dépêcher ce courrier exprès à V. M. pour en apprendre ses résolutions<sup>1</sup>.

Il y eut plus et mieux en septembre 1669; alors que le roi résidait à Chambord, un véritable Conseil d'en haut ou son équivalent fut tenu à Paris en son absence et sur son ordre.

Il s'agissait à ce moment de savoir quelle réponse adresser à Grémonville, notre envoyé à la cour de Vienne. Fallait-il laisser l'empereur entrer dans la Triple-Alliance, ce dont il était sollicité, ou favoriser son entente avec les Électeurs pour la garantie des possessions du roi d'Espagne, telles que les laissait subsister le traité d'Aix-la-Chapelle? Le roi, qui avait reçu à ce sujet un mémoire de Turenne, chargea Louvois de le transmettre à Lionne, en même temps qu'un projet de lettre à Grémonville<sup>2</sup> :

S. M. estime qu'il n'y a pas de temps à perdre et à faire savoir ce que dessus à M. le chevalier de Grémonville, et qu'il le faut faire par un courrier exprès : elle sera bien aise néanmoins, auparavant qu'il parte, que vous vous assembliez à M. Colbert et à mon père, et que vous lui mandiez fort au long ce que vous et eux aurez pensé là-dessus.

Lionne se conforma aux ordres du roi. Il écrivait de Paris le 24 septembre<sup>3</sup> :

Nous nous sommes assemblés suivant l'ordre du roi, M. Le Tellier, M. Colbert et moi, pour lui donner notre avis sur la question contenue dans la dépêche de M. le chevalier de Grémonville.

Suivait un long compte-rendu de la délibération.

Plus officielle peut-être que les autres, cette réunion ne fut pas exceptionnelle. En septembre et en octobre 1669 le Conseil des Trois continua à fonctionner. Le 25 septembre, en une curieuse lettre à Louvois<sup>4</sup>, datée de Suresnes, Lionne écrivait à propos de matières diverses :

Nous sommes d'avis... nous avons estimé... nous avons tous trois estimé.

1. Aff. étr. 416, fol. 86.

2. 21 septembre 1669, Aff. étr. 416, fol. 140 et suiv.

3. Aff. étr. 416, fol. 145.

4. Aff. étr. 416, fol. 148.

On ne saurait être plus catégorique. Le 1<sup>er</sup> octobre<sup>1</sup> il annonçait au roi que de son propre mouvement il avait réuni ses collègues :

J'ai reçu un courrier exprès de la part de M. de Gravel qui m'a apporté deux dépêches si importantes, l'une de lui et l'autre du prince Guillaume de Fürstemberg, qu'ayant jugé d'ailleurs que la réponse en était fort pressée, et que peut-être V. M., avant qu'y prendre sa dernière résolution, voudrait en avoir nos avis, j'assemblai hier ces Messieurs à Chaville, et pris leurs sentiments sur tous les points qui peuvent être tant soit peu douteux, sur lesquels il est nécessaire que S. M. se détermine.

Venait ensuite la relation circonstanciée des décisions proposées au roi. Note analogue le 7 octobre<sup>2</sup>. Il s'agissait d'une dépêche de Rousseau venant de Suède :

Je fis voir, hier, cette dépêche à MM. Le Tellier et Colbert... Ces Messieurs ont fort approuvé que j'envoyasse pouvoir de la part de S. M. à Rousseau.

En mai 1670, quand le roi visita la Flandre, laissant ses ministres — sauf Louvois — à Paris, la même pratique fut renouvelée, ainsi que nous l'apprend un mémoire de Lionne au roi du 11 mai<sup>3</sup>. Il était question d'une dépêche du comte de Guiche, que Lionne communiqua à ses collègues.

Nous avons été tous trois d'avis, écrit-il, que V. M. m'ordonne de lui répondre, etc.

Suivait l'indication des lignes principales de cette riposte. Le 16, Lionne fait encore lire à Le Tellier et à Colbert les dépêches que le roi lui avait ordonné de rédiger pour la cour de Vienne et pour celle de Pologne avant de les expédier définitivement<sup>4</sup>. En cas d'absence de Louis XIV, la pratique demeure donc constante. Lionne prend même l'habitude de faire part à ses collègues des lettres qu'il reçoit de nos ministres à l'étranger. Tantôt officielle, tantôt officieuse, la collaboration est régulière.

En somme, pour les années 1668-1670, nous arrivons à une nouvelle définition du travail diplomatique, soit lorsque le roi est à la guerre ou en voyage, soit qu'il se repose à Chambord. Lionne fait le dépouillement des dépêches, communique au roi l'essentiel, travaille avec ses collègues, aboutit à des propositions d'ensemble. Louis XIV décide en dernier ressort et Lionne exécute ses volontés.

1. Aff. étr. 416, fol. 155.

2. Aff. étr. 416, fol. 169.

3. Aff. étr. 416, fol. 194.

4. Aff. étr. 416, fol. 200.

Pour l'année 1670 nous ne trouvons plus que quelques renseignements. Ils sont relatifs presque uniquement au voyage de Flandre de 1670. Cette fois Louvois disparaît et Berny rentre en scène. C'est lui qui sert d'intermédiaire, semble-t-il, entre le roi et Lionne. Une lettre du 15 mai de Berny à Lionne est à cet égard particulièrement significative<sup>1</sup>. En voici quelques extraits caractéristiques :

Je vous envoie, Monsieur, les lettres de la main du roi pour les trois cardinaux avec les réponses aussi de la main de S. M. à celles que le nonce lui a rendues à Arras... J'ai lu ce matin au roi l'extrait de la dépêche de M. le commandeur de Grémonville, et la lettre de M. le comte de Guiche, pour lesquels je n'ai, Monsieur, à vous dire rien davantage que ce que je vous ai mandé.

Pendant ce temps fonctionnait à Paris le Conseil des Trois.

Un dernier problème se pose. Comment Berny, qui a obtenu, il est vrai, la survivance de la charge de son père, s'est-il ainsi substitué à Louvois, dont la signature disparaît dans la correspondance que nous avons dépouillée<sup>2</sup>? Lionne, semble-t-il, était devenu fort jaloux de l'exercice exclusif de sa charge. Dès novembre 1669, Saint-Maurice nous l'apprend<sup>3</sup>, les ministres étrangers reçoivent à leur grand regret l'ordre de ne plus s'adresser qu'à Lionne, ce qui « rendra sa charge beaucoup plus considérable ». En 1670, Lionne est en mauvais rapports avec Louvois, qui, surintendant général des postes, « lui a fait la pièce de lui ôter les postes de Rome et de Venise, qui avaient toujours été de la dépendance des secrétaires des Affaires étrangères et », ajoute Saint-Maurice, « il n'en a fait que des plaintes légères à M. Le Tellier, crainte de faire des affaires ». Il subsiste des traces aux archives étrangères de ces conflits répétés. On y trouve<sup>3</sup>, inspiré par Lionne ou peut-être même dicté par lui, un « mémoire pour régler le département de M. de Lionne contre les prétentions de M. de Louvois ». La difficulté était localisée : il s'agissait du recrutement des gens de guerre dans les pays étrangers. Lionne se plaignait des empiétements de Louvois. Il revendiquait ses droits en parlant de lui à la troisième personne. Il est, disait-il, le « porte-parole » du roi et il continuait ainsi :

Il est l'organe de S. M. pour expliquer ses pensées et ses intentions dans les pays étrangers, et le seul canal dont les étrangers peuvent se servir pour avoir accès auprès de S. M. Conséquem-

1. Aff. étr. 416, fol. 195.

2. T. I, p. 356, 425.

3. Aff. étr. 416, fol. 237, sans autre date que 1670.

ment, il est le seul aussi qui a droit d'écrire aux princes et ministres étrangers qui sont tous sous sa charge, pour, avec ses instructions et ordres qu'il a seul droit de leur envoyer de la part de S. M., traiter toutes les choses qui concernent le service, c'est-à-dire négocier tous traités de paix, alliance, confédérations, commerce, trêve, neutralité et protection, etc.

Ce texte est très caractéristique : de particulière, la revendication devenait générale. Nous ignorons le sort que fit Louis XIV à cette protestation. Mais on peut supposer qu'elle ne fut pas étrangère, pendant le voyage de Flandre, à la rentrée en scène de Berny.

En résumé, de 1667 à 1670, le triumvirat, qui constitue la partie permanente du Conseil d'en haut, garde toute son activité, et souvent même fonctionne en l'absence du roi. Lionne, pour des raisons de santé sans doute, ne suit pas le roi dans ses déplacements et n'est pas régulièrement présent à la cour : il communique fréquemment avec Louis XIV par l'intermédiaire de Le Tellier, de Louvois et, dans la dernière année, de Berny, le « secrétaire d'État des étrangers » ayant pris quelque ombrage des empiétements que Louvois tentait sur son domaine.

\* \* \*

Telles sont les précisions que nous permet de fournir sur le travail diplomatique de 1667 à 1670 l'examen des documents conservés aux Affaires étrangères, fort importants, mais difficiles à interpréter. Elles sont relatives surtout aux périodes de guerre, de voyages ou de vacances du roi. Mais elles nous permettent de pénétrer davantage à l'intérieur d'institutions mal connues, malgré les apparences. Elles éclairent les rapports du roi, du secrétaire d'État des Affaires étrangères et des ministres. Elles contribuent à montrer comment s'élaborait au temps de Louis XIV la politique extérieure, dont les grands desseins nous ont été exposés jusque dans l'infini détail.

C.-G. PICAVET.

TALLEYRAND COURTISAN PEINT PAR LUI-MÊME

---

Il existe au Cabinet des Estampes, dans la riche collection léguée à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin, une curieuse caricature. Parue dans le numéro du *Nain jaune* du 15 avril 1815, elle a pour titre *l'Homme aux six têtes*, et elle est dédiée à MM. les chevaliers de la Girouette.

Pour donner à ses contemporains une idée frappante du caractère et des volte-face de Talleyrand, l'auteur l'a représenté surmontant son torse des six têtes en question. De la bouche souriante de cinq de ces têtes sortent des acclamations, bien différentes entre elles, qu'au cours de sa longue carrière le ci-devant évêque d'Autun avait poussées avec le même enthousiasme en l'honneur des nombreux gouvernements auxquels il avait prêté serment. Ne sachant pas quelle allait être la prochaine évolution du prince de Bénévent, l'auteur s'était contenté de faire suivre d'un point d'interrogation le *hourra* qu'il pousserait à son retour du Congrès de Vienne à la gloire du futur gouvernement, auquel il s'empresserait d'offrir ses services, assurément utiles et précieux, mais surtout intéressés.

On peut, il me semble, faire mieux encore aujourd'hui. Il suffit pour cela de substituer à la spirituelle et sanglante fantaisie de l'artiste quelques emprunts faits à la correspondance même du grand homme d'État. On trouve, en effet, en feuilletant le volume 659 des archives des Affaires étrangères (France, Mémoires et Documents), ainsi que le livre si intéressant publié en 1889 par feu Pierre Bertrand, en son vivant bibliothécaire des Affaires étrangères : *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon (1800-1809)*, maintes protestations d'inébranlable dévouement, d'éternelle reconnaissance, tout un lot de déclarations, presque ridicules par leur emphase et leur exagération, qu'à partir de 1806, lorsque son étoile commençait à pâlir, jusqu'en 1809, où sa disgrâce est presque complète, il n'hésite pas à faire au souverain dont il préparera désormais, dont il provoquera la chute, dont il exigera l'abdication, à celui-là même que, le 13 mars 1815, il faisait mettre hors la loi et qu'il livrait à la vindicte publique. Qu'eût dit le prince de Bénévent si l'on eût pu lui rappeler que celui dans lequel il ne voyait plus que « l'ennemi et le perturbateur du repos du monde » était le même à qui, à la veille d'Iéna, il avait adressé « les félicitations d'un des hommes au monde qui vous aime le plus » ?

L'ancien évêque d'Autun n'avait pas eu besoin d'un autre saint Remi pour brûler ce qu'il avait adoré!

## I.

*Talleyrand à l'Empereur.*

13 juillet 1806.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le traité de confédération signé par les plénipotentiaires de toutes les principales puissances, le Wurtemberg excepté ainsi que M. le duc de Clèves.

Cette transaction est la plus étonnante que le monde ait vue depuis cinq siècles. Elle entraîne la dissolution d'un antique empire et en complète un autre qui a dans le génie de son fondateur un garant de sa durée<sup>1</sup>.

## II.

Mayence, 13 octobre 1806.

... J'avais écrit cette lettre et, en la finissant, j'allais exprimer à Votre Majesté toute ma tristesse d'avoir passé quatre jours sans nouvelles, lorsque j'ai vu arriver le courrier du prince Berthier qui nous apporta les nouvelles des succès des troupes de Votre Majesté. Je suis bien heureux.

Recevez, Sire, les plus sincères félicitations d'un des hommes au monde qui, permettez-moi de vous le dire, vous aime le plus<sup>2</sup>.

## III.

Mayence, 24 octobre 1806.

Sire,

Les victoires de Votre Majesté ont changé nos inquiétudes en allégresse; nous jouissons de vos triomphes et de votre gloire, mais je gémis d'être ici dans une sorte d'impuissance de rien faire pour votre service. Je suis resté seul en arrière. Quel terme Votre Majesté daignera-t-elle mettre à mon exil?

J'ai fait imprimer les bulletins déjà arrivés dans le *Moniteur*. Je les ai tous envoyés en Italie. J'ai l'honneur de les adresser à Votre Majesté. Elle aimera peut-être à trouver réuni dans cette collection ce qu'Elle ne trouverait qu'épars dans les journaux. Présenter à Votre Majesté les bulletins de la campagne, c'est Lui faire hommage de ses propres bienfaits. Je ne crois pas qu'on puisse Lui offrir quelque chose de plus grand que le récit de ses exploits et le tableau de ses victoires. C'est uniquement pour faire ce que Votre Majesté m'ordonne que je m'occupe de répondre au manifeste de la Prusse, car je trouve que

1. Archives des Affaires étrangères, France, Mémoires et Documents, vol. 159, fol. 33.

2. *Ibidem*, fol. 74.

tout est réfuté par le premier bulletin de Votre Majesté et réfuté victorieusement<sup>1</sup>...

## IV.

Berlin, 30 novembre 1806.

Deux raisons me feront quitter Berlin avec joie : je me rapproche de Votre Majesté et si, après ce motif, un autre mérite d'être compté, je laisserai un grand nombre de solliciteurs qui m'obsèdent et qui m'accablent<sup>2</sup>...

## V.

Berlin, 7 décembre 1806.

... Je sais que j'écris à Votre Majesté des choses qui, au moment où elles Lui arrivent, sont de peu d'intérêt; mais Lui écrire est une manière de me rapprocher d'Elle, et j'ai besoin de celle-là, puisque c'est la seule qui me soit permise<sup>3</sup>...

## VI.

Berlin, 29 décembre 1806.

La lettre, dont Votre Majesté m'a honoré, m'a causé un bien vif plaisir en m'apprenant les nouveaux succès de ses armes<sup>4</sup>; mais ce plaisir n'a point été sans mélange à cause des fatigues et des privations auxquelles Votre Majesté est exposée et qui, par cela même que Votre Majesté dédaigne de les compter pour quelque chose, affectent plus péniblement ceux de ses serviteurs qui ne sont point appelés à les partager<sup>5</sup>.

## VII.

Varsovie, 6 février 1807.

Sire,

Les nouvelles que je reçois du prince de Neuchâtel me rendent bien heureux. Je comptais bien fermement sur le succès d'opérations dirigées par Votre Majesté; mais l'attachement et la distance ne vont jamais sans inquiétude<sup>6</sup>...

## VIII.

Danzig, 18 juin 1807.

Sire,

J'apprends enfin quelques détails de la bataille de Friedland et j'en connais à présent assez pour savoir qu'elle sera comptée parmi les

1. Archives des Affaires étrangères, Mémoires et Documents, vol. 659, fol. 87.

2. *Ibid.*, fol. 97.

3. *Ibid.*, fol. 100.

4. Allusion aux victoires de Soldau et de Pultusk.

5. *Ibid.*, fol. 101.

6. *Ibid.*, fol. 109.

plus célèbres dont l'histoire perpétuera la mémoire. Mais ce n'est pas seulement sous des rapports de gloire que je me plais à l'envisager; j'aime à la considérer comme un avant-coureur, comme un garant de la paix, comme devant procurer à Votre Majesté le repos qu'au prix de tant de fatigues, de privations et de dangers Elle assure à ses peuples. J'aime à la considérer comme la dernière qu'Elle sera forcée de remporter. C'est par là qu'elle m'est chère; car, toute belle qu'elle est, je dois l'avouer, elle perdrat à mes yeux plus que je ne puis le dire si Votre Majesté devait marcher à de nouveaux combats et s'exposer à de nouveaux périls, sur lesquels mon attachement s'alarme d'autant plus fortement que je sais combien Votre Majesté les méprise.

Je supplie, etc., etc.<sup>1</sup>.

## IX.

Danzig, 23 juin 1807.

Sire,

J'ai reçu aujourd'hui, à dix heures du matin, la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 20, et ce soir je me mettrai en route pour Königsberg. Votre Majesté a amené en ce moment ses affaires à un point où je n'aurais jamais osé me permettre de les voir arriver de longtemps; mais j'admire Votre Majesté qui depuis long-temps m'a accoutumé aux prodiges.

Je supplie Votre Majesté de recevoir l'assurance du profond respect avec lequel je suis, de Votre Majesté Impériale et Royale, le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet.

Charles-Maurice TALLEYRAND, prince de Bénévent<sup>2</sup>.

Nous arrivons maintenant au moment où commence la disgrâce de Talleyrand; on constatera que, même alors, il continue d'encenser Napoléon avec la rancune dans l'âme.

## X.

Paris, le 10 août 1807.

Sire,

Les occupations de M. Maret retardant jusqu'à ce soir la remise officielle du portefeuille, j'ai l'honneur d'adresser encore une fois la correspondance du Département à Votre Majesté. Elle contient des lettres venues de Vienne par courrier. J'ai exécuté les ordres de Votre

1. Archives des Affaires étrangères, Mémoires et Documents, vol. 659, fol. 278.

2. *Ibid.*, fol. 284.

Majesté en parlant ce matin, comme Votre Majesté me l'avait ordonné, à M. de Knobelsdorf<sup>1</sup> et en écrivant à MM. Otto<sup>2</sup> et Massias<sup>3</sup>.

1. Knobelsdorf, ministre de Frédéric-Guillaume II à Constantinople, réussit, par une habile intervention, à terminer la guerre entre l'Autriche, la Russie et la Turquie. En 1806, il avait été chargé auprès de Napoléon d'une mission pacifique en apparence, mais qui n'était qu'un prétexte pour gagner du temps et se préparer à la guerre. Il mourut quelques années plus tard.

2. Louis-Guillaume Otto, comte de Mosloy (1754-1817), « homme d'un mérite rare et d'une instruction profonde » (Frédéric Masson, *le Département des Affaires étrangères pendant la Révolution*, p. 243-244), fit ses études de droit à l'Université de Strasbourg. A la fin de 1776, M. de La Luzerne s'étant adressé aux professeurs pour lui procurer un secrétaire, on lui désigna Otto, qui l'accompagna d'abord à Munich, puis aux États-Unis. Secrétaire de légation en 1785, il remplit, en 1785-1786 et en 1790, les fonctions de chargé d'affaires aux États-Unis. Rentré en France en décembre 1792, nommé par Lebrun premier commis en janvier 1793, arrêté et mis au secret le 12 brumaire (3 novembre 1794), il fut rendu à la liberté à la fin de frimaire. Apprécié par Sieyès, il le suivit à Berlin et resta chargé des affaires de la légation après le départ de son chef. Ministre plénipotentiaire à Londres pour entamer des négociations de paix avec le gouvernement anglais, Otto eut la joie, dit Thiers, de signer les préliminaires du Traité d'Ainiens. Envoyé à Munich, il fut faire de ce poste secondaire un poste d'observation de la plus haute importance; il réussit à détacher la Bavière de la coalition. L'Empereur lui en témoigna sa satisfaction en le faisant conseiller d'État et en lui conférant le titre de comte de Mosly. En 1809, il passa de Munich à l'ambassade de Vienne, où il resta jusqu'au commencement de 1813. Ministre d'État le 21 mars 1813, il fut envoyé à Mayence comme commissaire extraordinaire, mais il ne put arriver jusqu'à sa destination. Sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères pendant les Cent-Jours, chargé, après Waterloo, d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement anglais, il ne put, faute de passeport, aller au delà de Calais. A partir de ce moment il vécut dans la retraite.

3. Baron Nicolas Massias (1764-1848), chargé d'affaires près le Cercle de Souabe, avec résidence à Carlsruhe, du 13 nivôse an VIII (3 janvier 1800), où, à cause de la guerre, il ne put arriver que le 15 thermidor (3 août 1800), nommé le 1<sup>er</sup> avril 1808 résident et consul général à Danzig, il y resta jusqu'au 15 février 1811. Accrédité de nouveau sous la Restauration auprès du grand-duc de Bade, il ne quitta ce poste que pour prendre sa retraite.

En 1804, Massias était assez mal en cour. Seul des agents diplomatiques appelés à Mayence lorsque l'Empereur y fit une courte apparition au mois d'octobre, il n'avait pas été convié à la table de Talleyrand. Il était le seul aussi qui n'eût pas été décoré de la Légion d'honneur. En septembre 1804, Talleyrand n'avait pas encore passé l'éponge sur une réclamation, pour le moins imprudente, de Massias. Le 29 brumaire an XII (21 novembre 1803), il avait écrit à Talleyrand pour l'informer qu' « il s'était fait verser par le banquier Seligmann une somme de 3,600 francs pour faire face aux dépenses que nécessite sa place et surtout aux dépenses extraordinaires et frais de bureau pour une partie de l'an X et le courant de l'an XI », et il ajoutait : « J'ai écrit à M. Perregaux d'en débiter mon compte dans l'espérance que Votre Excellence voudra bien lui donner ses ordres pour faire acquitter cette somme

Je n'ai point encore vu Metternich, mais je le verrai ce soir. L'envoi, que j'ai l'honneur de faire à Votre Majesté, sera le dernier acte de mon ministère. Le premier et le dernier sentiment de ma vie sera la reconnaissance et le dévouement.

Je supplie Votre Majesté Impériale et Royale de recevoir l'assurance du profond respect avec lequel je suis, Sire, de Votre Majesté Impériale et Royale, le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet.

Charles-Maurice TALLEYRAND, prince de Bénévent<sup>1</sup>.

## XI.

Paris, 8 novembre 1808.

Nous attendions aujourd'hui un bulletin sur l'affaire de Somosierra; mais les nouvelles d'hier se sont tellement répandues que tout Paris les connaît et espère que Votre Majesté est depuis plusieurs jours à Madrid. Et c'est là qu'Elle ralliera tous les esprits par la perspective d'un noble et heureux règne. Les Espagnols dispersés, fatigués par des défaites, alienés par des discordes, épouvantés par le spectacle de l'anarchie, doivent tendre de toutes parts à chercher un point de ralliement. Et qui mieux que Votre Majesté sait diriger les dispositions naissantes d'un peuple pour le faire servir au succès de ses vues?

Suit le jugement que Talleyrand porte sur le Corps législatif, sur les incidents regrettables qui se sont produits au cours de la dernière session, incidents en dépit desquels il se prononce néanmoins en faveur de son maintien pour les raisons qu'il expose en quelques lignes à l'Empereur :

La gloire immense que Votre Majesté a jetée à une grande distance en arrière devient le point d'où nous sommes partis. L'éclat de ce règne a ébloui tous les esprits, et les degrés, par où Votre Majesté nous a élevés au point où nous sommes, ne sont plus aperçus ni mesu-

par la Trésorerie nationale sur les états que j'ai déjà eu l'honneur de vous envoyer. » Les choses ne tournèrent pas comme Massias l'avait espéré.

« Par votre lettre du 29 brumaire », lit-on, en effet, dans la minute d'une note assez sèche du Département, en date du 6 nivôse an XII (28 décembre 1803), « vous m'annoncez, Citoyen, que vous avez tiré sur votre fondé de pouvoirs une somme de 3,600 francs, correspondant à vos dépenses de service pendant l'an X et l'an XI. Vous en demandez le remboursement. Il y a apparence que votre fondé de pouvoirs ne vous tient pas au courant des payements qui lui sont faits en votre nom, car vos frais de service ont été ordonnancés successivement et je suis au courant à cet égard avec vous comme pour vos appointements. »

1. Archives des Affaires étrangères, Mémoires et Documents, vol. 659, fol. 291.

rés par personne. Tout a vieilli pour nous en peu d'années, et ce serait méconnaître et compromettre les bienfaits de cet heureux prestige que de placer parmi des créations qui ont déjà un certain caractère de vétusté le disparate d'une institution toute nouvelle. Je crois donc qu'il faut, dans l'espace d'une session à l'autre, chercher à diminuer et à modifier le Corps législatif et le mettre plus en harmonie avec le système monarchique et le caractère national. Il me semble qu'il y aurait plus que de l'inconvénient à faire davantage.

Je supplie Votre Majesté de recevoir avec bonté l'assurance du profond respect avec lequel je suis, Sire<sup>1</sup>...

## XII.

Paris, 2 mai 1809.

Sire,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la liste des nominations du Sénat que j'ai présidé cette semaine, conformément aux ordres de Votre Majesté. Je me suis attaché à écarter le nom des personnes qui avaient été désignées par le ministre de l'Intérieur et j'ai eu peu à faire pour remplir sur ce point le devoir de ma place<sup>2</sup>. Il suffisait de faire connaître à quelques personnes les impressions qui m'avaient été données et qui ne pouvaient être que des ordres pour tout ce qui a l'honneur d'être serviteur de Votre Majesté.

A la fin de la dernière séance, nous avons eu le bonheur de pouvoir lire l'ordre du jour de Votre Majesté du 24. Il y a treize jours que Votre Majesté est absente. Elle a ajouté six victoires<sup>3</sup> à la merveilleuse histoire de ses précédentes campagnes. Elle ne pouvait nous étonner que de cette manière, car aucun triomphe ne pourra nous surprendre par sa grandeur; mais aucun de nous ne comprendra jamais qu'une campagne ait pu approcher si près de son terme, lorsqu'on s'attendait à peine qu'elle pût être près de son début. Je ne sais s'il me sera permis de parler à Votre Majesté des dangers qu'Elle a consenti à courir. Ils sont connus ici de bien peu de gens. Mais j'ose L'assurer que lorsque, malgré tous les efforts que l'on a raison de faire pour les cacher, l'effrayante nouvelle sera devenue publique<sup>4</sup>,

1. Archives des Affaires étrangères, Mémoires et Documents, vol. 659, fol. 293-294.

2. Talleyrand était à ce moment vice-Grand Électeur. Le ministre de l'Intérieur était encore pour quelques jours Crétet. Les nouveaux sénateurs étaient, ceux du 6 mars, Lafaurie-Monbadon et Mérode-Westerloo; ceux du 18 mars, quatre Italiens: le cardinal Caselli, le prince Corsini, Fossombroni et Venturi; enfin ceux du 28 mars, Lapparent et Carbonaro.

3. Le premier bulletin de l'armée d'Allemagne enregistrait le combat de Pfaffenhofen du 19 avril, la bataille de Thann du même jour, la bataille d'Abensberg du 20, le combat et la prise de Landshut le 20, la bataille d'Eckmühl le 22, le combat et la prise de Ratisbonne le 23.

4. L'Empereur fut, on le sait, blessé au pied devant Ratisbonne.

tous les cœurs seront brisés de douleur, et je ne crains pas d'ajouter que l'impression ira jusqu'à affaiblir la reconnaissance et l'admiration, dont tous ses sujets doivent être pénétrés. Votre gloire, Sire, fait notre orgueil, mais votre vie fait notre existence.

Il ne me reste rien à faire ici, où je ne puis servir Votre Majesté. Tout ce qui me rappelle le temps où j'étais assez heureux pour que mes moments fussent utiles à son service contribuera à attrister mon séjour à Paris. J'y resterai quelques jours encore pour placer ma nièce<sup>1</sup> dans sa nouvelle famille et j'irai aux eaux de Bourbon-l'Archambaud, où mon seul désir et ma plus vive espérance sont de recevoir des nouvelles de Votre Majesté.

Tout éloigné que je sois de la scène de ses glorieuses entreprises, je n'existe pas moins par tous mes sentiments, par toutes mes espérances dans le premier rang de ses serviteurs, qui ont placé ce qu'ils attendent personnellement de considération, de gloire et de bonheur dans l'accomplissement des grandes vues de Votre Majesté.

Je suis, Sire<sup>2</sup>...

Lorsqu'il traçait ces lignes, Talleyrand ne pouvait avoir oublié la scène encore toute récente du 28 janvier 1809, cette scène à laquelle l'Empereur eut le tort de ne pas donner de lendemain : « J'ai fait une grosse faute », disait-il plus tard, « l'ayant réduit au point de mécontentement où il était arrivé, je devais ou l'enfermer ou le tenir toujours à mes côtés ». Il devait être tenté de se venger. Un esprit aussi délié que le sien ne pouvait manquer de reconnaître que les Bourbons s'approchaient, qu'eux seuls pouvaient assurer sa vengeance. Il paya donc d'impassibilité et nourrit sa rancune, observant tout, s'appliquant à tout savoir, travaillant sans trop se compromettre à aggraver les embarras et se tenant prêt à porter les derniers coups<sup>3</sup>. Mais aussi que penser des transports d'enthousiasme, des protestations de dévouement de l'homme dont déjà, un an auparavant, Metternich, dans son rapport du 24 septembre 1808, disait, en des termes qu'on ne saurait trop méditer : « Talleyrand peut être utile ou dangereux : il est utile dans ce moment... Ce qui était dangereux aussi longtemps qu'il marchait dans le sens destructeur devient profit dans le chef de l'opposition<sup>4</sup> ? »

Des commentaires ne feraient qu'affaiblir la valeur des emprunts que je viens de faire à cette partie inédite de la correspondance de Talleyrand, de ces lettres toutes de sa main, à l'exception des deux

1. Dorothée de Courlande, duchesse de Dino, qu'il avait fait épouser à son neveu, le comte Edmond de Talleyrand.

2. Aff. étr., *Mémoires et documents*, vol. 659, fol. 295.

3. Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. VII, p. 340.

4. *Mémoires de Metternich*, t. II, p. 234, 236.

dernières, qui sont en copie, et dans lesquelles le vrai caractère de l'homme apparaît au grand jour, au moins sous l'une de ses faces. Aussi me bornerai-je, en finissant, à faire remarquer qu'on y trouvera la pleine justification du jugement si sévère, si sanglant même que le comte Molé portait, après la deuxième Restauration, sur son illustre, mais cynique contemporain : « N'est-ce pas une destinée bizarre que la sienne! De trahison en trahison, de parjure en parjure, il se trouvait replacé aujourd'hui sous la bannière de la fidélité. Après avoir trahi les Bourbons, la noblesse et l'Église pour la Révolution et Madame Grand, il avait trahi la Révolution et abandonné Madame Grand, vendu le Directoire à Bonaparte et Bonaparte aux Bourbons... et, au lieu de remercier Dieu, ou le diable — en qui il croit bien plus qu'en Dieu — de tant de miracles, au lieu de jouir dignement du repos et de ses immenses richesses..., il devint le centre de toutes les intrigues et s'offrit successivement à tous les partis<sup>1</sup>. »

Commandant H. WEIL.

1. *Le comte Molé, sa vie et ses Mémoires*, par le marquis de Noailles, t. II.

---

## BULLETIN HISTORIQUE

### HISTOIRE DE FRANCE DE 1660 A 1789

**XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES. GÉNÉRALITÉS.** — Je suis heureux de signaler, en tête de ce Bulletin, deux instruments de travail, précieux l'un et l'autre, bien que de genres très différents. C'est d'abord le *Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, de M. MARION<sup>1</sup>. Les historiens souhaitaient depuis longtemps que le vieux *Dictionnaire des institutions de la France*, de Chéruel, dont plusieurs générations se sont servies, fût rajeuni ou remplacé. C'était l'un des vœux que Lavisson exprimait en terminant son *Louis XIV*. M. Marion n'a pas été effrayé par toutes les difficultés de la tâche. Il est vrai qu'il en a diminué l'étendue, d'une part, en abandonnant autant que possible tout ce qui concerne les mœurs et les usages pour ne s'attacher qu'aux institutions et, d'autre part, en se limitant à celles des deux derniers siècles de l'ancien régime. Il a ainsi composé un dictionnaire maniable et qui rendra de grands services aux historiens comme aux étudiants.

Il va sans dire qu'il n'échappe pas à toute critique. M. Marion, qui tenait à le faire paraître promptement, ne prétend certainement pas nous avoir donné une œuvre parfaite, mais seulement un livre utile, dont aucun travailleur ne pourra désormais se passer et dont les éditions futures corrigeraient peu à peu les inévitables imperfections.

Ce qui m'a frappé (mais nullement surpris) en le feuilletant, c'est qu'il ne justifie pas entièrement son titre, en ce sens qu'il étudie plutôt les institutions de l'ancien régime à la veille de la Révolution que pendant les deux siècles précédents. Il est vrai qu'à cet égard la méthode diffère selon les articles. Quelquefois, M. Marion commence par une courte histoire de l'institution, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, pour

1. Marcel Marion, *Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Aug. Picard, 1923, in-8°, ix-564 p.; prix : 30 fr.

insister ensuite sur la forme qu'elle a prise au XVIII<sup>e</sup>; plus souvent, il la définit d'abord telle qu'elle se présentait en 1789, puis se contente de dire quelques mots de ce qu'elle avait été précédemment. Mais, dans les deux cas, la part faite au XVII<sup>e</sup> siècle, surtout à la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, n'est pas très considérable. Cela tient évidemment à ce que les institutions du temps de Louis XIII, parfois même de Louis XIV, sont bien moins connues que celles du XVIII<sup>e</sup> siècle : là, M. Marion n'avait guère à sa disposition, outre quelques livres et quelques articles, que les notes et appendices du *Saint-Simon d'A. de Boislisle*. Des articles importants, comme les articles INTENDANTS, TRAITÉS, CONSEILS, SECRÉTAIRES D'ÉTAT, par exemple, auraient encore besoin d'être mis au point, du moins en ce qui concerne le XVII<sup>e</sup> siècle.

Une autre difficulté était de savoir ce qu'il faut comprendre sous ce terme d'institutions, entendu en un sens très large. M. Marion s'en est expliqué dans la préface. On peut n'être pas d'accord avec lui, mais il faut bien avouer que tout autre choix que le sien n'aurait pas davantage satisfait tout le monde. Je ne crois pourtant pas (pour prendre l'un des exemples que donne M. Marion lui-même) qu'un article DISETTE fût nécessaire dans un dictionnaire comme celui-ci, alors que l'article COMMERCE DES GRAINS nous fait connaître toutes les institutions qui ont eu pour but de remédier aux disettes et qui parfois les rendaient précisément inévitables. Je comprends très bien, d'autre part, la nécessité d'articles sur des questions très générales, comme l'agriculture, l'industrie ou le commerce. Mais je crois qu'une sorte d'histoire abrégée et fragmentaire de l'agriculture, de l'industrie ou du commerce depuis Henri IV jusqu'à la Révolution n'offre pas ici un grand intérêt et que M. Marion aurait pu se borner à indiquer dans quelle mesure et de quelle façon le gouvernement monarchique est intervenu pour réglementer l'agriculture, l'industrie ou le commerce. Un article analogue, l'article ARMÉE, est caractéristique à cet égard : pourquoi y résumer en une demi-colonne, de façon bien vague et assez inexacte (il n'est guère possible de mieux faire dans l'état actuel de nos connaissances), l'histoire de l'armée au temps de Richelieu, y ajouter une citation du livre de M. André sur Le Tellier, puis passer directement à l'ordonnance de 1788, en omettant les règnes entiers de Louis XIV et de Louis XV? Ici encore, de brèves indications sur les ordonnances militaires me sembleraient d'un plus grand profit. Je comprends également la présence d'articles relatifs aux provinces qui jouissaient d'institutions particulières, comme la Bretagne ou le Languedoc; mais pourquoi, dans l'article ALSACE, résumer l'histoire de la réunion de cette pro-

vince au royaume? Pourquoi ne pas faire figurer, au même titre que le Languedoc ou la Bourgogne, le Boulonnais par exemple, qui avait, comme eux, ses institutions à lui?

Je crois de même que M. Marion aurait pu alléger encore le volume, ou mieux y faire place à des additions utiles, en concevant de façon un peu différente la rédaction d'un très grand nombre d'articles. Est-il bien nécessaire de juger les institutions de l'ancien régime après les avoir décrites ou, du moins, ces jugements sont-ils bien à leur place dans un dictionnaire? Toutes les citations, parfois très longues, et dont beaucoup sont plus pittoresques que techniques, étaient-elles indispensables?

Je pourrais enfin signaler à M. Marion, comme tout autre de ses lecteurs, un certain nombre d'omissions et, par contre, de doubles emplois. Mais ce sont là de légers défauts qu'il n'aurait été possible d'éviter en partie qu'en retardant de longtemps peut-être l'apparition d'un instrument de travail que tous les historiens attendaient avec impatience. Mieux vaut ne s'y pas attarder, remercier M. Marion du nouveau service qu'il vient de nous rendre et songer à toute l'érudition, à tout le dévouement aussi qui lui ont été nécessaires pour mener à bien une pareille œuvre.

C'est de même un très gros travail, et très utile, qu'ont accompli MM. Louis ANDRÉ et Émile BOURGEOIS pour préparer, dans le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, les trois volumes consacrés à la Hollande, dont les deux premiers<sup>1</sup> viennent de paraître à bref intervalle. Je me souviens d'avoir moi-même, il y a très longtemps, critiqué la façon dont avait été conçu ce grand *Recueil*, à l'origine, alors qu'il répondait strictement à son titre. Le titre est resté le même, mais le mode de présentation a changé. Les instructions forment toujours l'objet essentiel de la publication, mais des mémoires s'y ajoutent, qui les complètent<sup>2</sup>; et surtout (dans ces deux volumes en particulier) les notices relatives à chaque ambassade, les notes mises au bas des pages ont pris un tel développement qu'elles nous fournissent presque tous les matériaux d'une histoire continue et complète de la politique française à La Haye. C'est d'ailleurs bien ce qu'ont voulu MM. André

1. *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, Hollande*, publié par MM. Louis André et Émile Bourgeois. Paris, E. de Boccard, 1922-1923, in-8°. — T. I : 1648-1697, lxxvi-545 p.; t. II : 1698-1730, 547 p.

2. Je citerai particulièrement, pour leur importance, deux mémoires sur la situation des Provinces-Unies, celui de Chanut, du 9 mars 1657 (t. I, p. 159), et celui de Bonrepaus, de décembre 1699 (t. II, p. 55).

et Bourgeois, puisque les notices ont été rédigées de façon à ne point laisser de lacune importante. Les notes, d'autre part, renvoient le lecteur à toutes les sources imprimées, en même temps qu'à bon nombre de correspondances inédites, en sorte que la publication devient, pour tous les historiens qu'intéresse l'histoire de la politique française au dehors, un instrument de travail de premier ordre; et l'on ne saurait trop en louer l'appareil critique pour le soin et la richesse d'information qu'il témoigne. M. Émile Bourgeois a mis en tête du premier volume une brillante et suggestive Introduction. Après y avoir rappelé ce qu'était, en 1648, la république des Provinces-Unies, il y résume à grands traits les rapports de la monarchie française avec elle de 1648 à 1789. Il insiste surtout, bien entendu, sur la période de 1648 à 1713, pendant laquelle *Leurs Hautes Puissances* (les États-Généraux des Provinces-Unies méritaient alors ce titre que les actes officiels leur attribuaient) ont joué dans la politique européenne un rôle de premier plan. Après 1713, la république, où l'influence anglaise est prédominante, retombe au rang plus modeste au-dessus duquel un concours de circonstances tout exceptionnelles l'avait un moment élevée; les rapports qu'elle entretient avec la France dépendent désormais des relations entre les cabinets de Londres et de Versailles et sont « amicaux ou hostiles, selon que la Grande-Bretagne et la France se rapprochent ou se combattent ». Sur ces trois quarts de siècle, M. Bourgeois a pu passer vite.

Quatre autres ouvrages, intéressants à des titres divers, traitent d'une période plus ou moins étendue de l'ancien régime.

C'est à la veille même de sa mort que M. Augustin GAZIER a puachever la préface de son *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*<sup>1</sup>. On y retrouvera les idées que M. Gazier n'a pas cessé de défendre avec toute son ardeur combative. Pour lui, on le sait, non seulement il n'y a jamais eu d'hérésie janséniste, mais le jansénisme même n'est qu'une fiction des Jésuites. « Ce qu'on appelle improprement jansénisme », écrit-il encore au début de sa dernière œuvre, « n'est pas autre chose qu'un mouvement de réaction contre les théories impies de ceux qui ont exalté le libre arbitre au détriment de la puissance divine; c'est une proclamation des droits de Dieu opposée à une audacieuse déclaration des droits de l'homme. » Et il rappelle, en un autre passage, la célèbre définition des prétendus jansénistes par le cardinal

1. Augustin Gazier, *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris, E. Champion, 1922, 2 vol. in-16, ix-399 p. et 376 p., avec appendice et index.

Bona : « Des catholiques fervents qui n'aiment pas les Jésuites. » C'est l'expression de cette conviction définitive qui fait l'intérêt de l'ouvrage et qui en détermine le caractère. Sans doute est-il plus encore un plaidoyer en faveur des disciples de saint Augustin ou même, à l'occasion, un réquisitoire contre la Compagnie de Jésus qu'une histoire sereine du mouvement janséniste. Mais, par là même, il ne nous laisse jamais indifférents. Il faut ajouter qu'une évidente bonne foi éclate à chaque page et qu'il suffit dès lors d'un peu de sens critique pour lire ces deux volumes, bourrés de faits, avec autant de profit que de plaisir<sup>1</sup>.

M. J.-M. RICHARD a donné un très bon exemple en étudiant de près les anciennes archives notariales de Laval, qui ont été déposées dans les greniers du palais de Justice et dont L. Laurain, archiviste de la Mayenne, se propose, paraît-il, de dresser et de publier l'inventaire. M. Richard en a tiré un tableau de la *Vie privée dans une province de l'Ouest*<sup>2</sup>, ou, plus précisément, à Laval, pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui contient nombre d'indications intéressantes. C'est le cas, tout particulièrement, des premiers chapitres, sur l'habitation, le mobilier, l'habillement. On peut y suivre, de façon très nette, l'évolution qui a peu à peu créé un goût nouveau et transformé, du règne de Louis XIII au règne de Louis XV, tout le cadre de la vie privée; même en province — on le voit ici — elle a commencé de se manifester dès les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle et non pas seulement après 1715. D'autres chapitres, comme ceux sur l'éducation, sur les mariages, la piété, la charité, etc., ont beaucoup moins d'intérêt, parce que les archives notariales n'ont, à ce sujet, rien fourni qui fût très particulier à la région. On peut regretter aussi que, sur certains points, M. Richard n'ait pas songé à tirer de ses documents tout ce que, sans doute, ils eussent pu lui fournir, par exemple sur la composition des classes aisées à Laval ou sur le contenu des bibliothèques lavalloises. Il n'en reste pas moins qu'une série d'études semblables à celle-ci, et consacrées aux différentes régions de la France, nous permettraient seules de nous faire une idée plus exacte de la société française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Le D<sup>r</sup> René PARMENTIER, dans son étude sur le *Couvent des Trinitaires de Saint-André à Clermont en Beauvaisis*<sup>3</sup>, a

1. Je signale, à l'appendice du t. II, une traduction de la Bulle *Unigenitus*, avec le texte des 101 propositions condamnées.

2. J.-M. Richard, *la Vie privée dans une province de l'Ouest. Laval aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, E. Champion, 1922, in-8°, 395 p.; : prix 12 fr.

3. D<sup>r</sup> René Parmentier, *le Couvent des Trinitaires de Saint-André à Clermont en Beauvaisis*. Beauvais, 1922, in-8°, 245 p., avec un plan de Clermont et deux index.

poursuivi, nous dit-il, deux buts : tirer de l'histoire complète d'une communauté religieuse de l'ancienne France les renseignements d'intérêt général qu'elle peut fournir et recueillir avec le plus grand soin toutes les indications, si minimes soient-elles, qui peuvent intéresser l'histoire locale. De là le double caractère du livre. Certains chapitres, certains appendices aussi ne seront guère lus que par les érudits clermontois. Mais d'autres intéresseront tous les historiens, en particulier les chapitres v et vi sur les biens du couvent et leur administration. Le Dr Parmentier a eu cette bonne fortune que les Trinitaires avaient pris grand soin de leurs archives ; trois gros registres y sont conservés, qui ont été formés en 1781, et où l'on trouve inventoriés, parfois même transcrits, tous les actes concernant les propriétés, droits et revenus du couvent depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; les originaux de ces actes sont d'ailleurs soigneusement classés, à leur date, dans les cartons des archives conventuelles. Aussi M. Parmentier a-t-il pu composer une histoire à peu près complète des biens du couvent, y compris les rentes et cens, de leur acquisition, des transactions intervenues à leur sujet, de leur administration, jusqu'au moment où ils furent vendus comme biens nationaux<sup>1</sup>. Ce travail modeste est donc, malgré son cadre étroit, une utile contribution à l'histoire de l'Église sous l'ancien régime.

L'intérêt général est moindre dans une autre étude d'histoire locale, luxueusement éditée et illustrée, mais au titre un peu ambitieux : *Études historiques sur la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier*, par M. Pierre VIALLES<sup>2</sup>. On sait que cette cour souveraine fut créée par l'édit de juillet 1629, qui réunit la Cour des aides à la Chambre des comptes. M. P. Vialles a voulu nous en donner « l'histoire intérieure », d'après les archives privées de la Compagnie, mises récemment à la disposition des chercheurs par M. Sicard, arrière-petit-fils du dernier conseiller-syndic. Il nous rappelle, dans l'Introduction, la place qu'ont tenue dans la société montpelliéraise « Messieurs de la Cour », grands propriétaires terriens, grands bâtisseurs, commanditaires des manufactures cévenoles ou intéressés dans les comptoirs cettois. Si beaucoup de « chartreuses » ou de « folies » dont ils avaient peuplé les campagnes autour de la ville n'existent plus aujourd'hui, leurs hôtels ornent encore

1. La déclaration des biens et revenus du couvent en 1734 et les actes concernant la vente de ses propriétés comme biens nationaux sont publiés en appendice.

2. Pierre Vialles, *Études historiques sur la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier*, d'après ses archives privées, avec 35 phototypies et un plan. Montpellier, 1921, in-8°, 336 p.; prix : 20 fr.

Montpellier et leur physionomie revit pour nous dans les beaux portraits en phototypie dont M. Vialles a illustré son livre. Mais la plupart des détails qu'il nous fournit sur le règlement intérieur de la Compagnie, le costume des conseillers, les préséances, la compétence même de la Cour, sont bien minimes. La plus grande partie du volume est occupée par une liste détaillée, dans leur ordre d'admission, de tous les magistrats ayant siégé à la Cour, presque toujours avec l'indication précise de leur naissance, de leur mariage, de leur décès. Cette liste, dont l'usage est facilité par un Index, rendra de réels services aux historiens locaux.

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE (1661-1715). DOCUMENTS ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL. — Les publications de documents de la période « Louisquatorzienne » sont pour la plupart des réimpressions qui ont pris place dans la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus*. Ce son : les *Mémoires de Louis XIV* pour les deux années 1661 et 1666, publiés par M. Jean LONGNON; la *Vie de Duguay-Trouin*, par M. Henri MALO; les *Lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon* à son frère et à M<sup>me</sup> des Ursins, par M. Gonzague TRUC; la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, de Saint-Réal, par M. Alfred LOMBARD<sup>1</sup>. M. Longnon s'est contenté de reproduire, pour les deux années 1661 et 1666, le texte des *Mémoires de Louis XIV* remanié par Pellisson : il ne dispensera aucun historien de recourir à l'édition de Ch. Dreyss. Mais les Introductions des trois autres volumes méritent d'être lues. M. Henri Malo nous renseigne de façon précise sur la rédaction et les manuscrits de cette *Vie de Duguay-Trouin*, si vivante que certains passages y font penser à *Manon Lescaut* et si instructive sur la guerre de course au XVII<sup>e</sup> siècle. M. Truc a fait un heureux effort pour parler de M<sup>me</sup> de Maintenon sans parti pris, ni d'apologie ni de dénigrement. Enfin, M. Lombard s'est efforcé de prouver, contre l'opinion de M. Dulong dans une thèse récente, que le récit de la *Conjuration des Espagnols contre Venise* s'inspire de documents véridiques et reste, malgré quelques « embellissements », une œuvre historique beaucoup plus qu'un roman : il admet avec Amalia Zambler, le plus récent historien de la *Conjuration*, l'authenticité de la « grande dépêche du capitaine Jean-Pierre », à laquelle n'ont cru ni Daru ni Ranke, et même celle du « Sommario della Congiura », qu'il attribue à « un témoin aussi renseigné qu'on pouvait l'être » — ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire.

1. Les quatre volumes ont été publiés dans la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus*. Paris, éditions Bossard, 1921-1924, in-16; prix du volume : 12 fr.

Comme documents inédits, nous n'avons reçu que les *Lettres à Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, sur la cour de Louis XIV*, publiées par M. Émile MAGNE<sup>1</sup>, et les *Lettres intimes de Vauban au marquis de Puyzieulx*<sup>2</sup>, publiées par M. HYRVOIX DE LANDOSLE. Les premières, que M. Magne a tirées des archives de Chantilly, forment bien, ainsi qu'il le dit, une sorte de chronique de la cour de Louis XIV entre 1664 et 1667, c'est-à-dire précisément jusqu'à la date où commencent les *Lettres* du marquis de Saint-Maurice; mais elles sont loin de présenter le même intérêt que ces dernières et les renseignements nouveaux que l'on en pourra tirer sont bien menus. Quant aux *Lettres de Vauban à Puyzieulx*, ambassadeur auprès des Cantons, ce sont moins des lettres intimes que des lettres particulières, écrites d'ailleurs avec une grande liberté d'allures. Elles n'ajouteront rien à la renommée du maréchal et n'apportent rien de bien neuf à l'histoire; on y trouvera pourtant quelques lettres intéressantes, comme celle du 22 août 1700, sur une copie de la dime royale communiquée au premier président de Harlay<sup>3</sup>.

Aux publications de documents, nous joindrons un instrument de travail relatif à cette période : les tomes III et IV des *Sources de l'histoire de France (XVII<sup>e</sup> siècle)*, de MM. Émile BOURGEOIS et Louis ANDRÉ<sup>4</sup>, que la *Revue* a d'ailleurs brièvement signalés déjà. Le tome III est consacré aux *Biographies*, et, bien que M. André, dans un avant-propos, fasse valoir que nombre d'entre elles, en dépit d'un parti pris apologétique, n'en ont pas moins une certaine valeur documentaire par les renseignements de faits qui s'y rencontrent, on peut se demander si, dans l'ensemble, elles méritaient toute la peine qu'il a fallu prendre pour les réunir et nous les présenter; mais il faut remercier M. André des notes bibliographiques dont il a fait suivre la plupart des articles et qui seront utiles à con-

1. Émile Magne, *Lettres inédites à Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, sur la cour de Louis XIV (1660-1667)*. Paris, Émile-Paul, 1920, in-8°, xxxii-367 p. — Les premières lettres publiées in-extenso sont de 1664. Les analyses des lettres antérieures sont très brèves.

2. Vauban, *Lettres intimes inédites adressées au marquis de Puyzieulx*. Introduction et notes de Hyrvoix de Landosle (*Collection des chefs-d'œuvre méconnus*). Paris, éditions Bossard, 1924, in-16, 139 p.; prix : 12 fr.

3. « Dieu veuille », écrit Vauban, « que tout cela ait un bon succès. Mes espérances seront bien trompées si cela arrive! »

4. *Les Sources de l'histoire de France (XVII<sup>e</sup> siècle)*, par É. Bourgeois et L. André; t. III : *Biographies*, et t. IV : *Journaux et pamphlets*. Paris, Aug. Picard, 1923 et 1924, in-8°, 372 et 388 p.; prix : 15 fr. le volume. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLIII, p. 112, et t. CXLV, p. 275.

sulter<sup>1</sup>. Le tome IV, *Journaux et pamphlets*, est d'un intérêt historique beaucoup plus grand, du moins dans quelques-unes de ses parties. Peut-être eût-il été possible de l'alléger. Était-il nécessaire d'analyser, même très brièvement, un grand nombre d'opuscules dont l'importance, d'après M. André lui-même, est minime ou nulle? Mais la liste des journaux complète heureusement les indications fournies autrefois par M. Hatin et celle des pamphlets contemporains de Richelieu les études de MM. Desdouyres, Fagiez et Deloche<sup>2</sup>. L'introduction du volume ainsi qu'une courte notice sur les principaux polémistes qui travaillèrent pour Richelieu sont intéressantes et rendront service.

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE (1661-1715). TRAVAUX. — Les travaux relatifs à la période de Louis XIV présentent, dans leur ensemble et depuis quelques années, des caractères particuliers qu'il sera peut-être intéressant de définir. Deux tendances semblent s'y manifester. C'est, d'une part, une tendance à mettre en lumière les aspects les plus avantageux de l'ancien régime à son apogée, avec une arrière-pensée assez fréquente de critique indirecte à l'égard de la France contemporaine, issue de la Révolution; les études sur la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, après avoir été très délaissées, sont de nouveau à la mode, mais particulièrement dans les milieux conservateurs, dont elles reflètent parfois les préventions ou les préférences; elles ont pris ainsi dans la littérature historique la place qu'y tenaient naguère encore les études d'histoire napoléonienne. L'autre tendance, qui peut aisément s'unir à la première, marque une réaction contre les méthodes scientifiques en histoire et un retour à l'alliance de l'érudition et de l'imagination. Elle n'est certes pas nouvelle et, sans même remonter plus haut, elle pourrait se réclamer des œuvres de M. Lenôtre ou de certains volumes de M. Frantz Funck-Brentano; mais, tandis que ceux-ci se sont efforcés seulement de rendre l'histoire moins austère et de plaire à leurs lecteurs, certains de nos auteurs vont plus loin et prônent « l'histoire romancée » dont Marcel Prévost a nettement défini les caractères essentiels : « Une

1. Je signalerai, parce qu'on ne penserait sans doute pas à les chercher ici, un certain nombre de numéros relatifs aux enquêtes sur les usurpations de noblesse ordonnées par Colbert à différentes dates du règne. On les trouvera sous la rubrique : *Familles nobles*, p. 42 et suiv.

2. On regrettera que M. André ne cite point le dernier volume de M. Deloche, *Autour de la plume du cardinal de Richelieu*. Sans doute n'avait-il pas encore paru quand M. André a composé ses notices.

documentation aussi exacte et, s'il est possible, aussi nouvelle que pour un ouvrage d'histoire proprement dite ; toutes les facultés imaginatives de l'auteur concourant à ressusciter le milieu, les faits, les mœurs, les personnages qu'il raconte<sup>1</sup>. »

Les types à peu près parfaits de ce genre historique — et littéraire — ont été donnés, ces années-ci, par M. Émile MAGNE. C'est le cas, en particulier, de ses deux volumes sur *Tallemant des Réaux*. Le second, *la Fin troublée de Tallemant des Réaux*<sup>2</sup>, évoque en maints passages le souvenir du *Capitaine Fracasse* et nous apporte, néanmoins, les renseignements les plus minutieux et les plus sûrs (un peu dispersés, mais le genre ne permet pas qu'il en soit autrement) sur les financiers au temps de Mazarin. C'est le cas aussi, bien que d'une façon un peu moins frappante, des deux études du même auteur sur *Une amie inconnue de Molière*<sup>3</sup> et sur *le Vrai visage de La Rochefoucauld*<sup>4</sup>. C'est ainsi que, dans la seconde, si nous trouvons en note les clauses authentiques du contrat de mariage de François V de La Rochefoucauld, le père de l'écrivain, le texte nous apporte une reconstitution « romancée » des noces. Les études de M. Émile Magne devront à ces caractères d'avoir un plus grand nombre de lecteurs. Elles amuseront. Elles instruiront souvent. Elles inquiéteront aussi, par la difficulté que l'on éprouve à distinguer nettement du document original (sauf quand il est cité en note) les « embellissements » qu'y ont ajoutés les « facultés imaginatives » de l'historien.

Une autre « formule » se rencontre plus fréquemment encore parmi les publications des dernières années de l'époque de Louis XIV. Elle consiste à choisir un personnage de second plan (tout au moins par son rôle historique) et à le mettre en pleine valeur au centre d'un récit anecdotique et pittoresque. Les sources de pareils travaux sont presque toujours les mêmes : une correspondance diplomatique, s'il s'agit d'un ambassadeur, un recueil de lettres privées dans les autres cas, et surtout les mémorialistes contemporains, en première

1. Je prends la citation dans la préface de M. Lombard, qui applique au récit de Saint-Réal la définition de Marcel Prévost.

2. É. Magne, *la Fin troublée de Tallemant des Réaux*. Paris, Émile-Paul, 1922, in-18, 426 p. — Il en a déjà été parlé dans la *Revue*, t. CXLIV, p. 265.

3. É. Magne, *Une amie inconnue de Molière*. Paris, Émile-Paul, 1922, in-16, 134 p. — Honorée de Bussy n'est pas inconnue des lecteurs de Tallemant, mais M. Magne a reconstitué en partie son histoire vraie au moyen de documents inédits tirés des Archives nationales ou du minutier de M<sup>e</sup> Meunier, notaire à Paris.

4. É. Magne, *le Vrai visage de La Rochefoucauld*. Paris, Ollendorff, 1923, in-18, 211 p. et 12 planches; prix : 15 fr.

ligne toujours, selon l'époque, Tallemant des Réaux ou Saint-Simon. Avec ces deux auteurs-là, on peut être certain que la vie et la couleur ne manqueront pas ! Les œuvres ainsi composées sont nombreuses et bien souvent ne se distinguent les unes des autres que par le talent plus ou moins sûr de l'écrivain.

A ce titre, je citerai d'abord le *Grand Conti* du duc de La Force<sup>1</sup>. Il va sans dire que le récit y est bien conduit, alertement écrit, et que la documentation en est sérieuse. Les mémoires — Saint-Simon, Sources, M<sup>me</sup> de Caylus, M<sup>me</sup> de La Fayette et beaucoup d'autres, car l'érudition de l'auteur est très étendue — ont donné les éléments du cadre, selon les règles du genre. Mais le duc de La Force a trouvé au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, aux archives des Affaires étrangères et de la Guerre, aux Archives nationales, aux archives de Chantilly surtout, ceux d'une biographie complète et précise de son héros. Le public cultivé, mais assez large, pour lequel un pareil volume est écrit, trouvera, à le lire, plaisir et profit. Si grand qu'ait été le prestige de François-Louis de Bourbon, prince de Conti, dans le cercle étroit de la cour, est-il certain pourtant que l'oubli dans lequel il est tombé soit immérité tout à fait et que le détail de sa vie relève d'une autre histoire que de l'histoire anecdotique ?

On ne pourra guère nier, en tout cas, qu'il en soit ainsi pour la *Belle-fille de Louis XIV* que M. Émile Collas<sup>2</sup> nous présente dans la même collection. Bien que la princesse électoral de Bavière ait été la femme du grand dauphin et la mère du duc de Bourgogne et quels qu'aient été ses mérites et ses vertus privées, elle n'a pas tenu beaucoup de place à Versailles, où ses goûts et ses maladies l'ont de bonne heure isolée ; elle tient moins de place encore dans l'histoire du règne, quoiqu'elle se soit efforcée toujours d'être « bonne Française » et de seconder la politique de Louis XIV, sans grand succès à vrai dire, auprès de son frère l'Électeur. M. Collas lui-même a senti le besoin, dans sa préface, d'expliquer le sujet qu'il a choisi : « Est-ce néanmoins », écrit-il, « une figure qu'il soit intéressant d'étudier et de faire revivre aujourd'hui ? Oui, assurément. D'abord, rien de ce qui touche au règne de Louis XIV, à cette brillante période de notre histoire, malgré les erreurs et les fautes du grand roi, ne nous demeure indifférent. » Voilà bien la vraie raison.

C'est elle aussi, sans doute, qui a poussé M. Adrien HUGUET à

1. Duc de La Force, *le Grand Conti*. Paris, Émile-Paul, 1922, in-8°, 337 p., avec une bibliographie et un index des noms propres ; prix : 10 fr.

2. Émile Collas, *la Belle-fille de Louis XIV*. Paris, Émile-Paul, s. d., in-8°, 308 p. ; prix : 10 fr.

nous donner une ample étude, luxueusement éditée, sur le *Marquis de Cavoye*<sup>1</sup>, avec ce sous-titre : *Un grand maréchal des logis de la Maison du roi* — car tout est grand sous le grand règne. Ici, les deux tendances que j'essayais plus haut de définir triomphent ensemble. La documentation est bien celle qui convient à « l'histoire romancée » : d'une part, les mémoires et, bien entendu, ceux de Saint-Simon en première ligne<sup>2</sup>; d'autre part, un grand nombre de pièces relatives à la vie privée de Cavoye ou de ses ascendants — contrats de mariage, inventaires, comptes de dépenses, provisions, etc. — tirées des archives familiales que M. Lennel de La Farelle conserve au château de Fransart. Mais, ici, les deux sources de la documentation ne se confondent pas, et tantôt M. Huguet raconte, en donnant libre cours à son imagination constructive, tantôt, au contraire, il énumère ou analyse les pièces authentiques. Il va sans dire que la composition du livre en souffre un peu ; mais elle souffre bien plus encore de l'abus des digressions et des citations, qui parfois ne se rapportent que très indirectement au sujet<sup>3</sup>. Quant à l'autre tendance, la tendance apologétique, elle apparaît chaque fois qu'un peu d'histoire générale intervient pour relier entre eux les exploits et les aventures du « brave Cavoye »<sup>4</sup>.

Ce défaut de composition, en même temps que la disproportion entre l'ampleur de l'étude et l'importance minime du personnage étudié, se retrouve, à un plus haut degré peut-être, dans l'ouvrage imposant, consciencieux et disparate que M. Aude a consacré à un diplomate de second plan, André de Béthoulat, comte de La Vauguyon<sup>5</sup>. M. Aude a lu et cite longuement presque tous les historiens

1. Adrien Huguet, *Un grand maréchal des logis de la Maison du roi, le marquis de Cavoye (1640-1716)*. Paris, Champion, 1920, in-8°, xxiii-529 p., avec neuf planches hors texte; prix : 20 fr.

2. Il est vrai que M. Huguet nous dit lui-même le peu de confiance que l'on doit avoir en Saint-Simon ; aussi ne le consultera-t-il que « comme portraitiste ».

3. Voici un exemple de la façon dont les digressions et les citations s'introduisent dans le récit : « Charles de Cavoye, le futur lieutenant aux gardes », écrit M. Huguet, « fut vraisemblablement admis au palais auprès de Louis XIV enfant en même temps que Louis-Henri de Loménie de Brienne, qui a tracé un piquant tableau de son arrivée dans la galerie des portraits et des occupations des jeunes princes. » Suivent alors une digression sur Brienne, une longue citation prise dans ses Mémoires, puis une autre digression sur l'éducation de Louis XIV.

4. Dans ces parties d'histoire générale, M. Huguet ne renvoie guère qu'à Henri Martin et à Capefigue.

5. A.-F. Aude, *Vie publique et privée d'André de Béthoulat, comte de La Vauguyon, ambassadeur de France*, avec son portrait et la généalogie de sa famille. Paris, É. Champion, gr. in-8°, 356 et 92 p.

qui ont écrit sur la politique étrangère de Louis XIV et qui ont rencontré La Vauguyon à Berlin, à Madrid ou à Vienne<sup>1</sup>. Il transcrit de même des pages entières de Saint-Simon, et surtout des fragments étendus de la Correspondance diplomatique qu'il a copiés aux archives du ministère des Affaires étrangères. Ces citations démesurées coupent à tout moment le récit et découragent le lecteur. Mais, sans elles et sans les digressions, que resterait-il à dire sur la vie d'un personnage qui ne saurait éveiller grand intérêt, bien qu'il ait fait, grâce à la faveur royale, une assez belle carrière dans les ambassades, entre le moment où il fut introduit à la cour sous le patronage assez suspect de la Beauvais et celui où s'annonça la folie qui devait le conduire au suicide<sup>2</sup>?

La conception même du volume de M. Maurice MONTIGNY, *En voyageant avec M<sup>me</sup> de Sévigné*<sup>3</sup>, comporte une composition très lâche. L'auteur suit M<sup>me</sup> de Sévigné dans ses déplacements, et les pays qu'il traverse avec elle lui rappellent, au hasard des rencontres, les anecdotes les plus variées sur les lieux ou sur les personnes. Il les emprunte, en même temps qu'à M<sup>me</sup> de Sévigné elle-même, à tous les mémoires et souvenirs du temps, qu'il paraît connaître à merveille. Mais je ne conseillerai pas de confier son livre aux jeunes lectrices des *Lettres choisies* de la marquise. Ce que M. Montigny a retenu de ses lectures n'est pas précisément ce qui leur convient.

Ce sont aussi les digressions et les citations qui nourrissent le volume du vicomte MENJOT D'ELBENNE SUR M<sup>me</sup> de *La Sablière*<sup>4</sup>. On pourrait croire, à en lire le titre entier, qu'il s'agit d'une œuvre d'éducation, et il est vrai que, dans la seconde partie, l'auteur y analyse, commente et cite, pour la publier ensuite in-extenso dans l'Appendice, la correspondance de M<sup>me</sup> de La Sablière, retirée à l'hospice des Incurables, avec son directeur, l'abbé de Rancé. Mais une bonne moitié du volume est consacrée à M<sup>me</sup> de La Sablière avant la conversion, à la bienfaitrice de La Fontaine et à l'amie de La Fare. Encore cette première partie pourrait-elle être intitulée : *Autour de M<sup>me</sup> de La Sablière*. Car, beaucoup plus que d'elle, il y est question de sa famille et de ses amis : de son mari, La Sablière; de son

1. J'en suis moi-même; mais le plaisir que j'ai pu trouver à me relire ne m'empêche pas d'estimer que les citations de M. Aude sont beaucoup trop nombreuses et trop étendues.

2. La seconde partie du volume est consacrée à la généalogie, complète, précise et détaillée, de toutes les branches de la famille de Béthoulat.

3. Maurice Montigny, *En voyageant avec M<sup>me</sup> de Sévigné*. Paris, É. Chambon, 1920, in-8°, 356 p.; prix : 6 fr.

4. Vicomte Menjot d'Elbenné, *M<sup>me</sup> de La Sablière; ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé*. Paris, Plon, 1923, in-8°, 417 p.; prix : 20 fr.

frère, Pierre Hessein ; de La Fontaine et de La Fare ; sans compter la jolie Manon Vangangelt, à laquelle est consacré tout un chapitre, par la seule raison que le vicomte d'Elbenne croit que La Sablière, vers la cinquantaine, l'a chantée sous le nom d'Iris.

Beaucoup plus édifiant est l'ouvrage de M<sup>me</sup> BASSET D'AURIAC, *les Deux pénitences de Louise de La Vallière*<sup>1</sup>. Celui-ci répond à son titre. Même en nous racontant la vie mondaine de M<sup>me</sup> de La Vallière, ce sont les origines lointaines de la conversion que M<sup>me</sup> Basset d'Auriac s'efforce d'atteindre ; et toute la deuxième partie du livre, la plus longue, étudie Louise au Carmel. A vrai dire, cette « histoire d'une âme<sup>2</sup> » est-elle uniquement de l'histoire ? « Louise de La Vallière », écrit M<sup>me</sup> d'Auriac, « a vécu quinze ans à la cour et trente-six ans au Carmel... Nous avons cherché à entrer avec elle derrière la grille du monastère. Insensiblement, notre travail de biographe faisait place à la tâche plus douce de l'*hagiographie*... » Une biographie hagiographique ne relève pas de l'historien. Mais il faut reconnaître que celle-ci est écrite avec une ferveur contenue, qui ne prend jamais le ton de la dévotion, et qui ne fait que donner une valeur plus grande à la simplicité et à la précision du récit. »

Parmi les biographies, deux sont à signaler encore, mais qui méritent, pour une double raison, d'être mises à part ; elles nous présentent l'une et l'autre un personnage historique de premier plan et ne relèvent à aucun degré de « l'histoire romancée », ni par le choix des documents, ni par la méthode d'exposition : la description du milieu y tient très peu de place, tout l'intérêt est concentré sur le personnage. La première est celle de M<sup>me</sup> de Maintenon, par M<sup>me</sup> SAINT-RENÉ-TAILLANDIER<sup>3</sup>. Elle ne vaut pas seulement par la critique attentive, mais aussi par la compréhension psychologique. M<sup>me</sup> Saint-René-Taillandier n'a pas entrepris, ce qui n'eût guère été possible, de renouveler l'histoire de M<sup>me</sup> de Maintenon, mais seulement de déchiffrer, par un effort d'analyse, « l'éénigme de sa vie auprès du grand roi<sup>4</sup> ». Aussi a-t-elle demandé la préface de son livre à M. Paul Bourget. On peut n'être pas tout à fait d'accord avec l'auteur sur la conclusion de l'analyse ; on devra rendre hommage à la probité et à la précision avec lesquelles elle l'a conduite.

1. Gabrielle Basset d'Auriac, *les Deux pénitences de Louise de La Vallière*. Paris, librairie académique Perrin, 1924, in-16, 278 p. ; prix : 7 fr.

2. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Basset d'Auriac définit elle-même son livre dans l'Avertissement.

3. M<sup>me</sup> Saint-René-Taillandier, *M<sup>me</sup> de Maintenon*. Paris, Hachette, s. d., in-8° carré, 285 p.

4. C'est le sous-titre de l'ouvrage.

L'autre biographie est celle de *Vauban*, par M. Daniel HALÉVY<sup>1</sup>. M. Daniel Halévy, qui dirige les *Cahiers verts*, leur a donné ce petit volume d'histoire, le seul, si je ne me trompe, qui figure jusqu'ici dans la collection. Ceux qui la suivent ne s'en plaindront pas. Ce n'est, bien entendu, ni une étude complète et détaillée sur la vie si pleine de Vauban, ni surtout une étude technique de son œuvre comme ingénieur militaire. M. Halévy s'est uniquement attaché à peindre l'homme et à faire comprendre la valeur de ses services. Ses sources, intelligemment consultées, sont restreintes : ce sont avant tout les écrits de Vauban lui-même, en particulier *Mes Oysivetés* et la correspondance. Le portrait, très vivant, me paraît juste de ton ; je crois que M. Halévy a raison de nous montrer en Vauban — même lorsqu'il écrit la *Dîme royale* — un homme de la génération de 1660, toute monarchique, et qui ne sépara jamais la France de son roi ; il n'a rien d'un factieux, même pas d'un novateur ; les pages que M. Halévy écrit à ce sujet<sup>2</sup> sont parmi les mieux venues et les plus suggestives de ce petit livre. Les citations sont nombreuses ; mais elles font corps avec le développement et l'enrichissent sans l'encombrer.

On voit la place que tiennent les biographies dans la littérature historique relative au règne personnel de Louis XIV. En dehors d'elles, ces années dernières n'ont produit qu'un très petit nombre de travaux, de valeur inégale, qu'aucun caractère commun ne rapproche et qui n'ajouteront que peu de chose à notre connaissance du XVII<sup>e</sup> siècle.

La *Renaissance catholique en France*, du chanoine Louis PRUNEL<sup>3</sup>, n'est que la rédaction d'un cours public. Le sujet en est extrêmement vaste et de première importance. M. Prunel le connaît bien et l'on trouvera dans son livre, à condition de le lire avec critique, une masse assez considérable de renseignements utiles. Mais le volume se ressent de la façon dont il a été composé. On ne peut guère étudier à fond un vaste sujet dans les leçons successives d'un

1. Daniel Halévy, *Vauban*. Paris, Grasset, 1923, in-16, 205 p. (*les Cahiers verts*) ; prix : 6 fr. 75.

2. P. 144 et suiv. — Bien que M. Daniel Halévy ne dissimule pas les fautes du règne, il n'est pas toujours exempt d'une certaine illusion admirative. Je ne comprends pas bien comment il peut voir, dans le règne de Louis XIV, un épanouissement de la Renaissance. Peut-on comparer la dureté impitoyable de Louvois à celle de Saint-Just ? Saint-Just défendait le pays contre l'invasion. C'est en Belgique et en Palatinat que s'exerce la dureté de Louvois.

3. Chanoine Louis Prunel, vice-recteur de l'Institut catholique de Paris, *la Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Desclée, de Brouwer et C<sup>ie</sup>, 1921, in-16, VIII-316 p., avec l'imprimatur.

cours ; et l'on s'étonnera moins du ton de certaines pages, si l'on songe que le cours de M. Prunel a été professé à l'Institut catholique de Paris, dans la série — c'est la préface qui nous l'apprend — « des cours publics d'apologétique ».

Il y a beaucoup de choses aussi dans l'ouvrage de M. DE CROUZAS-CRÉTET, *Paris sous Louis XIV ; la vie paroissiale et la vie charitable ; la vie administrative et la vie politique*<sup>1</sup>. Le titre indiquerait à lui seul qu'il y en a plus que n'en peut honnêtement contenir un volume, fût-il, comme celui-ci, un in-8° de 500 pages. Et il y en a beaucoup plus encore que le titre n'en annonce ! Organisation paroissiale, clergé de la paroisse, fabrique, culte, confréries, séminaires (avec leur histoire depuis l'origine) ; les archevêques de Paris, la vie religieuse sous Louis XIV ; hôpitaux, hôpital général, la charité privée, la Compagnie du Saint-Sacrement, les Dames de la Charité, les Filles de la Charité ; le grand bureau des pauvres ; les petites écoles ; la municipalité parisienne (depuis l'origine toujours), Châtelet, lieutenant général de police, prévôté, lieutenant civil et lieutenant criminel ; police administrative et police judiciaire, police des quais et des ports ; entreprises de transports, la « petite poste » ; événements parisiens, entrées de souverains, fêtes diverses, inondations, disettes, procès de Fouquet et affaire des poisons ; refontes des monnaies, émissions de rentes, impôts nouveaux ; les gazettes et les pamphlets ; les idées de réforme, Vauban et Boisguilbert, Saint-Simon et Fénelon : voilà quelques-uns des sujets que M. de Crouzas-Crétet a entrepris d'étudier tous ensemble ? Il est aisé de prévoir à quel point l'étude en est superficielle, et que, si l'auteur a consulté, çà et là, quelques fonds d'archives, son information reste, sur bien des points, invraisemblablement incomplète<sup>2</sup>. Il est nécessaire de dire bien nettement, à propos de livres comme celui-ci, qui sont écrits dans une intention excellente et avec une visible bonne foi, qu'on rend infinitiment plus de services à l'histoire en étudiant à fond, simplement et patiemment, un sujet limité, qu'en ébauchant l'étude de cinquante sujets divers.

M. Henri SÉE a complété ses travaux sur les idées politiques sous l'ancien régime par un volume sur les *Idées politiques en France au XVII<sup>e</sup> siècle*<sup>3</sup>. Celui-ci est plus neuf que le volume consacré

1. P. de Crouzas-Crétet, *Paris sous Louis XIV*. Paris, Plon, s. d., in-8°, 507 p. ; prix : 15 fr.

2. Et unilatérale : sur la Compagnie du Saint-Sacrement, M. de Crouzas-Crétet ne cite ni le livre fondamental de M. Raoul Allier ni même les articles de M. Rebellois, mais seulement un article de M. de Grandmaison dans le *Correspondant*.

3. Henri Sée, *les Idées politiques en France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Marcel Giard, 1923, in-8°, 371 p. ; prix : 20 fr.

naguère au XVIII<sup>e</sup> siècle, parce que le XVII<sup>e</sup> siècle a été, de ce point de vue, moins étudié, du moins pour la période antérieure au triomphe de la monarchie absolue et centralisée. Il est aussi moins sommaire, parce que le champ d'études était moins vaste. Il sera de grande utilité aux étudiants, sans doute même aux professeurs de notre enseignement secondaire, qui y trouveront fidèlement analysées un grand nombre d'œuvres qu'ils n'auraient pas le temps d'étudier eux-mêmes : telles les œuvres de Le Bret, de P. Dupuy, de Claude Joly, les *Soupirs de la France esclave*, les *Lettres pastorales* de Jurieu, l'*État de la France de Boulainvilliers*, le *Détail et le Factum de la France de Boisguillebert*. On pourra critiquer l'ordre dans lequel M. Henri Séé nous présente les derniers en date de ces écrivains politiques<sup>1</sup>. On pourra regretter que la diversité des chapitres ne laisse pas toujours apparaître autant qu'il faudrait la continuité de la doctrine monarchique, d'une part, et, d'autre part, la communauté d'origine de la plupart des critiques formulées contre elle par les écrivains libéraux. Mais ces regrets légers ne doivent pas nous empêcher d'exprimer à M. Henri Séé notre reconnaissance pour les travaux d'excelente vulgarisation scientifique qu'il ne se lasse pas de nous donner.

La *Vie de Gabriel de Foigny*, par M. Frédéric LACHÈVRE<sup>2</sup>, n'est qu'un fragment de l'étude minutieuse et patiente entreprise par cet érudit sur le libertinage au XVII<sup>e</sup> siècle. A vrai dire, les lamentables aventures de Foigny à Genève et à Lausanne et sa principale œuvre libertine, « la Terre australie connue », n'ont point grande importance ; et M. Lachèvre a beau jeu de développer, à propos de cette courte biographie, sa thèse d'ensemble sur les libertins du XVII<sup>e</sup> siècle. « Plus nous avançons », écrit-il dans l'avant-propos, « dans la monographie des libertins du XVII<sup>e</sup> siècle et dans la publication de leurs œuvres, plus se précise notre définition du libertin : un faible d'esprit, incapable de maîtriser ses passions,... un déséquilibré, chez qui la sensation l'emporte sur la raison. » Peut-être. Mais n'est-ce pas parce que M. Lachèvre choisit, d'après sa formule, les libertins qu'il étudie ? Et ne le reconnaît-il pas lui-même en écrivant dès la page suivante : « Naudé, La Mothe le Vayer, Saint-Évremond auraient été, au XVII<sup>e</sup> siècle, qualifiés de libertins ; ils ne sont que des sceptiques ou, en langage moderne, des libres penseurs... » A la bonne heure ! Mais alors M. Lachèvre n'avait pas besoin d'avancer bien loin dans son étude pour en formuler les con-

1. On est un peu surpris que Boulainvilliers et l'abbé de Saint-Pierre soient présentés avant Vauban et Boisguillebert.

2. Frédéric Lachèvre, *la Vie de Gabriel de Foigny (1630?-1692)*. Paris, É. Champion, 1922, in-8°, xiv-60 p.

clusions : il en partait. Et n'éprouve-t-on pas quelque surprise à lire ce jugement sommaire : « Gabriel de Foigny... nous apparaît comme un vulgaire paillard, un déséquilibré complet, présentant, comme Cyrano, toutes les caractéristiques des libertins du XVII<sup>e</sup> siècle », après avoir lu un peu plus haut, à la même page, cet autre jugement sur Cyrano : « C'est le premier écrivain de langue française qui, sous le voile de la fiction, a voulu faire connaître ses opinions nettement antichrétiennes et ses critiques des bases de la société, indiscutées jusqu'alors. Il est vraiment l'initiateur de l'esprit philosophique, rationaliste... Il a eu, au XVII<sup>e</sup> siècle, trois successeurs qui possédaient une mentalité analogue à la sienne : Gabriel de Foigny, Denis Veiras et Claude Gilbert? » Mieux vaut laisser de côté l'avant-propos, les considérations sur le protestantisme (qu'on ne s'attendait pas à voir mêlé à cette affaire, car il n'avait pas, que je sache, une particulière indulgence envers les libertins) et les citations empruntées à M. Charles Maurras, pour reconnaître l'érudition impeccable de M. Lachèvre, dès qu'il étudie des faits précis.

Après les libertins, les hérétiques : le P. Dudon nous apporte une copieuse étude sur le *Quiétiste espagnol Michel Molinos*<sup>1</sup>. Il y a été conduit par la découverte qu'il a faite à Barcelone du texte espagnol des deux principales œuvres de Molinos, le *Traité de la communion quotidienne* et *La Guide spirituelle* ; le présent ouvrage ne fait d'ailleurs que remanier et compléter une série d'articles parus, de 1911 à 1916, dans les *Recherches de science religieuse*. Il faudra tenir compte, en le lisant, de la position prise par le P. Dudon à l'égard du molinisme et de son initiateur : dès l'abord, ne qualifie-t-il pas, sans aménité, Molinos de « coquin » et le quiétisme de « doctrine infâme » ? Aussi croit-il découvrir en Molinos, dès ses débuts dans le ministère ecclésiastique et sans qu'aucun document, semble-t-il, y autorise, l'hérésiarque qu'il deviendra plus tard. Bien plus encore est-il convaincu des noirs desseins et de la duplicité du prêtre espagnol, alors pourtant qu'à Rome il n'a que des admirateurs et que les censeurs, en louant la *Communion quotidienne* et *La Guide*, contribuent eux-mêmes à leur diffusion. D'autre part, l'événement décisif, dans la vie de Molinos, reste inexpliqué, je veux dire son arrestation et son incarcération le 18 juillet 1685 : seules les archives du Saint-Office pourraient nous éclairer à ce sujet et

1. *Le Quiétiste espagnol Michel Molinos (1628-1696)*, par le P. Paul Dudon, de la Compagnie de Jésus. Paris, Gabriel Beauchesne, 1921, in-8°, xxi-313 p., avec l'imprimatur. On y trouvera une utile bibliographie des œuvres des docteurs quiétistes et des ouvrages de controverse quiétiste.

elles ne sont point ouvertes encore, même pour le P. Dudon. Ce sont elles seules aussi qui permettraient de faire le récit authentique et complet du procès de Molinos, sur lequel le P. Dudon n'est renseigné que par la correspondance du cardinal d'Estrées. Il n'en reste pas moins que le P. Dudon a précisé quelques faits, ignorés jusqu'ici, de la vie de Molinos, par exemple la date exacte de sa naissance<sup>1</sup>, et qu'il apporte une contribution importante à l'histoire des origines espagnoles du quiétisme.

Les thèses de M. Gustave DULONG sont consacrées à l'*Abbé de Saint-Réal*<sup>2</sup>, et je les ai déjà mentionnées plus haut, à propos de l'édition nouvelle de la *Conjuration contre Venise*, par M. Lombard. La thèse principale se compose de trois parties bien distinctes : une étude sur l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle avant la période classique ; une étude sur les œuvres de Saint-Réal ; une étude sur les continuateurs de Saint-Réal. Le lien entre elles, c'est une idée générale, qui est la « thèse » même de M. Dulong : les œuvres maîtresses de Saint-Réal sont nées de la fusion parfaite de l'histoire et du roman, préparée depuis cinquante ans environ, et qui ne lui survivra guère, puisque M. Dulong distingue déjà, parmi les continuateurs immédiats, les pseudo-historiens et les romanciers. On voit aussitôt, du point de vue historique, les objections : ce n'est pas, dans son ensemble, en dépit du titre, l'historiographie de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle que M. Dulong étudie, mais seulement les œuvres qui lui semblent annoncer la conception de Saint-Réal ; d'autres tendances pourraient et devraient, dans une étude complète, être mises en lumière. En outre, M. Dulong n'a-t-il pas voulu trop embrasser, et dans cette vue rapide, qui précède l'étude sur Saint-Réal, ne trouverait-on pas sans peine bien des affirmations discutables ? La seconde partie est beaucoup plus solide, encore qu'elle puisse être discutée aussi, puisque, précisément, M. Lombard la discute. A vrai dire, peut-être M. Lombard lui-même accorderait-il à M. Dulong que Saint-Réal recherche dans les documents la vérité humaine bien plutôt que la stricte vérité historique. Tout le différend se réduirait alors à ce que M. Lombard croit voir, chez Saint-Réal, un souci d'exactitude (là du moins où les documents le lui permettent) qui n'apparaît pas aussi nettement à M. Dulong. Ce serait, en même

1. Les dates données jusqu'ici étaient soit 1627, soit 1640. Les registres paroissiaux de Muniés indiquent que Molinos y fut baptisé le 29 juin 1628.

2. *L'Abbé de Saint-Réal ; étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII<sup>e</sup> siècle*, par Gustave DULONG. Paris, Champion, 1921, 2 vol. in-8°, 372 et 175 p.; prix : 25 fr. les deux volumes.

temps, la différence entre le roman historique et l'histoire romancée. Elle n'est pas assez grande pour que le désaccord puisse être bien profond<sup>4</sup>.

Je signale, en terminant (et je m'excuse de le faire de façon si tardive), le volume extrait par M. Charles de La Roncière du tome V de son *Histoire de la marine française*, sous le titre : *Un grand ministre de la Marine, Colbert*<sup>2</sup>. Ici, personne ne protestera contre le qualificatif. Tous ceux qu'intéresse l'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle (et d'autres aussi, fort heureusement) ont déjà lu ce petit livre, où l'ampleur et la sûreté de l'information ne nuisent en rien à la personnalité des jugements. Bien qu'il ait été publié pour le tricentenaire du ministre, ce n'est pas un panégyrique, et la gloire de Colbert n'en souffre pas<sup>3</sup>.

G. PAGÈS.

(Sera continué.)

1. La thèse complémentaire de M. Dulong (in-8°, 175 p.) comprend un choix de lettres de Saint-Réal, une bibliographie de ses œuvres et une assez longue étude sur les adaptations dramatiques de *Don Carlos*.

2. Ch. de La Roncière, *Un grand ministre de la Marine, Colbert*. Paris, Plon, s. d., in-16, iv-310 p.

3. Je signalerai la nouveauté du chapitre intitulé : le Vrai crime du surintendant Fouquet.

---

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

---

**W. DEONNA.** *L'archéologie : son domaine, son but.* Paris, Ernest Flammarion, 1922. In-16, 287 pages. (Bibliothèque de philosophie scientifique.) Prix : 7 fr. 50.

Dans la première partie, Origine et constitution de l'archéologie, l'auteur montre l'homme tourné vers le passé, parce que le souvenir est toujours plus beau que la réalité et que l'on éprouve un attrait mystérieux pour ce qui n'est plus; mais la recherche scientifique ne commença que le jour où l'on étudia le passé pour lui-même. Ce fut en Grèce, pour la première fois, que l'on vit naître l'archéologie et l'histoire. Les logographes ne leur demandent que de satisfaire l'imagination, la curiosité et la rêverie par de belles histoires et la description de monuments étranges et surannés, mais, avec Hérodote et plus encore avec Thucydide, l'histoire se détache de la religion et de la poésie pour devenir critique et le document archéologique prend une place qu'il ne perdra plus. Quant aux premiers travaux, purement archéologiques, ils n'apparaissent qu'à la mort d'Alexandre : c'est l'époque des pérégrinages, des Douris de Samos et des Antigone de Carystos.

Si l'archéologie s'est, à ce moment, constituée, elle est restée, encore de nos jours, au « stade préliminaire ». Réunir des monuments en collection, les décrire et les dater, les rapporter à leurs auteurs et caractériser leur style, sans songer à déterminer les raisons de ces faits, c'est, pour l'archéologue, agir comme si le botaniste réduisait sa science au classement d'un herbier. Il faut donc « une synthèse aussi vaste que possible, groupant tous les faits de l'art matériel, sans aucune restriction de temps et d'espace, de destination esthétique et technique (p. 40) ». M. Deonna arrive ainsi à faire de l'archéologie « une histoire et une science de l'art », entendant par ce terme tous « les monuments ouvrés », « la constatation et l'explication simultanée de toutes les formes matérielles créées par l'homme, dans ce qu'elles ont de particulier et de général ». C'est élargir considérablement les cadres étroits de l'archéologie et arriver ainsi à la définition la plus vaste et la plus scientifique que l'on en ait encore donnée.

Le plan de l'ouvrage est un peu déconcertant, car les trois dernières parties (Relations de l'archéologie avec d'autres disciplines, Relations des différentes branches de l'art entre elles, Les méthodes à employer, p. 201-279) ne font que reprendre à plusieurs reprises et développer les cinquante-six premières pages; cette réserve faite, on ne peut que

recommander à tous les archéologues cette partie du livre (p. 218-253), où M. Deonna leur montre comment il leur faut se servir de la photographie, du microscope et de l'analyse chimique, sans négliger les sciences médicales, l'anthropologie et l'ethnographie. Les doctrines philosophiques peuvent encore leur servir à déterminer le caractère de l'art d'une époque ou d'un individu, les sciences économiques à étudier les modes de production et leur influence sur les formes matérielles, les mathématiques à reconnaître certaines préoccupations comme celles des nombres mystiques et l'alternance des figures géométriques, la linguistique à reconstituer des stades de civilisation disparus ou inconnus au point d'en retrouver jusqu'à l'aire géographique.

De la deuxième à la sixième partie de son livre, M. Deonna semble un peu trop perdre de vue l'archéologie et ses méthodes pour ne s'occuper que de l'évolution de l'homme et de son art, entendu au sens particulier, encore une fois, de « manifestation ouverte ». Dans sa *Genèse de l'art* (chap. v et surtout aux p. 63-69), M. Deonna montre que l'homme s'est, tout d'abord, servi de ses organes pour la recherche de sa nourriture et les besoins de sa défense; son premier progrès, ce fut l'emploi de la main, « de préférence au début, uniquement par la suite ». Le souvenir de cet état si primitif existe encore et l'on peut en retrouver de nombreuses et curieuses survivances jusque chez nos contemporains (cf. p. 72). Un second progrès, plus important, amena l'homme à trouver les outils : il utilisa d'abord les productions de la nature et les façonna ensuite, puis, variant indéfiniment cette « production artificielle » suivant les circonstances et ses besoins, il en transmit l'expérience à ses descendants. Ainsi se créa la civilisation, qui n'est pas autre chose « qu'une force accumulée ». — Dans le conflit entre la nature et l'art (III<sup>e</sup> partie, p. 79), M. Deonna part de ce principe que toute œuvre d'art est « le produit d'une lutte menée par l'homme contre une nature qui ne suffit pas à ses besoins »; il en arrive bientôt à la rendre docile à ses moindres désirs. Du même coup, il augmente ses forces, en intensifiant, par exemple, sa vision à l'aide du microscope et du télescope; il les économise, en remplaçant sa propre énergie par toutes celles qui peuvent le dispenser de sa peine. Mais la nature n'est pas sans prendre sa revanche. L'histoire de la civilisation est donc celle d'un perpétuel conflit entre l'art et la nature; M. Deonna en donne de nombreux exemples, qu'il emprunte à la Grèce et au moyen âge, tout autant qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et à l'histoire esthétique des toutes dernières années.

La quatrième partie a comme sous-titre les « Projections ». M. Deonna en distingue trois : la « projection naturelle » ou action de la nature sur l'homme créateur; la « projection humaine », c'est-à-dire l'anthropomorphisme, où l'homme donne à tout ce qui l'entoure son apparence physique et sa mentalité; la « projection artificielle », où l'art, ce troisième terme de la triade, réagit sur tous ceux qui l'ont créé, sur la nature et sur l'homme. Cette quatrième partie montre fort

bien l'homme utilisant les forces de la nature (abris naturels..., couloirs des montagnes..., os pointus et contondants... etc.), adorant en un « stade aniconique » toutes les grandes forces du monde, les astres, le feu, les pierres et les rochers. L'art n'existe pas encore, mais il commence avec l'adaptation des forces et des formes. Le processus est achevé, lorsque la copie artificielle succède à l'adaptation ; parmi les exemples donnés, il est incontestable que le mur pélasgique aux pierres brutes fut suivi du mur polygonal à retouches et ce dernier du mur hellénique aux assises réglées, aux angles taillés suivant la volonté préconçue de l'homme. — Le très curieux chapitre sur la seconde des « projections » explique aussi très bien comment l'homme fut conduit à transformer, d'une manière assez lente, ses types « aniconiques » en stèles anthropomorphiques ; il a donc projeté en dehors de lui ses propres forces, les attribuant tout d'abord à des êtres surnaturels qu'il anthropomorphise et qui deviennent ainsi les créateurs de l'art et des techniques (légendes égyptiennes, grecques..., tibétaines et papoues). Puis il fait rentrer en lui-même toutes les forces qu'il avait extériorisées, et l'art, tout pénétré à ses origines de religion et de mysticisme, devient humain et descend du ciel sur la terre. Issu de la copie des formes naturelles et humaines, il tend à s'éloigner de ses deux prototypes pour finir par s'écartier entièrement d'un monde dont il n'a tout d'abord été que la réplique servile. Il élimine tout ce qui est pensée, intelligence, ne gardant que des impressions purement sensorielles et physiologiques. L'histoire de l'art, qui a commencé par l'idée et la pensée créatrice, se laisse, à la fin, dominer par la forme, les apparences et les procédés techniques.

G. GUENIN.

---

Paul MONCEAUX. *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.*  
T. VII : *Saint Augustin et le donatisme*. Paris, Leroux, 1923.  
In-8°, 295 pages. Prix : 30 fr.

M. Paul Monceaux a la patience et la ténacité des anciens Bénédictins, à qui nous devons *l'Histoire littéraire de la France*. Son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* avance avec une régularité remarquable. L'étude des textes qui se rapportent à la querelle donatiste y tient une place importante, que l'on pourrait trouver exagérée si l'on ne se rappelait que le sujet est spécifiquement africain. Après un volume consacré aux « documents sur l'histoire du schisme », un autre concernant « saint Optat et les premiers écrivains donatistes », un autre encore intitulé « Littérature donatiste au temps de saint Augustin », M. Monceaux nous en donne un quatrième, le septième de la collection entière, qui étudie « saint Augustin et le donatisme », entendons par là l'œuvre antidonatiste du grand évêque.

Nous y apprenons d'abord comment Augustin, à peine arrivé à

Hippone et ordonné prêtre par l'évêque du lieu, fut amené par les devoirs de sa charge à s'occuper des nombreux schismatiques qui l'entouraient; comment, élevé lui-même à l'épiscopat, il organisa contre eux une véritable campagne qui s'étendit bien au delà de son diocèse; comment, à mesure que son autorité s'accrut, il s'associa dans ces luttes religieuses non seulement les autres évêques catholiques de la région, mais les pouvoirs publics; comment, après la tenue de plusieurs conciles où ses vues s'imposèrent, il obtint la convocation d'une conférence officielle présidée par un commissaire impérial, qui, en 411, réunit les mandataires des deux partis et aboutit à une condamnation formelle des schismatiques; comment, enfin, dans les années qui suivirent et jusqu'à sa mort, mettant à profit sa victoire, il poursuivit avec une inlassable vigueur les derniers dissidents.

Un second chapitre analyse le rôle joué dans cette campagne par les nombreux auxiliaires d'Augustin, soit par ses collègues dans l'épiscopat ou dans la prêtrise, qui ont été ses alliés de la première heure ou qui progressivement se sont adjoints à lui, soit par les laïques, grands propriétaires, magistrats et agents du pouvoir impérial, dont le concours, quoique plus extérieur, n'a pas été moins dévoué ni moins précieux. Il en ressort nettement que ce fut toujours lui qui joua le premier rôle. Les autres ne firent que le suivre, gagnés par son prestige, par la netteté de son programme et par son ardeur entraînante.

Aussi est-ce sur son œuvre que M. Monceaux concentre l'attention. Dans trois nouveaux chapitres, il passe en revue les traités, les lettres et les sermons où saint Augustin s'occupe du donatisme. Cette partie de son exposé est particulièrement fouillée. Il étudie en détail chaque pièce, donnant pour chacune la date exacte et les circonstances qui en expliquent la rédaction. Une omission est pourtant à noter : Dom Morin a publié en 1917 un grand nombre de sermons inédits de saint Augustin. Plusieurs sont consacrés à la controverse donatiste. M. Monceaux n'en fait aucune mention. Ces documents n'appartent, du reste, aucun détail bien nouveau et la lacune est facile à combler.

Un dernier chapitre est consacré à l'appréciation de la polémique augustinienne. M. Monceaux y montre un parti pris d'admiration qui ne laisse aucune place à la critique. Autant dans les volumes précédents il a chargé les donatistes, autant ici il exalte leurs adversaires. Pour lui, Augustin ne représente pas seulement l'orthodoxie, mais la sagesse même, et afin d'arriver à ses fins il n'emploie pas seulement les moyens les plus habiles, mais les plus justes. Il a bien, à partir d'une certaine époque, réclamé contre les donatistes l'intervention du pouvoir civil, qu'il réprouvait d'abord. Mais c'est que les efforts qu'il avait faits, en commençant, pour convertir pacifiquement les dissidents s'étaient brisés contre « l'intransigeance des chefs et le fanatisme du vulgaire »! C'est ainsi que lui apparaissaient de plus en plus clairement, à la lumière des faits, les résultats bienfaisants de la

contrainte ! Il en vint à se dire et à déclarer nettement que l'on devait recourir à la persécution dans l'intérêt même des persécutés, et il invoqua en ce sens le « Compelle intrare » de l'Évangile. Par là, il frayait la voie aux inquisiteurs. M. Monceaux le nie. On l'a, dit-il, mal compris, « parce que l'on cherchait un docteur dans le polémiste ». Mais toutes ses polémiques n'ont-elles pas un caractère doctrinal ? « L'on considérait à part telle ou telle de ses ... théories, en les isolant ... des antécédents historiques qui les ... expliquaient. » Gardons nous de confondre explication et justification. « L'on n'a pas tenu compte ... de ses hésitations et de ses scrupules, qui l'avaient retenu si longtemps d'étape en étape sur la voie où l'entraînaient presque malgré lui les circonstances. » Son jugement final, pour avoir été longuement délibéré, n'a que plus de poids. « Surtout on s'est mépris complètement sur son dessein quand on a tiré une théorie universelle de ce qui était pour lui une théorie d'occasion ... de polémiste aux prises avec des adversaires agressifs et de mauvaise foi. » Tout partisan de la force n'a-t-il pas pareillement en vue ses adversaires du moment et ne se décharge-t-il pas sur leur indocilité de ses propres violences ? Le plaidoyer de M. Monceaux manque son but et il est d'ailleurs bien inutile. Saint Augustin est assez grand pour qu'on puisse, sans le diminuer, lui reconnaître quelques torts, et c'est mal le servir que vouloir le louer à outrance.

Prosper ALFARIC.

---

L. VON PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters...* T. IX : *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Katholischen Reformation : Gregor XIII (1572-1585).* Fribourg-en-Brisgau, Herder et C<sup>ie</sup>, 1923. In-8°, xlv-933 pages. Index. Prix : br., 46 fr. 80 ; relié, 52 fr.

Le nouveau tome de la monumentale histoire des papes est consacré tout entier au pontificat de Grégoire XIII. M. von Pastor estime que le pape Ugo Boncompagni a été généralement sacrifié, parce qu'il a eu la malchance de régner entre ces deux illustres personnages, Pie V et Sixte-Quint. Il faut bien dire que, si M. von Pastor est arrivé à consacrer à ces treize années près de mille pages, c'est en pratiquant largement l'art des digressions. Durant le pontificat de Grégoire XIII se sont passés en grand nombre des faits considérables pour l'histoire de l'Église : l'application des décrets du Concile; la reprise de la lutte, souvent victorieuse, contre l'hérésie, notamment en Allemagne, en Grande-Bretagne, en France, dans le nord et l'est de l'Europe; des triomphes éphémères en Suède et même en Moscovie; la reconquête de la Pologne, un instant chancelante; l'essor des missions en Extrême-Orient, l'action convertissante dans le Nouveau-Monde; la

réforme du Carmel et la création de l'Oratoire. En même temps que le patron du nouveau calendrier<sup>1</sup> et de la révision du droit canon, Grégoire XIII est le pape de la Saint-Barthélemy et le pape de la lutte contre Élisabeth, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de longs démêlés avec l'Espagne et surtout avec les autorités espagnoles en Italie.

M. von Pastor étudie en eux-mêmes ces divers faits, et l'on perd parfois le fil rouge entre ces chapitres qui racontent treize années de l'histoire de l'Église et même souvent de l'histoire tout court dans ses rapports avec l'Église. Toute la biographie de sainte Thérèse, celle de Philippe de Néri (écrites toutes deux sans une concession à la critique rationaliste<sup>2</sup>), on peut penser que ce sont là des hors-d'œuvre. Ne nous en plaignons pas. Grâce au travail acharné de l'auteur dans les archives vaticanes, à ses dépouillements dans les dépôts les plus variés, à ses abondantes lectures (dix-huit pages serrées de bibliographie générale, plus beaucoup d'ouvrages spéciaux cités en notes), nous avons là une contribution inappréciable à l'histoire du xvi<sup>e</sup> siècle. Ne reprochons même pas à l'auteur ses répétitions : il lui arrive de reprendre, dans un chapitre, des faits exposés sous une précédente rubrique.

Consultons-le d'abord sur Rome, sur le grand jubilé de 1575. Préparatifs et précautions de police économique s'inaugurant deux ans à l'avance ; floraison de livres sur la Ville éternelle et de « guides » pour les pieux-touristes ; afflux évalué à 400,000 pèlerins, ce qui force à réduire le séjour de trente à cinq journées : il y a là une excellente peinture de la *Roma sancta*, éclairée par ces précieux *Avvisi di Roma* qui comptent parmi les ancêtres de notre presse d'information. On ne lira pas avec moins d'intérêt l'histoire de la découverte des catacombes dites de sainte Priscille, la création des grands collèges qui devaient perfectionner l'instruction des clercs et fournir des prédicateurs aux terres hérétiques ou païennes. Si l'Inquisition joue un rôle moins important sous Grégoire que sous ses prédécesseurs, il reste que, d'après les documents de M. von Pastor, Grégoire XIII ne hait point l'odeur du roussi. Il est d'ailleurs l'ami de Charles Borromée.

Grâce à l'utilisation systématique des *Nuntiaturberichte* — dont de longs extraits ou résumés sont intercalés dans le texte — les chapitres sur l'Allemagne sont une véritable histoire de la contre-réformation dans ce pays. Les jugements de l'auteur sur l'Angleterre prêteront à controverse. Il nie que l'action des jésuites et celle du pape aient eu le moindre caractère politique ; cependant il montre Grégoire XIII essayant de pousser l'Espagne à envahir l'Angleterre, comme déjà sous Henri VIII des catholiques anglais n'avaient eu

1. M. von Pastor insiste avec raison sur l'amusant fanatisme des résistances protestantes, malgré l'approbation des deux protestants Tycho et Keppler. Il y eut même des troubles à propos du calendrier.

2. Thérèse était-elle hystérique ? C'est selon. Oui, quand ses visions venaient du diable. Non, quand elles étaient de Dieu ou des saints.

nul scrupule à solliciter le concours de Charles-Quint. « Idées du temps », dit-il. Sans doute que renverser une reine hérétique n'est pas de la politique, ni même, comme le fait Rome en 1580 (p. 321 et suiv.), conseiller l'assassinat de cette reine. M. Pastor croit que Parsons et Campion n'étaient pas partisans de ce moyen; mais cela ne ressort pas des textes qu'il cite. N'y avait-il pas là d'ailleurs une application naturelle de la bulle de Pie V?

Je n'ai pas besoin de dire à quel degré ce volume intéresse l'histoire de France. L'auteur s'inscrit en faux contre les conclusions que M. Romier a tirées des documents de ces mêmes archives vaticanes où il a puisé les éléments de son propre récit. Qu'il explique l'événement du 24 août 1572 par le désir de Catherine de supprimer Coligny d'accord avec les Guises, passe. Écrire cependant (p. 358) que l'événement jaillit de motifs purement personnels et politiques, mais nullement de motifs religieux (« das sie rein persönlich-politischen, aber durchaus nicht religiösen Motiven entsprang »), c'est vouloir trop prouver. Lui-même note chez Catherine deux langages, l'un tout politique vis-à-vis des puissances protestantes, l'autre tout religieux pour Rome et pour Philippe II. Évidemment Grégoire XIII n'est pas, au sens propre, l'un des auteurs ou préparateurs du massacre. Le bref au duc d'Albe permet de soutenir que, le 23 août, il ne savait pas, ou ne voulait pas, officiellement, savoir le changement d'attitude de la cour de France. Cependant (p. 364) la lettre de Galli à Salviati, du 8 septembre, démontre que dès le 11 août Catherine avait avisé de ses intentions le cardinal secrétaire d'État, et celui-ci avoue qu'il en avait averti le pape, au moins par des allusions transparentes. Le texte pris à Musotti (p. 365, n. 4) prouve bien que Grégoire XIII recommandait comme œuvre pie l'esterminio degl' Ugonotti. Après l'événement, la cour de Rome trouva l'opération insuffisante et fit demander à Charles IX par Orsini, le 20 novembre (p. 377-378), « l'extermination complète des huguenots ». — Idées du temps, dira-t-on? Soit, mais qu'on ne nous dise point que Rome ne les a pas eues.

Même quand on diffère d'avoir avec le savant auteur, on doit lui savoir gré de mettre à notre disposition les textes qui permettent de le contredire. A sa grande œuvre, déjà si considérable, il ajoute une pierre de plus<sup>1</sup>. Il s'est plu à dessiner la figure de ce pape honnête, peu enclin au népotisme, dévoué à l'Église, et qui paraît vraiment avoir vécu (jusqu'à un âge avancé) de deux passions, la lutte contre l'hérésie et la croisade. Son thème ne manquait pas de pittoresque; c'est pour la première fois depuis longtemps que Rome voit en ses murs des

1. En appendice, des documents ou des résumés de documents, parmi lesquels on notera surtout les nombreux *Avvisi* (sur la vie sociale à Rome), la *Relatione della corte di Roma* de février 1574, les notes sur les archives Boncompagni, les mémoires du cardinal Galli.

ambassadeurs de l'asiatique Russie, et elle contemple avec stupeur les envoyés des lointains daimios<sup>1</sup>.

Henri HAUSER.

**Édouard ROTT.** *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés.* T. VII : 1663-1676. Berne, Staempfli et C<sup>ie</sup>; Paris, Félix Alcan, 1921. In-8°, v-688 pages. T. VIII : 1676-1684. Ibid., 1923. In-8°, vi-540 pages. Index des deux tomes.

Le beau travail publié par M. Rott, sous les auspices des Archives fédérales, vient de s'enrichir d'un coup de deux tomes, allant depuis le renouvellement de l'Alliance en 1663 jusqu'à l'explosion de la Ligue d'Augsbourg. C'est une période particulièrement intéressante, puisqu'on y voit s'opérer, dans les cantons, une sorte de double renversement des alliances. Depuis 1602, au moins, les cantons protestants étaient traditionnellement, même aux époques de persécution contre les huguenots, les alliés du roi très chrétien, les fidèles défenseurs du pacte perpétuel de 1516; les cantons catholiques, surtout depuis la Ligue Borromée, étaient attachés à l'*Erbeinung* et se tournaient vers l'Escurial, plus exactement vers les autorités espagnoles de Milan. C'est sur ces bases que s'était engagée, au temps de Louis XIII, la lutte pour les passages orientaux des Alpes.

Peu à peu, les gros cantons dont Zurich est le *Vorort* se détachent de la France et se rapprochent non seulement de ses adversaires protestants (par exemple de la Triple-Alliance suédo-anglo-hollandaise), mais de l'Autriche. Inversement, Lucerne ramène à la France la clientèle des petits États catholiques. Or, cette double évolution est loin de s'expliquer uniquement, pour des raisons religieuses, par l'attitude de Louis XIV vis-à-vis de l'Édit de Nantes. En réalité, pour les cantons protestants, « la maison d'Autriche n'est plus l'ennemi héréditaire ». Elle a cessé d'être dangereuse, tandis que, maître de l'Alsace, le roi pèse de tout son poids sur la Suisse du Nord. La forteresse de Huningue est une menace pour Bâle et les villes forestières, comme pour le prince-évêque à Porrentruy. C'est bien pis encore lorsque, par l'occupation d'abord temporaire puis définitive de la Comté, le trop puissant monarque en vient à enserrer la Confédération et semble vouloir s'installer plus ou moins ouvertement à Neuchâtel.

Au contraire, les pâtres des petits cantons familiques, habitués à chercher un supplément de ressources dans le service mercenaire, trouvent en France leur gagne-pain. Ce n'est pas que Louis XIV soit un bon payeur; il a toujours, vis-à-vis des cantons, un formidable arriéré, dont il se contente de verser de temps en temps les plus récentes échéances, augmentées de pensions pour les chefs des gouvernements. Mais, comparé au service d'Espagne ou d'ailleurs, le ser-

1. Il est amusant d'entendre un cardinal se consoler de la défection de l'Angleterre en saluant ce nouveau monde insulaire qui s'initie à la vraie foi.

vice de France présente tout de même « quelques garanties de stabilité et d'acquittement à échéances fixes ». C'est ainsi que les cantons primitifs rendent à Louis XIV le service de fermer aux Habsbourg la route du Gothard.

Telle est la trame solide de ces deux volumes. Inutile de dire que, fidèle à sa méthode, l'auteur n'écrit pas une ligne qui ne soit corroborée par une pièce d'archives. Nous n'en finirions pas si nous relevions tout ce qu'il nous apporte de nouveau ou de renouvelé. Lionne, qui a choisi pour le représenter à Soleure un agent médiocre, doit pourtant s'apercevoir de l'importance du terrain helvétique lorsque l'affaire des « droits de la reine » s'achève par la première invasion de la Comté. Il n'est pas moins intéressant de voir quelle est en Suisse la répercussion de la guerre de Hollande. Même avant le moment où renait le péril comtois, aggravé par la présence et les manœuvres des armées de Turenne en Alsace, la Suisse est un grand marché diplomatique où s'affrontent Louis et la coalition<sup>1</sup>.

Ajoutez les épisodes secondaires ; toujours le rôle du sel, d'abord du seul sel gris de Peccais, puis du sel blanc de Salins et (pendant l'occupation du duché de Lorraine) de celui de Dieuze, à la fois comme moyen d'acheter les consciences — les magistrats reçoivent des pensions en sel — et comme moyen de pression économique sur les cantons. Puis la lutte entre les duchesses de Longueville et de Nemours pour la possession de Neuchâtel. Enfin les péripéties de l'histoire genevoise : le projet savoyard d'un blocus de la république du Léman, les incidents soulevés en 1679 par la messe du résident Laurent de Chavigny, le rôle de l'émigration huguenote dès avant la Révocation.

Malgré la sévérité de l'exposé, on notera les traits vivants, les figures d'hommes ou de groupes. Ainsi (p. 265) la politique des cantons primitifs s'explique souvent par les motifs « les plus vils... Les autorités de Lucerne et de Schwytz réussissaient à toucher à la fois les pensions de France et les pensions d'Espagne ». N'oublions pas ces explications purement humaines de ce qui nous apparaît, à distance, comme une politique helvétique. Et, cependant, de plus en plus M. Rott fournit la démonstration de ce fait capital : l'importance du facteur suisse dans l'histoire européenne (et surtout dans l'histoire de France) de l'ancien régime.

Il ne nous vient, en lisant l'une après l'autre les parties de ce précieux travail, qu'une inquiétude : huit volumes déjà pour aller de l'aube des temps modernes jusqu'à 1684. A voir les richesses (ne nous plaignons pas de leur excès !) dont débordent les plus récents volumes, combien en faudra-t-il pour le siècle qui précède la Révolution ? Seuls le courage et la puissance de travail de l'auteur nous permettent d'envisager le terme avec quelque assurance.

Henri HAUSER.

1. T. VII, p. 11, Colbert appelé « surintendant ». P. 234, on ne saurait dire « définitive » l'occupation (non annexion) de la Lorraine en 1670.

**L. LAMOUCHE. La Bulgarie.** Paris, Rieder, 1923. In-8°, 126 pages, 4 cartes dont une hors texte. Prix : 5 fr.

Le petit livre de M. Lamouche est très complet et représente de sérieuses recherches. L'auteur tient ses connaissances d'une « fréquentation de plus de trente années » (p. 6). Il sait bien la langue, comme le prouvent de précédentes traductions et le présent ouvrage. Membre correspondant de l'Académie bulgare des sciences, il occupe le poste officiel de consul général de Bulgarie à Paris. Il a donc pu puiser en toute liberté aux sources directes. Son livre est divisé en cinq chapitres : l'Histoire; le Sol, la Population; les Institutions; l'État économique; les Lettres, les Sciences et les Arts<sup>1</sup>. Une bibliographie sommaire indique les principales sources. Comme on le voit, l'ouvrage s'efforce de donner un tableau d'ensemble du pays à la fois dans son développement passé et dans son état actuel. En un peu plus de cent pages l'auteur a su condenser une quantité de renseignements précis. L'essentiel s'y trouve. C'est presque un tour de force.

Avant d'aborder l'examen détaillé de ce guide désormais indispensable, il importe de noter quelques traits qui risquent d'en affaiblir la valeur. C'est d'une revue de philologie et non d'histoire, semble-t-il, que relève le système des transcriptions; mais, comme presque tous les mots qu'il reproduit sont des noms historiques ou géographiques, il convient d'en fixer la physionomie et d'en discuter les modifications. M. Lamouche a raison, pour un livre de vulgarisation, d'écartier les signes diacritiques et de préférer un système plus simple. Mais n'est-il pas fâcheux de changer l'orthographe de noms géographiques entrés dans l'usage et d'écrire Trnovo, qui ne paraît guère meilleur que Tirnovo? Ne serait-il pas plus conforme à la prononciation d'écrire, par exemple, Kazanleuk ou Kazanlák, étant entendu que l'á représente un son spécial au bulgare et voisin de eu? En tout cas, il est étrange de transcrire ce même son tantôt par ē, tantôt par y et tantôt par rien du tout<sup>2</sup>.

Si la question des transcriptions n'a qu'un intérêt relativement secondaire, il n'en va pas ainsi de l'esprit même du livre. Fonctionnaire officiel, l'auteur admire sans réserve chez les Bulgares le gouvernement, l'administration, la politique intérieure et extérieure. Du moins son approbation devrait-elle tenir compte aussi de la thèse des adversaires. L'histoire n'est que le produit de témoignages souvent opposés, en tout cas différents et entre lesquels la critique doit faire

1. Il y aurait des objections contre ce plan peut-être imposé par l'éditeur et qui sépare parfois arbitrairement des sujets connexes : ainsi la législation économique et sociale dissociée des institutions; les lettres, les sciences et les arts seraient plus voisins de l'enseignement que des communications, etc.

2. Dans ce dernier cas l'on arrive, pour le lecteur ignorant le bulgare, à de quasi-impossibilités de prononciation en français, exemple : *Vrh*, p. 33. L'h ne se prononçant pas en français, ne vaudrait-il pas mieux transcrire le X bulgare par *Kh*? *Okhrid* plutôt qu'*Ohrid*?

un choix. Proposer comme modèle l'*Écho de Bulgarie*, journal officieux notoirement chargé de défendre la politique du gouvernement agrarien, est au moins exagéré. Pour soutenir les prétentions des Bulgares sur des territoires qui peuvent leur être contestés et que des voisins leur contestent en effet严厉ement, une rigoureuse confrontation des documents et arguments respectifs serait nécessaire. Peut-être les dimensions de ce livre et la situation officielle de l'auteur lui interdisaient-elles ce travail. On aimerait alors à trouver plus de calme pour défendre la légitimité de certaines revendications qui, toutes justes qu'elles soient, exigent le sang-froid et l'esprit critique de juges impartiaux.

Dans l'esquisse historique qui ouvre ce livre, il faut signaler une lacune regrettable : parler du Moyen Age bulgare sans même mentionner l'énorme influence du byzantinisme à peu près dans tous les domaines de la vie nationale est plus grave que de négliger l'influence romaine sur la France du Moyen Age. M. Lamouche fixe au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle le premier réveil de la conscience bulgare<sup>1</sup>. Il aurait pu ajouter que les Bulgares appellent « Renaissance » cette période de leur histoire et non pas celle que nous caractérisons de ce nom. Pour l'époque moderne, M. Lamouche a bien vu que l'émancipation religieuse, aboutissant le 28 février 1870 à la création d'une église orthodoxe bulgare séparée, n'était que le prélude de l'émancipation politique totale. Si l'influence de l'Angleterre est soulignée au Congrès de Berlin, celle de l'Allemagne aurait dû l'être plus encore, puisqu'elle aboutit à substituer la poussée austro-allemande dans les Balkans à l'entreprise russe.

La période contemporaine, depuis les troubles en Macédoine de 1893 jusqu'au traité de Neuilly (27 novembre 1919) et à ses suites, est exposée avec plus de détails que les époques antérieures. Le point de vue bulgare sur la Macédoine, la Thrace et la Dobroudja est défendu avec force, la guerre de la Bulgarie et de la Serbie en 1913 expliquée le mieux possible. L'auteur fait ressortir l'injustice de certaines clauses du traité de Neuilly : la limitation excessive de l'armée réduite à n'être même plus une gendarmerie efficace, la charge immoderée d'une Commission des réparations toute-puissante, surtout l'accès à l'Archipel promis mais contrarié et inexistant. Ce sont là de graves causes de conflits futurs qu'une politique internationale plus équitable eût pu et dû éviter.

Sur la Géographie, on trouve un véritable luxe de détails en regard de la parcimonie des premiers renseignements historiques. Il suffira de noter que la population en 1922 atteint près de cinq millions (4,9), en forte augmentation annuelle, qu'elle est en majorité agricole, mais avec un intense développement des grandes villes : Sofia qui a plus que doublé de 1900 à 1920 et dépasse 150,000 habitants, Plovdiv (Philippopolis), Varna. L'assertion répétée (p. 9 et 39-40) que l'invasion des

1. Grâce aux efforts du moine Païssii. L'orthographe Païssii, l's français entre deux voyelles sonnant z, serait contraire à la prononciation bulgare.

Bulgares ou Turcs de la Volga, venus au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. se fondre dans la masse des Slaves balkaniques, est comparable à l'apport franc dans la population gallo-romaine semble admissible, encore que des recherches précises soient nécessaires pour fixer le nombre et le rôle respectif des Bulgares de la Volga et des Slaves balkaniques. Si les qualités de sobriété et de labeur patient du paysan bulgare tiennent à ses origines turques ou à son tempérament propre, peut-être faut-il attribuer à des mélanges slaves le manque de persévérence finale qui compromet les entreprises les plus hardies. En tout cas, cette solide race d'agriculteurs ou de viticulteurs dans les plaines, de berger dans les montagnes, occupe une situation géographique si importante que le sort de la péninsule balkanique est en grande partie entre ses mains.

Les éloges de l'auteur sur la pureté des mœurs politiques, la sincérité du vote, la faveur populaire du parti agraire alors au pouvoir, l'excellence du système de travail civil obligatoire, appelleraient quelques réserves. Par contre, les renseignements sur l'organisation judiciaire, l'administration civile et militaire sont précieux.

Pour l'enseignement, il eût été bon de souligner les brillants progrès de l'instruction primaire, arrivant en moins de cinquante ans à ne plus laisser qu'un quart environ de la population illétré, prolongeant son action dans les campagnes par les « progymnases » (écoles primaires supérieures ou petits lycées), les « gymnases » (lycées) et les bibliothèques populaires, et contrastant ainsi avec l'état arriéré des pays agricoles voisins : Russie, Roumanie, Serbie. Mais les idées du gouvernement agraire se sont fait sentir dans le renforcement du caractère pratique des lycées au détriment de la culture générale, dans la diminution des étudiants par la brusque augmentation des droits d'inscription, dans de récentes luttes contre l'autonomie de l'Université.

L'auteur termine par un éloge de l'art bulgare<sup>1</sup>. Il semble possible d'avancer que l'ancien art bulgare est surtout intéressant par les influences diverses qu'il décèle : orientale, byzantine, turque, et que l'art moderne est encore trop jeune pour avoir su s'affranchir et devenir pleinement original.

En résumé, le livre de M. Lamouche est consciencieux et précis. Il vise à être complet et l'est à peu près. Peut-être faut-il regretter qu'un poste officiel et une admiration constante aient empêché l'auteur de nous donner le livre parfait qu'on était en droit d'attendre de sa profonde connaissance du pays, de ses habitants et de ses ressources<sup>2</sup>.

Gaston CAHEN.

1. Dans l'énumération d'auteurs vivants, p. 120, le choix toujours délicat en ces conjonctures est-il impartial, est-il complet?

2. Signalons encore quelques défectuosités faciles à corriger. Les cartes ne sont indiquées ni dans la feuille de titre, ni dans la table des matières, d'où une certaine difficulté à les trouver. Celle hors texte, p. 64-65, écrit : Rhodopes, et dans le texte ce mot est orthographié Rodope.

P. 59 : le budget... commençant le 1<sup>er</sup> août 1922 paraît une faute d'impression pour le 1<sup>er</sup> avril.

P. 14 : au lieu de Gabriel Krestovitch ; lire : Krâstovitch ou Kreustovitch.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

---

**Préhistoire.** — Le peu de place dont nous disposons nous oblige à mentionner sommairement plusieurs ouvrages qui mériteraient une analyse détaillée et qui, d'ailleurs, se recommandent d'une façon toute particulière à l'attention des spécialistes.

C'est d'abord le travail de J. HAZZIDAKIS : *Étude de préhistoire crétoise : Tylissos à l'époque minoenne*, suivi d'une note sur les larnax de Tylissos; traduit du grec par l'auteur avec la collaboration de L. FRANCHET (Paris, Geuthner, 1921, in-8°, 92 p., 48 figures et 10 planches hors texte). — En 1909, le Dr Hazzidakis, directeur des antiquités crétoises, entreprit à Tylissos, au pied de l'Ida, des fouilles, qui ont duré trois ans; elles présentent un intérêt exceptionnel parce qu'elles permettent d'établir des divisions chronologiques assez différentes de celles d'Evans (voir *Rev. histor.*, t. CXL, p. 101) : d'après cet érudit, le minoen primitif correspond aux trois âges du premier minoen d'Evans et à son minoen moyen I; le minoen moyen de Tylissos équivaut au minoen moyen II et aux deux premiers étages du minoen dernier; enfin le minoen dernier d'Hazzidakis n'est autre que le minoen dernier III d'Evans.

Le petit livre d'A. CARNOY : *Les Indo-Européens; préhistoire des langues, des mœurs et des croyances de l'Europe* (Bruxelles et Paris, Vromant, 1921, in-8°, 256 p.), est un répertoire inestimable de données aussi nombreuses que variées. L'auteur a reconstitué, avec une extrême prudence et dans un esprit tout scientifique, la vie morale et matérielle des Indo-Européens; ouvrage d'autant plus précieux que tous ceux qui ont été écrits en français sur la question sont vieillis et, pour ainsi dire, inexistant.

H. PEAKE. *The bronze age and the celtic world* (Londres, Brenn brothers, 1922, in-8°, 201 p., 26 figures et 14 planches; prix : 42 sh.). — C'est la mise en volume de six « lectures » professées à l'Université d'Aberystwyth en février 1922. On y trouve une véritable synthèse de tout ce que l'on peut savoir à l'heure actuelle de l'âge du bronze et des grandes migrations à cette époque : peuples venus des régions occidentales de l'Himalaya et de l'Hindou-Kouch, vers l'an 6000; les « Ofnets », ainsi appelés d'une grotte de Bavière, type brachycéphale qui se retrouve encore aujourd'hui chez les montagnards alpins; Proto-Celtes ou Aryens, que M. Peake dénomme les Wiros, c'est-à-dire les Hommes, sortis des steppes de la Russie méridionale,

à la suite des grandes sécheresses (3000-2250); Wiros-Celtes, parlant une langue de type goïdelique, qui, entre 1200 et 1175, s'avancent jusqu'au cœur des Alpes, suivis plus tard par les Celtes proprement dits, au langage de type brittonique, etc. Les théories de M. Peake, souvent neuves et appuyées sur des documents incontestables, sont parfois aventurées; il se peut que les découvertes ultérieures viennent les ébranler et fassent apparaître des influences insoupçonnées.

Nils ÅBERG. *La civilisation néolithique dans la Péninsule ibérique* (Paris, Champion; 25<sup>e</sup> fasc. de la « Bibliothèque de l'Université royale d'Upsal ». In-8°, xiv-204 p., 333 figures; prix : 15 couronnes).

— On connaît très mal l'énolithique, c'est-à-dire le passage de la pierre au métal; la monographie de M. Åberg sera donc bien accueillie, étant à la fois documentée et illustrée d'une façon remarquable. Après avoir exactement situé l'énolithique hispano-portugais, l'auteur dresse un inventaire de toutes les découvertes faites dans la Péninsule, qui était le pays le plus riche en cuivre et en étain; puis il suit l'extension de la culture ibérique au dehors, surtout la dispersion de la céramique dite de Palmella-Compozuelas. On la trouve incontestablement au sud-ouest de la France, en Bretagne armoricaine et en Angleterre, où la céramique caliciforme semble avoir été modifiée par celle du Rhin. Il en est de même en Italie. Mais M. Åberg aurait pu donner plus de force à sa thèse s'il avait mieux étudié les tessons et les vases conservés dans les musées de Toulouse, de Montpellier et d'Arles. De nombreuses trouvailles l'auraient amené de l'Espagne aux nécropoles de Redemello et d'Aquilone (plaine du Pô), en passant par les grottes du Castellet, auprès d'Arles, et par certains dolmens des Alpes maritimes. D'autre part, M. Åberg a fort bien établi qu'un des plus forts courants de cette civilisation se répandit dans l'Europe centrale, où l'on rencontre, avec les vases caliciformes, des tombes à squelettes accroupis et des cistes à dalles comme au Portugal et en Espagne. C'est aux bords du Rhin, et aussi dans la région de l'Elbe et de la Saale, que cette influence ibérique s'est fait le mieux sentir, bien qu'il y ait entre la céramique de cette zone et celle de l'Espagne de notables différences.

G. GUENIN.

**Histoire générale.** — Gaston LETONNELIER. *L'abbaye exempte de Cluny et le Saint-Siège* (tome XIII des « Archives de la France monastique ». Paris, Poussielgue, 1923, in-8°, xvi-154 pages). — Sous sa première forme, ce livre a été présenté comme thèse manuscrite à l'École des chartes en 1905. Il est regrettable qu'avant de la faire imprimer l'auteur ne l'ait pas mise au courant des travaux publiés depuis lors; on y chercherait vainement, par exemple, les livres et articles de M. Fléchier sur les Pélagesiens et sur Grégoire VII, qui cependant intéressaient très directement son sujet. Il renvoie assez souvent à l'*Histoire des Conciles* de Mgr Hefele dans la traduction Delarc, non à celle de dom Leclercq, infiniment supérieure, surtout au point de vue bibliographique. Pour les bulles pontificales, il a négligé

les *Regesta* de Jaffé qui l'auraient mis en garde contre certains documents dont l'authenticité est douteuse; par exemple, un texte attribué à Grégoire-le-Grand, que l'auteur donne comme une constitution célèbre de ce pape, doit être considéré comme apocryphe. Une lecture attentive du livre ferait certainement découvrir et d'autres erreurs et des lacunes. Elles déparent un travail qui aurait pu être excellent, mais dont il suffira de dire qu'on y trouve, malgré tout, des idées et des faits utiles pour faire connaître un des instruments dont la papauté s'est servie pour imposer son autorité suprême à tous les autres évêques de la chrétienté occidentale.

Ch. B.

— Werner SOMBART. *Les Juifs et la vie économique*, trad. en français par le Dr S. Jan KÉLÉVITCH (Paris, Payot, 1923, in-8°, 512 p.; prix : 20 fr.). — L'ouvrage de Sombart, qui remonte à treize ans environ, avait fait quelque sensation lorsqu'il parut et l'on comprend qu'un éditeur entreprenant ait songé à le faire traduire en français. Mais, pourtant treize ans sont « grande mortalité aevi spatium », et le livre aurait dû être mis au courant; les indications bibliographiques devaient être complétées, des erreurs de fait rectifiées, des théories, devenues intenables à la lumière des événements récents, accompagnées des réserves nécessaires. Rien de tout cela n'a été tenté. Tel qu'il est, l'ouvrage reste intéressant par le talent d'exposition, l'esprit étincelant, la documentation abondante sinon critique, le paradoxe d'une thèse qui considère le judaïsme non pas comme l'instrument ou le bénéficiaire du capitalisme moderne, mais comme son véritable créateur. S'il le fut, c'est que sa mentalité le préparait à ce rôle, mentalité formée par le monothéisme du désert (formule renanienne), l'esprit de lucre et le rationalisme... engendrés par la vie nomade. Il y a, on le devine, infiniment de fantaisie dans tout cela, et l'ouvrage de l'économiste marxiste, dont les tendances ne sont pas antisémites, pourra facilement être exploité par l'antisémitisme. Il n'en reste pas moins un riche répertoire de faits qui, utilisé avec précaution, peut rendre des services<sup>1</sup>.

Th. R.

— Arturo SEGRE. *Storia del Commercio*, 2<sup>e</sup> éd. (Turin-Gênes, S. Lattes, 1923, 2 vol. in-8°, 552 et 557-1208 p.; index; prix des 2 vol. : 30 et 35 lire). — Lors de la première publication (1913-1915) de cet excellent manuel<sup>2</sup> (il fait partie de la *Biblioteca dell'Insegnamento Commerciale e Professionale*), nous avons dit tout le bien qu'il en fallait penser. Il n'existe, à notre connaissance, rien d'aussi commode dans aucune langue, et ceci est bien l'œuvre d'un historien. La nouvelle édition, toujours divisée en deux volumes (des origines à la Révolution française, l'Ère contemporaine), représente un progrès consi-

1. On lira avec profit sur ce livre l'article de Raphaël-Georges Lévy dans la *Revue des études juives* d'octobre 1911 et celui d'Alfred Berl dans *Paix et droit* de février 1924.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 124, et t. CXX, p. 160.

déirable, non seulement par sa masse (les deux volumes d'autrefois comptaient respectivement 452 et 513 pages, soit au total 965 contre plus de 1200), mais par la richesse des renseignements nouveaux. Un chapitre sur la guerre mondiale et ses conséquences économiques a remplacé les conclusions provisoires de 1915. La bibliographie de chaque chapitre a été complétée et mise à jour, aussi bien celle de l'ère minoenne ou de l'empire carolingien que celle de l'Angleterre actuelle. En fait, ces bibliographies spéciales seront du plus grand prix pour les étudiants. On y relève peu de lacunes (p. 1028, citer C. Coolidge, *U. S. as a World Power*, 1921). Lorsque les ouvrages allemands ou anglais ont été traduits en français, c'est généralement la version française qui est citée. Chose inévitable, beaucoup de noms propres et de titres étrangers sont écorchés (et pas corrigés aux *Correzioni ed aggiunte*). Il arrive aussi que l'habitude de ne pas donner les prénoms expose à quelques confusions : par exemple, il n'y a aucun rapport entre le Hauser cité t. II, p. 771 (à propos des *Ueberseebanken*) et celui des p. 783 et 792. Quelques erreurs : t. II p. 684, Briey signalé en dehors des gisements de Meurthe-et-Moselle. P. 1108, ce n'est pas l'infériorité de son industrie chimique, mais bien la nature de ses charbons qui explique la pauvreté de la France en coke. Bien au contraire, l'ingéniosité des chimistes français est en train de faire disparaître cette infériorité. P. 783 n. 4, Cuno est représenté à tort comme un collaborateur de Ballin ; ce sont deux rivaux, *Lloyd* contre *Hapag*. Les raccords entre le texte ancien et les remaniements laissent parfois à désirer. Le chapitre sur les États-Unis a été écrit avant le tarif Fordney, cépendant cité p. 1046. Sur la même question (marine marchande américaine), on laisse subsister p. 1044 : « Causa l'attuale guerra europea », tandis que p. 1045 l'on écrit : « Dopo la guerra mondiale ». Ce sont là des tâches. Il est plus grave, parce qu'ici l'erreur devient tendancieuse, de parler (p. 797 et ailleurs) d'une « indennità di guerra » imposée à l'Allemagne. Bien des parties du second volume, et spécialement le dernier chapitre, sont trop souvent dépourvus de la sérénité et de l'impartialité de l'histoire. Ce chapitre est politique et polémique, plutôt que purement économique. En particulier, on ne lira pas sans agacement les jugements portés sur la France. M. Segre semble professer pour l'activité française une certaine admiration, mais une admiration hargneuse. Il ne laisse jamais passer une occasion (voy., entre autres, p. 690, 695, 997, 1091) d'être désagréable à la France ou injuste envers elle. Il est fâcheux qu'il ait ainsi diminué la valeur scientifique de son bel ouvrage.

Henri HAUSER.

**La guerre.** — Corrado BARBAGLIO. *Come si scatenò la guerra mondiale* (Biblioteca della « Nuova Rivista storica », n° 6. Milano, Roma, Napoli, Società editrice Dante Alighieri di Albrighti, Segati e C., 1923, in-8°, vi-166 p.; prix : 71. 50). — La masse énorme des documents et des témoignages sur les origines de la guerre mondiale n'a pas détourné l'infatigable directeur de la « Nuova Rivista storica » d'en-

treprendre une étude critique de ces origines, sans se soucier des conséquences pratiques que cette étude peut avoir sur l'appréciation de la guerre elle-même et du traité de Versailles dans les pays de l'Entente. Son livre se divise en trois parties, consacrées respectivement aux politiques austro-hongroise, allemande et russe dans la période de juin-août 1914; il laisse de côté les politiques française, italienne et anglaise, au moins dans leur développement d'ensemble. L'obsession d'une révolte éventuelle des différentes nationalités qui composaient la monarchie dualiste a conduit presque fatallement à l'opération de violence contre Belgrade, considérée comme le centre de toutes les intrigues des Slaves contre l'Autriche. En ce qui touche l'Allemagne, l'explication fournie par M. Barbagallo tend à rejeter sur les épaules de von Jagow, intérimeaire du chancelier Bethmann-Holleveg, la responsabilité des actes accomplis du 7 au 14 juillet 1914; mais il ne peut, bien entendu, s'agir de la responsabilité d'un seul individu : l'Allemagne a été amenée à la guerre par les vues erronées de ses dirigeants sur la valeur de l'Autriche par rapport aux destinées germaniques, par leur état d'esprit habituel à l'égard des Slaves; d'autre part, l'état-major allemand a forcé les dirigeants de l'empire à répondre à la mobilisation russe par la déclaration de guerre, qui, techniquement parlant, se justifie sans doute. Reste à se demander les raisons et les conditions de la mobilisation russe. C'est ce que fait M. Barbagallo dans sa troisième partie, où il expose la lutte, en Russie, des éléments favorables à une mobilisation partielle, en réponse à l'ultimatum autrichien, et des éléments favorables à une mobilisation générale, pour aboutir à l'oukase de mobilisation générale, finalement signé le 30 juillet, sous la pression des hommes de l'état-major russe, qui interprétaient à leur façon les conditions de l'alliance avec la France et mettaient en jeu des arguments d'une technicité incontestable. La déclaration de guerre par l'Allemagne répondit à l'oukase de Nicolas II, et comme l'organisation technique de la mobilisation allemande comportait la marche des corps d'armée germaniques simultanément vers l'ouest et vers l'est, l'annonce même de la neutralité anglaise n'arrêta pas l'état-major allemand dans l'exécution des mesures militaires annoncées, et la guerre générale s'ensuivit. — Au terme de cette analyse délicate, M. Barbagallo peut conclure que tous les gouvernements ont essayé d'éviter une guerre hâtée par leurs démarches mêmes; les efforts individuels des membres de ces gouvernements ont été impuissants à arrêter la terrible machine mise en branle. Mais M. Barbagallo aurait pu insister davantage sur le rôle des états-majors, dont la fonction était de préparer la guerre et qui l'ont faite; voici un élément nouveau dont on doit tenir compte quand on recherche les multiples responsabilités morales de la guerre.

G. BN

**Antiquité.** — J. Wright DUFF. *The Writers of Rome* (Londres, Oxford University Press, Humphrey Milford, 1923, in-8°, 112 p. avec gravures; prix : 2 sh.). — Ce livre, qui fait partie d'une collection de

petits manuels, expose très sommairement, en six chapitres et une bibliographie composée exclusivement d'auteurs anglais, l'histoire de la littérature latine depuis 240 environ av. J.-C. jusqu'à l'avènement d'Hadrien, en 117 ap. J.-C. Il n'a aucune prétention à l'originalité et caractérise seulement assez nettement d'abord la littérature latine en général, ensuite les principaux auteurs, avec les précisions nécessaires et la traduction de plusieurs morceaux, surtout de poésie.

Ch. LÉCRIVAIN.

— Dr Ernst NISCHER. *Die Römer im Gebiete des ehemaligen Österreich-Ungarn* (Vienne, Librairie classique, 1923, in-8°, 160 p. avec une carte et 26 gravures). — Ce livre expose en sept chapitres, suivis d'une bibliographie sommaire, l'histoire de la domination romaine dans le territoire de l'ancienne Autriche-Hongrie. Ce n'est naturellement qu'un aperçu très général et très bref de cet immense sujet, mais qui a le mérite de la clarté, de la précision, avec une exposition agréable, et qui fournit des renseignements intéressants sur quelques points, notamment sur le *limes*, les forts, en particulier ceux d'Albing et de Lorch, sur l'importance et le rôle de l'élément celtique, sur les institutions des autres races, sur les monuments romains de Pola, de Salone, d'Aquilée, d'Alt-Ofen, de Petronell, sur les trouvailles de monnaies romaines.

Ch. L.

**Espagne.** — *Ayuntamiento de Madrid. Revista de la biblioteca, archivo y museo*, ano I, Enero 1924, numero I (Imprenta municipal, 128 p.). — Le Conseil municipal de Madrid a décidé la publication d'un bulletin, qui paraîtra tous les trois mois, et il en a confié la direction à un comité composé de D. Ricardo Fuente, D. Manuel Machado, D. Agustín Millares Caro. Le premier numéro, fort bien imprimé, comprend : Francisco Rodriguez MARIN, Cervantes et le *mentidero* de San Felipe (le rendez-vous des soldats); José Pérez de BAR-RADAS, étude sur la préhistoire de Madrid; Agustín Millares CARO, la table et des extraits du « Libro horadado » de Madrid (xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle). Des variétés et une bibliographie très soignée complètent le volume. Dans celle-ci, nous remarquons un article très bien fait sur la paléographie espagnole du P. Garcia Villada, par A. Millares Caro. Ce premier bulletin fait bien augurer de la suite.

A. M. F.

— *Libro de Apolonio, an old spanish poem*, edited by C. Carroll MARDEN. Part I. Text and Introduction (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1917, LVII-76 p.). — Très soigneuse édition du *Libro de Apolonio*; le premier fascicule comprend en outre une introduction, qui traite des manuscrits et des éditions, de l'auteur et de la date, des légendes dans la littérature médiévale sur Apollonius, des versions espagnoles et des sources du *Libro de Apolonio*.

— Felip PEDRELL i Higini ANGLÈS. *Els madrigals i la missa de difunts d'En Brudieu* (Barcelone, Institut d'Estudis catalans, 1921, in-4°, 247 p.; prix : 20 pesetas). — Les recherches faites

par les auteurs de cette riche publication aux archives de la Seo d'Urgel, où Jean Brudieu était maître de chapelle au xvi<sup>e</sup> siècle, ont révélé que ce musicien, dont le nom ne présente aucune consonance catalane, était originaire de l'évêché de Limoges, d'où il était parti sans espoir de retour pour s'installer définitivement en Catalogne. Fixé à la Seo d'Urgel à la fin de 1577, il y meurt au commencement de mai 1591. Son œuvre honore à la fois le passé artistique de la Catalogne et le patrimoine musical de la France.

Jean RÉGNÉ.

**États-Unis.** — D. PASQUET. *Histoire politique et sociale du peuple américain*. Tome I, des origines à 1825 (Paris, Aug. Picard, 1924, in-8<sup>o</sup>, x-410 p., 25 gravures et cartes; prix : 20 fr.). — Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer cet ouvrage qui sera complet en deux volumes. Disons seulement qu'il répond à un besoin vraiment urgent : il n'existe pas en français, lacune fâcheuse à tous égards, de bonne histoire des États-Unis. M. Pasquet nous donne à la fois plus et moins : il ne se propose pas de nous présenter cette histoire dans toute sa prodigieuse complexité et, d'autre part, il veut du moins nous faire connaître de quels éléments ce peuple s'est formé. La première partie de son œuvre, traitée avec une information très étendue et un sens profond des réalités, fait désirer, tant la lecture en est instructive et captivante, que le tome II ne se fasse pas attendre. — Ch. B.

**France.** — Vicomte DU MOTEY. *Le champion de Normandie. Robert II de Bellême, lieutenant du duc Robert Courteheuse, seigneur d'Alençon, etc., comte de Ponthieu et de Shrewsbury, et son temps, 1056-1112.* (Paris, Champion, 1923, in-8<sup>o</sup>, 287 p.; prix : 20 fr.). — Ayant à parler dans la *Revue historique* (t. CXXXVIII, p. 233) du livre de M. Du Motey sur les *Origines de la Normandie et du duché d'Alençon*, M. Halphen constatait que l'auteur y faisait preuve « d'une regrettable inexpérience »; qu'il « se montre médiocrement au courant des éditions et des travaux récents », etc. Ces défauts se retrouvent plus manifestes encore dans le présent ouvrage. Le titre, reproduit fidèlement plus haut, indique déjà la thèse que l'auteur prétend défendre, à savoir que Robert Courteheuse, étant le légitime héritier de son père Guillaume le Conquérant, avait le droit et le devoir de combattre son frère cadet, Guillaume II le Roux, et que son lieutenant en Normandie, Robert II de Bellême, fut le champion héroïque et malheureux de la légitimité. Or, c'est justement ce qu'il aurait fallu prouver tout d'abord, au lieu d'invoquer sans examen un droit de primogéniture qui n'existaient pas encore à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. Les luttes menées par Robert Courteheuse et son lieutenant pour faire triompher ce prétendu droit ayant été présentées par le chroniqueur Orderic Vital sous un jour très défavorable pour eux, M. Du Motey repousse son témoignage comme étant vicié par le parti pris, l'aveuglement, la mauvaise foi. Au point de vue logique, son argumentation se tient; mais, comme les prémisses sont fausses, la thèse croule.

M. Du Motey se serait épargné cette disgrâce s'il avait connu et consulté les ouvrages si importants de Freeman sur la conquête normande et sur Guillaume le Roux, s'il avait lu la récente biographie de Robert Courteheuse par M. Charles Wendell David, parue en 1920. Ces livres sont, il est vrai, écrits en anglais; mais M. Du Motey ne paraît pas ignorer cette langue, puisqu'il a été en relation avec des érudits anglais auxquels il doit quelques utiles renseignements. Après la lecture de ces livres, il aurait sans doute abandonné son travail, ou bien il aurait déployé toutes les ressources de son érudition et de sa dialectique à prouver que leurs auteurs se sont trompés. En réalité, c'est en pure perte qu'il a dépensé beaucoup de temps à des recherches dans les bibliothèques et dans les archives de Normandie; les menues trouvailles qu'il y a faites ne rachètent pas l'erreur initiale dans laquelle il est tombé. M. Du Motey annonce un volume complémentaire sur les comtes d'Anjou issus de Robert de Bellême; l'histoire locale lui apportera sans doute les compensations que mérite son zèle infatigable.

Ch. B.

— Jacques PANNIER. *Recherches sur l'évolution religieuse de Calvin jusqu'à sa conversion* (Strasbourg, Istra, 1924, in-8°, 48 p. Forme le 8<sup>e</sup> cahier de la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, publiée par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg). — A l'aide d'un nouveau classement chronologique des premières lettres de Calvin, du *Discours* que Théodore de Bèze publia l'année même de la mort de son ami (1564), de divers souvenirs de jeunesse que le Réformateur de Genève rappelle dans ses œuvres de façon incidente, de l'*Histoire ecclésiastique*, quel qu'en soit l'auteur, de l'édition du *De clementia* de Sénèque et aussi de la *Psychopannychia*, publiées en 1532 et en 1534, M. J. Pannier essaye de serrer le problème posé de plus près qu'il n'avait été fait précédemment et il arrive aux conclusions suivantes : Le 4 mai 1534, le jour où Calvin résigna le bénéfice qu'il possédait au chapitre de Noyon, il rompit officiellement avec l'Église romaine; mais déjà, le 1<sup>er</sup> novembre 1533, il avait rompu avec l'esprit de cette Église, en faisant prononcer par le recteur Cop le discours sur les « pauvres en esprit ». Auparavant, il avait donné à des amis intimes des preuves de plus en plus claires de son détachement de l'Église catholique. Il n'y a pas eu de conversion subite, mais « lent décollage, arrachement progressif, puis mouvement accéléré ».

C. PF.

— Les *Essais* de Michel DE MONTAIGNE. Nouvelle édition conforme au texte de Bordeaux, par Pierre VILLEY, t. III (Paris, Félix Alcan, 1923, in-8°, 585 p.; prix : 12 fr.). — Avec ce tome III se termine cette réimpression du texte de Bordeaux; il contient les treize chapitres du livre III. On y a joint un aperçu sommaire des sources (p. 453-526) et un index (p. 527-584) où sont relevés tous les noms propres, plus un certain nombre de noms communs intéressants pour les idées morales et la philosophie de Montaigne.

Ch. B.

— Harold J. LASKI. *A Defense of Liberty against Tyrants : a translation of the Vindiciae contra tyrannos by Junius Brutus, with an historical introduction* (Londres, G. Bell, 1924, in-8°, 229 p., 1 fac-similé). — Le célèbre pamphlet, attribué avec toute vraisemblance à du Plessis-Mornay, a eu au delà du détroit une brillante fortune. Il est réimprimé en Angleterre en 1581 et 1583 (c'est du moins ce qui semble ressortir des indications trop peu précises données p. 68). La quatrième édition paraît en anglais dès 1588, comme *A short Apologie for Christian Soldiers*, une traduction intégrale en 1622, une réimpression (*Vindiciae Religionis*) en 1631, « peut-être comme une invitation aux puritains anglais à secouer le joug du despotisme des Stuarts ». Nouvelle traduction en 1648, date fatidique. Cette traduction est réimprimée en 1660, puis en 1689, pour la seconde révolution. Il y a comme une profonde vérité dans la légende qui fait de l'édition de 1648 l'œuvre de William Walker, lequel décapita Charles Ier. Nulle part ne se voit mieux le lien qui unit les idées politiques des huguenots français d'après la Saint-Barthélemy, les idées de Théodore de Bèze et de Hotman, avec l'évolution des libertés anglaises (et néerlandaises). C'est ce que M. Laski, dans les soixante pages qui précèdent sa reproduction du texte de 1689, démontre fort bien. Sa thèse, il est le premier à le dire, n'est pas nouvelle, mais il apporte de nouveaux arguments et contribue à mettre les *Vindiciae* à leur place. Peu d'erreurs. P. 24, n. 1, D'Armaingaud pour Dr. Armaingaud; p. 29, n. 1, et p. 58, n. 5, VIII pour III; p. 31, Du Bellay pour Du Belloy.

H. HAUSER.

— Henry BORDEAUX. *Saint François de Sales et notre cœur de chair* (Paris, Plon, s. d., [1924], in-8°, 332 p., un portrait; prix : 7 fr. 50). — Le besoin d'un nouveau livre sur l'évêque de Genève se faisait-il vraiment sentir, après les études de MM. F. Strowski et H. Bremond? M. Bordeaux a voulu apporter dans ce concert deux notes personnelles : en premier lieu, Savoyard, il insiste sur le rôle que joue dans la formation du saint la petite patrie; d'autre part, il tente (mais encore une fois est-ce une nouveauté après M. Bremond?) de nous rendre François plus accessible, plus humain. Il recourt, pour y mieux parvenir, à des comparaisons tirées de la vie actuelle et de la littérature la plus récente. On trouve dans son livre tels noms que Mme de Charmoisy ou sainte Chantal eussent été bien étonnées d'y rencontrer. Bref, moins un livre d'histoire, ou même de psychologie historique, qu'une suite de conférences pour dames du monde. — Les historiens de la Réforme apprendront avec surprise (p. 119) que, depuis Luther et Calvin, « le mariage ne diffère plus des autres unions de chair ». Ce n'est pas ce que disait Taine dans des pages célèbres de la *Littérature anglaise*. — P. 31, une rédaction bizarre semble mettre saint François avant Ronsard. P. 282, lire Bourrilly. P. 288, lire Gandia (trois fois écrit Gaudia). P. 91, le proté inflige à l'académicien cette troublante graphie : élirent.

H. HR.

— Émile MAGNE. *Scarron et son milieu, documents inédits* (Paris, Émile-Paul, 1924, in-8°, 344 p., 4 fig., index; prix : 7 fr. 50). — Nouvelle édition, fortement remaniée et enrichie. On sait (cf. plus haut, p. 240) que M. Magne, avant d'écrire ses biographies en style de roman, travaille au Cabinet des manuscrits, à l'Arsenal, aux Affaires étrangères, aux Archives nationales, et que sa bibliographie est au courant (en l'espèce Henri Chardon est copieusement utilisé et loyalement cité). Son livre est un intéressant tableau de certains coins de la société provinciale et parisienne du XVII<sup>e</sup> siècle et un bon récit des débuts de Françoise d'Aubigné. M. Magne croit, en principe, à l'authenticité des lettres publiées par La Beaumelle et que rejettent d'ordinaire « les biographes, facilement scandalisés ». Il semble avoir fait la preuve pour l'une d'entre elles (p. 188-189). Rien n'est piquant comme le projet de voyage du cul-de-jatte et de la belle Indienne pour la France équinoxiale. Scarron est à joindre à la liste des auteurs qui ont vanté, entre Jean de Léry et Rousseau, les vertus de la vie sauvage. Sur la Compagnie de Royville de 1652, M. Magne, d'ordinaire si bien averti, n'a pas cité le tome V de M. Ch. de La Roncière (p. 234-236). — Quelques poésies et lettres inédites; documents sur la famille Scarron. — H. Hr.

— Gabriel LEDOS. *Saint Pierre Claver, 1585-1654* (Paris, V. Le-coffre, coll. « les Saints », 1923, in-12, XIV-175 p.; prix : 3 fr. 50). — Pierre Claver, canonisé tardivement en 1888, est un jésuite catalan qui partit en 1610 à Cartagena de las Indias pour y devenir l'apôtre des noirs. Il est regrettable que le savant archiviste ait volontairement banni de son opuscule toute critique. L'historien ne se réveille chez lui qu'une fois (p. 97), par une note où il est dit que l'archidiacre de Londres, soi-disant converti par le P. Claver, n'a probablement jamais existé : mais cette note n'empêche pas l'auteur de maintenir, dans son texte, le récit de cette conversion. S'il y avait en ces pages moins de miracles, souvent peu ragoûtants et inutilement révoltants, le simple lecteur n'en serait que plus disposé à voir dans Claver ce qu'il paraît avoir été, humainement parlant, un saint. Un saint pour avoir découvert l'un des premiers, contrairement à l'opinion des Espagnols du Nouveau Monde et même à l'opinion de maints théologiens (p. 35), que ces animaux noirs étaient des hommes, et qui avaient une espèce d'âme. Sorte de commissaire volontaire à l'immigration, le Père assistait à l'arrivée des vaisseaux négriers; il en voyait sortir ces hordes de malheureux, nus et entassés comme des bestiaux, sans distinction entre les âges, les sexes, les sains et les malades; il essayait de mettre en ces cerveaux obscurs et souffrants un peu de douce lumière. Il les suivait ensuite dans leur existence d'esclaves et tâchait de leur faire du bien. Cela vaut mieux, en vérité, que des miracles et des prophéties. Quand donc les hagiographes le comprendront-ils?

H. Hr.

— Tony BOREL. *L'abbé de Watteville, conseiller au Parlement*

de Dôle, et sa mission en Suisse (Bâle, Frobenius, 1923, in-8°, 467 p., 12 pl. hors texte dont une en couleurs). — Livre bizarrement composé. Les aventures extraordinaires et peut-être un peu légendaires de ce seigneur comtois, chartreux au diocèse de Saint-Claude, bretleur et coureur de filles, pacha en Turquie, gouverneur de Morée, puis abbé de Baume-les-Moines et conseiller au Parlement de Dôle (1665), s'interrompent brusquement pour faire place à une histoire de la Franche-Comté, de ses rapports avec la Suisse, de l'*Erbeinung* et de la neutralité des Deux-Bourgognes<sup>1</sup>. C'est ensuite seulement que nous revenons à notre personnage, à propos de la mission dont on le charge auprès des Cantons, pour essayer de les tourner contre la politique française, menaçante pour la Comté. Là est le vrai sujet du livre, mais ce sujet n'est pas entièrement neuf. M. Borel, qui a travaillé aux Archives du quai d'Orsay, de Zurich, de Berne et de Lucerne, du Doubs et du Jura, n'a pas l'air de soupçonner que tous les documents dont il se sert nous sont déjà connus grâce au tome VII de la grande publication d'Ed. Rott (cf. plus haut, p. 258). En particulier, la lutte de Watteville contre Mouslier n'a plus pour nous de mystères, et ce n'est pas ajouter à nos connaissances, lorsque Watteville arrive à Zurich, de nous donner un hors-d'œuvre sur Zwingli<sup>2</sup>. H. HR.

— B. FAUCHER. *Les registres de l'état civil protestant en France depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1923, in-8°, 42 p.; extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1923, t. LXXXIV). — A l'inverse des registres de catholicité, peu de documents sont aussi dispersés que les registres de l'état civil protestant; ils se rencontrent dans toutes les catégories de dépôts, depuis les Archives nationales jusqu'aux collections particulières, en passant par les dépôts hospitaliers. Quelles sont les causes de cette dispersion? C'est ce que M. Faucher examine en faisant porter ses recherches sur deux points essentiels: « En vertu de quels textes, par qui et comment étaient enregistrés les actes de l'état civil des réformés? Quel a été le sort des registres et dans quel dépôt se trouvent ceux de telle période et telle église? » L'ensemble de la période considérée, dont le début est marqué par l'ordonnance de Villers-Cotterets d'août 1539, se divise naturellement à peu près en deux parties séparées par la Révocation de l'Édit de Nantes. La législation « positive » avant 1685

1. Au reste, le volume s'ouvre par un chapitre sur l'abbaye de Baume, où l'abbé de Watteville mourut en 1702.

2. Eloge un peu déconcertant du gouvernement bernois dans les pays sujets, gouvernement « à caractère patriarchal ». Cependant (p. 282-283), M. Borel se contredit en avouant que l'on refusait à ces sujets l'accès à la bourgeoisie. — P. 284, n. 470, bizarre référence: « *Martinum Zellerum.* » — Ce qui est bizarre aussi, dans ce livre typographiquement très soigné, c'est de voir le proto bâlois s'appliquer à mettre un circonflexe sur les prétérits *fut*, *dit*, *put*, *eut*. Par contre, il l'omet souvent là où il en faudrait.

est à la fois imprécise et incomplète : remarquons cependant qu'en 1664 c'est à propos des registres protestants que l'autorité civile a prescrit, pour la première fois, la tenue en double des actes de l'état civil; après 1685, la législation « négative » va présenter les mêmes défauts que précédemment : ainsi, la réglementation synodale au XVIII<sup>e</sup> siècle est extrêmement abondante et parfois touffue ; seul, l'édit du roi du 17 novembre 1787, concernant « ceux qui ne font pas profession de la religion catholique », termine cette incohérence, et enfin on sait que le décret du 20 septembre 1792 « laicisa » complètement l'état civil. Pour les registres, avant la Révocation, il en existe pour chaque catégorie d'actes, baptêmes, mariages et sépultures, mais leur rédaction et leur valeur documentaire sont très inégales ; postérieurement, ils éprouvèrent des vicissitudes qui ne favorisèrent ni leur groupement régulier ni leur conservation. — Telle est cette étude, très fouillée, originale et intéressante, d'une histoire fort complexe et dont la complexité même nous a obligés à n'en donner qu'une analyse à la fois générale et théorique : en raison des détails dans lesquels l'auteur, par la nature de son sujet, n'a pas dû cesser d'entrer, une sorte de conclusion-résumé n'eût peut-être pas été inutile. Le mémoire mérite d'être signalé, puisqu'il intéresse tout ensemble l'histoire de la religion, celle des institutions et aussi, bien entendu, celle des archives.

Georges ESPINAS.

— Maurice DOMMANGET. *Blanqui* (Paris, librairie de l' « Humanité », 1924, in-8°, 96 p.; prix : 2 fr. 50). — C'est une œuvre de vulgarisation, mais qui a été préparée avec soin et écrite avec précision et netteté ; on la lira avec intérêt et profit, même après l'excellent ouvrage de M. Gustave Geffroy, *l'Enfermé*. Bien qu'il soit un fervent admirateur de Blanqui, M. Dommangeat ne dissimule pas les faiblesses de son héros. Il étudie d'une façon critique le fameux « document Taschereau » ; il conclut que Blanqui a dû, en 1839, révéler au magistrat l'organisation des sociétés secrètes, et il attribue cette défaillance à un moment de dépression nerveuse ; on ne peut se l'expliquer autrement, étant donné le courage stoïque dont Blanqui n'a cessé de donner la preuve pendant son existence. — La partie la plus neuve du volume a trait aux idées de Blanqui. L'auteur montre clairement que celui-ci est surtout un disciple de Babeuf, dont Buonarroti lui a fait connaître la doctrine. Blanqui semble n'avoir que peu d'estime pour les doctrines « utopiques » des saint-simoniens et des fouriéristes. Le mouvement coopératif ne lui paraît qu'un palliatif sans portée ; il accorde plus de valeur aux « sociétés de résistance », au mouvement syndical et à la grève. Mais il s'est tenu ferme à l'idée que seule l'action politique pourra réaliser la révolution sociale. Par action politique, il entend, non pas l'agitation parlementaire, qu'il méprise fort, mais l'insurrection à main armée et, lorsque celle-ci aura triomphé, la dictature du prolétariat. Il considère qu'il est vain de préparer l'organisation future : le peuple triomphant saura bien ce qui lui convient.

La tactique de Blanqui coïncide donc partiellement avec celle que préconise Karl Marx. M. Dommanget pense que ce dernier a dû subir l'influence de la conception blanquiste, mais il n'en fournit pas la preuve. Ce qui est vrai, c'est que les blanquistes se sont de bonne heure ralliés à la doctrine marxiste. Blanqui semble aussi avoir exercé une profonde influence sur les révolutionnaires russes et notamment sur le bolchevisme. M. Dommanget cite de nombreux passages de Blanqui ; les plus vivants sont ceux qui sont relatifs à la critique de la société. L'auteur devrait reprendre la question, étudier d'une façon scientifique les sources de Blanqui et essayer de déterminer avec plus de précision encore l'influence que l'« *Enfermé* » a pu exercer sur le mouvement socialiste de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. — H. SÉZ.

— C. TALÈS. *La Commune de 1871* (Paris, librairie du Travail, [1924], in-18, xxii p.; prix : 8 fr.). — Cette nouvelle histoire de la Commune parisienne de 1871 a été écrite spécialement pour le public communiste, afin d'expliquer le mouvement communaliste comme un effort tendant à réaliser « la première république prolétarienne ». Seulement, l'auteur est trop au courant de la littérature historique ; il est trop désireux de respecter les règles de la méthode objective pour ne pas aller au delà de cette explication ; son analyse des causes de la Commune, où il montre l'action de l'Internationale et du blanquisme, vaut d'être examinée de près. Dans le récit des événements, on sent frémir une passion continue ; d'autre part, M. Talès reconnaît l'étrangeté « d'une révolution qui manque de révolutionnaires », car le caractère par excellence du mouvement de mars 1871, c'est l'insuffisance morale et intellectuelle des hommes qui ont prétendu le diriger. La publication critique des *Procès-verbaux* de la Commune, dont le premier volume paraîtra prochainement par mes soins, renforcera certainement le point de vue de M. Talès. Celui-ci a bien vu, comme j'avais naguère essayé de le faire dans mon petit livre sur la Commune, l'importance théorique du rôle des « Internationaux » pendant la crise, l'action déletérale exercée par les poncifs historiques empruntés aux périodes de 1793 et de 1848, les mauvaises méthodes de travail des « Communards », les quelques heureuses réalisations opérées. Son récit de la « Semaine sanglante » est bien mené, précis et correct, avec l'antithèse nécessaire du massacre des otages et des exécutions en masse des « Fédérés » par les Versaillais. M. Talès conclut sobrement, en insistant surtout sur l'interprétation qui a été donnée de la Commune par les socialistes. Dans la préface, Léon Trotsky s'efforce de dégager les enseignements actuels de la crise communaliste pour les milieux révolutionnaires et de comparer la Commune de 1871 et la Révolution russe de 1917. Ces pages sont moins de valeur au point de vue historique qu'au point de vue politique ; Trotsky y affirme une fois de plus son mépris du parlementarisme et du légalisme petit bourgeois. — Georges BOURGIN.

— *La politique républicaine* (Paris, Félix Alcan, 1924, in-18,

589 p.; prix : 10 fr.). — Ce volume, publié en vue des élections du 11 mai 1924, est dû à la collaboration de plusieurs professeurs de l'enseignement supérieur, dont quelques-uns sont en même temps des hommes politiques : M. LÉVY-BRÜHL y analyse l'*Idéal républicain*, M. E. BOREL y étudie le *Pouvoir central*, M. A. BERTHOD la *Réforme administrative*, M. DALADIER l'*Organisation militaire*, M. JÈZE les *Finances*, M. RIST la *Politique économique*, M. AUGÉ-LARIBÉ l'*Agriculture*, M. SCELLE le *Problème ouvrier*, M. HERRIOT l'*Enseignement*, M. DEMANGEON la *Politique coloniale*, M. PAINLEVÉ la *Politique étrangère*, M. G. DUMAS les *Oeuvres françaises d'enseignement à l'étranger*. M. BOUGLÉ présente la conclusion de l'ouvrage, rempli de renseignements et d'idées, par quelques pages sur les *Sophismes de la réaction*. Mais s'il convient de signaler cet ouvrage dans notre *Revue*, c'est moins à cause de ces divers travaux, dont beaucoup sont d'ailleurs de grand mérite, qu'à cause de l'espèce d'introduction que M. Ch. Seignobos a bien voulu y mettre et qui est consacrée à l'*Histoire du parti républicain*. M. Seignobos y met en lumière les textes essentiels qui, depuis le manifeste de la « Montagne » de 1849 aux programmes les plus récents, en passant par celui de Belleville (1869) et le programme clémenciste de 1881, marquent la continuité d'une véritable tradition politique. M. Seignobos n'est pas moins précis et utile en ce qui touche l'évolution du parti socialiste, pris à partir du discours de Saint-Mandé du 30 mai 1896; il fournit ainsi une précieuse contribution à l'histoire du « bloc des gauches » et à celle des rapports de ce « bloc » avec les autres partis français.

G. BN.

— Jules VÉRAN. *Comment on devient député, sénateur, ministre* (Paris, éditions Bossard, 1924, in-18, 131 p.; prix : 4 fr. 50). — Ce titre pourrait convenir à un traité élémentaire de droit constitutionnel qui aurait son utilité; ici, l'on trouvera seulement des lieux communs assaisonnés çà et là de quelques anecdotes. Rien de plus. Lisez le *Politique* de Louis Barthou, et comparez. Ch. B.

— Dans la *Science moderne* (avril 1924), M. le général CARTIER, sous le titre de *Généralités sur la cryptographie*, étudie les règles qui président aux écritures secrètes, l'emploi de ces écritures dans le passé (on sait tout ce que lui-même en a tiré pour éclairer le problème de Bacon-Shakespeare) et les modes principaux de déchiffrement. Il y a joint une courte bibliographie choisie. G. BN.

— L. GALLOUÉDEC. *La Bretagne* (Paris, Hachette, 1923, 4<sup>e</sup> édit., in-8°, III-260 p. Collection d'« Histoire et Géographie régionales de la France »; gravures et illustrations; prix : 10 fr.). — Cette quatrième édition ne diffère en rien de la première, qui a été déjà signalée dans la *Revue historique*, t. CXXVI, p. 419; on y retrouve même des fautes d'impression, comme *Bretague* au lieu de *Bretagne* (p. 127, note). Le prix seul a varié; il était alors de 7 fr. 50. L'ouvrage

s'adresse au grand public, notamment aux touristes cultivés qui ne se contentent pas de traverser les pays en quatrième vitesse, mais qui veulent en connaître aussi la géographie et l'histoire. Joliment illustré, il se lit en outre avec un réel plaisir, l'auteur n'ayant pas crain d'égayer son récit par d'agréables anecdotes, même quand elles se rapportent à des personnes ou à des faits aussi connus que Du Guesclin, La Tour d'Auvergne, la Chouannerie. Si tout de même il croyait devoir surveiller un nouveau tirage, il ferait bien de corriger, page 65, le passage où il parle des « Scots d'Écosse » à propos de l'invasion de l'Armorique par des Celtes de la Grande-Bretagne; c'est des « Scots d'Irlande » qu'alors il s'agit.

Ch. B.

— A. LE MOY. *L'Anjou* (Paris, même collection, 1924, in-8°, 207 p.; prix : 10 fr.). — L'auteur, qui a écrit une bonne thèse sur le Parlement de Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle et à qui l'on doit une excellente édition des cahiers de la sénéchaussée d'Angers, fait œuvre utile en nous donnant cette synthèse de l'histoire de l'Anjou, trop courte malheureusement, car la place lui a été étroitement mesurée, mais fort agréablement présentée. Dans une bonne introduction géographique, il montre que l'Anjou, loin de constituer une unité géographique, se compose de pays fort divers. Ce sont les comtes d'Anjou qui ont réalisé l'unité politique de cette région. Après une description un peu sommaire de la féodalité angevine et du gouvernement des princes apanagés, M. Le Moy consacre un bon chapitre à la Renaissance, particulièrement brillante dans le val de Loire. Au XVI<sup>e</sup> siècle, toute cette partie de l'Anjou semble très prospère. Il y a eu plutôt décadence au XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout à la fin de l'ancien régime; l'auteur cite, à cet égard, des faits intéressants, mais les causes n'en apparaissent pas nettement. La période révolutionnaire, marquée par la Vendée angevine, est assez complètement exposée. Quelques pages seulement sont consacrées à la période contemporaine; mais, dans l'exposé géographique, M. Le Moy montre qu'au XIX<sup>e</sup> siècle l'Anjou, surtout dans le val de Loire, est devenu l'une des régions agricoles les plus prospères de la France; il indique aussi que cette province est restée un pays de grande propriété. — On regrette l'absence d'une carte. Une bibliographie générale aurait été aussi fort utile. Il est vrai que l'on trouvera cités en note un certain nombre d'ouvrages; il eût fallu mentionner les excellents travaux que M. Louis Halphen a consacrés au moyen âge angevin.

H. S.

— Alfred UHRY. *La mise en valeur du Rhin, de Strasbourg à Bâle. Le grand canal d'Alsace* (extrait de la *Revue économique internationale*, février 1924, in-8°, 41 p.). — Nous avons signalé précédemment (*Rev. histor.*, t. CXL, p. 265) le travail de M. Uhry sur le port de Strasbourg; celui-ci en est une suite. M. Uhry nous montre toute la difficulté de la navigation sur le Rhin entre Strasbourg et Bâle, ce qui a décidé la Commission du Rhin à se prononcer, le 10 mai

1922, pour la construction d'un grand canal d'Alsace, de Huningue aux ponts de Kehl, d'une longueur de 125 kilomètres, dans les bancs de gravier entre le fleuve et les canaux de Huningue et du Rhône au Rhin et pour l'exécution de la première tranche de ce canal entre Bâle et Kembs. En attendant l'achèvement de cette grande œuvre, on s'appliquera, comme les Suisses l'ont demandé, à aménager le lit du fleuve pour y rendre, en amont de Strasbourg, la circulation plus facile. M. Uhry expose cette question complexe avec une grande clarté; il souligne les concessions faites par la France: dans le grand canal projeté, la navigation sera soumise à un régime international, comme s'il s'agissait du Rhin lui-même; la France a renoncé à percevoir toute taxe pour l'usage de la voie et des écluses. C. Pf.

— Nous avons reçu de M. l'abbé Eugène LAFFORGUE une série de petites plaquettes consacrées à l'histoire de sa « petite patrie », la Bigorre, toutes imprimées à Tarbes, à l'imprimerie Saint-Joseph: *Origines bigourdines* (1922, 30 p.); *les Seigneurs d'Antist* (dans le canton de Bagnères-de-Bigorre, 1921); *la Peste en Bigorre* (où elle sévit jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, 61 p.); l'auteur a consulté avec fruit les archives locales); *les Ermites de la Bigorre* (à Saint-Orens, Saint-Savin, Lourdes, Bagnères, où l'on en trouvait encore un en 1889, 24 p.); *l'Instruction primaire en Bigorre sous l'Ancien régime et pendant la Révolution* (d'après des comptes consulaires et des registres paroissiaux, 100 p.); *Histoire de la dévotion aux douleurs de Marie dans le diocèse de Tarbes* (depuis le XV<sup>e</sup> siècle, 1919, 2 petits vol. de 110 et 94 p.). — On pourra faire dans ce champ d'utilles glanes. Ch. B.

**Grande-Bretagne.** — Charles Lethbridge KINGSFORD. *Henry V, the typical mediæval hero* (Londres et New-York, Putnam's Sons, 1923, in-8°, xxxi-418 p.; « Heroes of the nations series »; prix : 7 sh. 6 d.). — Réimpression pure et simple de la rédaction primitive, qui a paru en 1901 (cf. *Rev. histor.*, t. LXXVIII, p. 463, et t. LXXXIII, p. 367). Il n'y a de changé que la préface, où l'auteur renvoie à ses propres travaux : *The first english life of king Henry V, written in 1513* (1911), et *English historical literature in the fifteenth century* (1913). Il laisse au lecteur le soin de trouver dans ces ouvrages, dont le mérite est grand, les changements qu'il conviendrait maintenant d'apporter au texte de son livre et surtout à l'étude des sources, qu'il a en partie renouvelée. Pour les premières années du règne, on devra aussi se reporter à l'excellente biographie de Henri V, par feu Wylie, dont les deux premiers volumes, parus en 1914 et en 1924, et qui s'arrêtent à l'année 1416, n'ont pas été utilisés par M. Kingsford; ils sont mentionnés simplement à la fin de la bibliographie. — Ch. B.

— *Report of the Manuscripts of the marquess of Downshire* (Londres, H. M. Stationery Office, 1924, in-8°, t. I en deux parties, v-xxvii-1-1025 p.; prix de chaque partie : 10 sh. 6 d.). — Les docu-

ments publiés dans ce volume ne forment qu'une partie d'une collection beaucoup plus considérable. Ce sont les papiers conservés par Sir William Trumbull qui sont aujourd'hui mis au jour. Né en 1639, Trumbull entra dans la vie publique après un voyage en France et en Italie. D'abord chancelier du diocèse de Rochester, il fut nommé envoyé extraordinaire à la cour de France peu avant la révocation de l'édit de Nantes et rappelé aussitôt après. Après avoir été ambassadeur à Constantinople (1686-1691), il devint secrétaire d'État en 1696 et résigna les sceaux deux ans plus tard. — Les lettres de sa collection, qui s'étendent de 1645 à 1716, ne sont en réalité importantes qu'à partir de 1684. Elles émanent non seulement de Trumbull lui-même, mais aussi de nombreux personnages plus ou moins connus. Elles se rapportent à toutes sortes de questions historiques : politique religieuse de Louis XIV, négociations ayant précédé la Ligue d'Augsbourg, rapports de Trumbull et de Girardin en même temps ambassadeurs en Turquie, relations du premier avec la Compagnie anglaise du Levant, événements diplomatiques et militaires de 1689 à 1713, etc.; les indications fournies sont nombreuses, souvent utiles. — L'éditeur, M. PURNELL, a dressé un index fort commode. Dans la préface, s'il s'est attaché à montrer dans le détail ce que donnent ces documents, il n'en a pas dégagé l'importance générale. De plus, comme le fit autrefois Grimblot pour les lettres de Louis XIV, il a traduit en anglais les originaux français : peut-être eût-il mieux valu respecter scrupuleusement le texte.

Louis ANDRÉ.

— *Report of the Manuscripts of Earl Bathurst* (Londres, H. M. Stationery Office, 1923, in-8°, v.-xix-4-788 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Lord Henry, troisième comte Bathurst (1762-1834), a joué un rôle important en Angleterre pendant le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fut secrétaire d'État des colonies en 1809, et plusieurs établissements dans la Gambie, dans l'Afrique australie et en Australie portent son nom. Tory irréductible, il fut à l'extérieur l'ennemi acharné de la France et à l'intérieur l'adversaire constant des réformes. Ayant quitté le ministère en 1825, il le reprit en 1828, mais tomba définitivement à la suite de la révolution française de 1830. — Les documents publiés vont de 1665 à 1834. Ceux qui concernent le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle sont fort peu nombreux : il en est tout autrement pour le XIX<sup>e</sup>, depuis la paix d'Amiens. Les lettres qui sont reproduites n'ont pas été écrites seulement par des hommes ayant eu alors la plus grande part au gouvernement et dirigé la politique anglaise, mais aussi par des hommes qui, collègues de Bathurst et appartenant au même parti, se sont ouverts franchement à lui et ont pu ne pas observer la réserve qu'aurait imposée une correspondance officielle. Ce sont, en effet, Castlereagh, Liverpool, Exmouth, Wellington, Canning, Grenville, etc. Nous possérons ainsi une source essentielle pour connaître l'action et les difficultés du ministère tory dans la lutte contre Napoléon et pendant les années qui suivirent la chute de l'empereur des Français. Il ne faut pas cepen-

dant oublier que dans ces lettres se reflète exclusivement le point de vue anglais ou, plutôt, le point de vue tory. — A la fin, p. 674-716, sont des lettres relatives à la famille Lennox, alliée aux Bathurst (de 1753 à 1798 : lettres d'Horace Walpole). L'introduction et l'index de l'éditeur, M. F. BICKLEY, sont excellents.

Louis ANDRÉ.

**Haiti.** — Nous commencerons ce rapide aperçu des ouvrages relatifs à l'histoire, si négligée en France, de son ancienne colonie de Saint-Domingue, à l'année 1904, date qui rappelle celle du 1<sup>er</sup> janvier 1804 où l'indépendance d'Haiti fut proclamée aux Gonaïves. Notons que, malgré la séparation politique, le français a toujours été la langue officielle et littéraire de la République afro-latine d'Haiti.

A l'occasion du Centenaire, ont été publiés en 1904 des *Morceaux choisis des écrivains haïtiens* (2 vol. Prose et vers. Port-au-Prince, impr. F. Smith), ouvrage qui a été couronné par l'Académie française en 1905; il est curieux à ce propos de constater l'étonnement un peu naïf avec lequel le secrétaire perpétuel, Gaston Boissier, faisait remarquer qu'il existe dans « la République noire, déchirée de tant de discordes », un aussi grand nombre de personnes, « magistrats, professeurs, journalistes, que rien n'a pu décourager de cultiver les lettres... Ils ont des historiens, des romanciers, des orateurs, des poètes qui se lisent avec intérêt, etc. ».

Cette même année 1904 fut troublée par l'affaire *Maxi-Momplaisir* et par un procès retentissant, intenté, au nom du Président de la République Nord Alexis, à de hauts fonctionnaires haïtiens et à des banquiers étrangers compromis dans certaines opérations financières de son prédécesseur. Le scandale de la *Consolidation* de la dette intérieure suscita un assez grand nombre d'articles de journaux et de brochures. Le *Moniteur*, journal officiel de la République, fondé en 1845, contient sur ce scandale beaucoup de renseignements, rapports, etc.

Plusieurs productions intéressantes datent de 1905 : *Du gouvernement civil en Haïti*, par L.-J. JANVIER, ancien ministre-résident d'Haiti à Londres (Lille, Le Bigot, 84 p.); *Haïti vivra-t-elle ?* étude sur le préjugé des races et ... la doctrine de Monroe, par Alcius CHAR-MANT (Le Havre, impr. F. Le Roy); *De la nationalité en Haïti*, suivie d'un aperçu historique sur le droit haïtien, par Joseph JUSTIN, directeur de l'École nationale de droit de Port-au-Prince (Ibid., impr. l'Abeille, appartenant au Français Maxime Crépin, in-8°, XVII-336 p.); la *Question des Syriens en Haïti*, par A. POUJOL (Paris, extrait de la « Revue générale de droit international »); *Roosevelt, président de la République des États-Unis, et Haïti*, d'Antenor FIRMIN (Washington et Paris, Pichon et Durand-Auzias, 502 p.), un des plus importants qui soient sortis d'une plume haïtienne. On dirait d'un Tocqueville, celui de la *Démocratie en Amérique*, mais venu après Auguste Comte et Alfred Fouillé. Dans sa préface, Firmin se proposait « de faire saisir comment un peuple se rend digne

de la liberté et de l'égalité ». Les conclusions en ont été ruinées par les événements, puisque, depuis la nuit du 28 juillet 1915, les troupes fédérales « occupent » la République libre et indépendante d'Haïti. — Enfin, dans *l'Essai historique sur la Révolution de 1843*, M. Pauléus SANNON a donné (Cayes, impr. Bonnefil, 211 p.) une étude très documentée et quelque peu partiale de cette révolution socialiste.

En 1907, parurent le *Manuel d'histoire d'Haïti, 1492-1905*, par Justin LHÉRISSON et Windsor BELLEGARDE (Port-au-Prince), et les *Souvenirs historiques sur la guerre civile de trois ans, 1867-1870*, du général F.-D. LÉGITIME (articles de la « Revue de la Société de législation » qui n'ont pas été recueillis en volume). — Utilisant des travaux antérieurs et des documents diplomatiques inédits, Jacques-Nicolas LÉGER, ministre à Washington, a exposé clairement dans son *Haïti, son histoire et ses détracteurs, 1492-1905* (New-York et Washington, The Neale Publishing Company, in-8°, 411 p.), notre évolution historique de 1789 à 1870; puis, dans une deuxième partie, il a tracé d'Haïti au point de vue physique, administratif, moral, un tableau d'un caractère parfois trop apologétique. Pour 1908, signalons dans la revue « Haïti littéraire et sociale » (Port-au-Prince) les deux volumes de *Récits historiques* de M. VIGOUROUX sur les luttes sanglantes des Cacos et Piquets en 1867-1870; le tome I du *Recueil (officiel) des lois et actes de la République, 1887-1894*, de Claudius GAUTHIER, secrétaire-archiviste de la Chambre des députés (Port-au-Prince), et le *Pro Patria* (2<sup>e</sup> édition. Ibid., impr. H. Amblard, in-8°, 59 p.), par Moravia MORPEAU, ancien administrateur des Finances et député du peuple.

Cette même année éclata dans notre presse une discussion « aussi paradoxalement que passionnée » entre tenants de la culture française et partisans des disciplines anglo-saxonnes, entre « communautaires » et « particularistes ». Elle nous valut plusieurs livres intéressants : imbû des théories sociales d'Edmond Demolins (*A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*), Auguste MAGLOIRE donna d'abord une *Étude sur le tempérament haïtien*, puis, de 1909 à 1912, quatre volumes d'une *Histoire d'Haïti, 1804-1879*, à l'usage des adultes et des gens du monde (Port-au-Prince, impr. du *Matin*). M. Magloire y a recueilli beaucoup de documents inédits. Mais l'ouvrage capital sur la matière est encore celui du Dr Nemours AUGUSTE : *Sur le choix d'une discipline, à savoir l'anglo-saxonne ou la française* (Cap-Haïtien, impr. La Conscience, in-8°, 263 p.).

Vingt volumes ou brochures constituent l'apport historique de Frédéric MARCELIN, journaliste et romancier, ancien député et ancien ministre des Finances et du Commerce, mort à Paris en 1917; on y trouve d'utiles documents présentés sous une forme amusante et spirituelle. On ne retiendra ici que ses trois volumes sur *le Général Nord Alexis, 1905-1908* (Paris, Société anonyme de l'impr. Kugelmann, 1909), et son *Bric-à-Brac* (Ibid., 1910).

*La République d'Haïti telle qu'elle est*, de Sténio VINCENT, ancien maire de Port-au-Prince, commissaire du gouvernement haïtien à l'Exposition universelle de Bruxelles (Bruxelles, Société anonyme belge d'imprimerie, 1910, in-8°, 368 p.), est une utile et attrayante compilation, avec des gravures, une carte et cinq planches en couleur hors texte, sur l'histoire, la géographie l'ethnographie, l'organisation administrative et intellectuelle, etc., de l'île.

*Les Lettres* [datées] de *Saint-Thomas* (Paris, V. Giard et E. Brière, éditeurs, 426 p.), par A. FIRMIN, ministre d'Haïti à Londres, ancien ministre à Paris et à Cuba, etc., sont des études historiques, sociologiques et littéraires qui prouvent une fois de plus combien l'érudition de l'auteur était étendue et combien peu il était un artiste.

Passons, sans pouvoir nous y arrêter, sur de nombreux commentaires des Codes, par A. POUJOL (1907), Léon NAU (1909), Louis BORNO, l'actuel président de la République, Moravia MORPEAU (1910) ; sur le volume de Joseph JUSTIN : *De l'organisation judiciaire en Haïti* (Le Havre, impr. Duval et Davout, in-8°, 264 p., 1910), et sur celui de Charles BOUCHEREAU, chef de division au département de l'Instruction publique : *la Législation scolaire d'Haïti* (Paris, Armand Colin, 1<sup>re</sup> édition, 1911 ; Port-au-Prince, 2<sup>e</sup> édition, 1913 ; 3<sup>e</sup> édition en 2 vol., 1924). Ils témoignent à la fois de l'ardeur avec laquelle sont étudiés chez nous les principes mêmes de l'organisation sociale et de l'influence exercée par les idées françaises.

L'élection de M. C. Lecomte à la présidence de la République, en remplacement du général A.-T. Simon, tombé du pouvoir le 2 août 1911, provoqua l'essor de brochures, de plaquettes, de lettres ouvertes plus ou moins piquantes lancées par certains fonctionnaires du régime déchu. Le *Moniteur* publia les procès-verbaux des séances où la Chambre des députés discuta les funestes « Contrats » d'emprunt et de banque de 1910, puis les rapports d'une commission d'enquête administrative. Un *Livre bleu* renseigna sur certaines affaires diplomatiques plus ou moins importantes et habilement réglées. — Ajoutons le *Différend entre la République d'Haïti et la République Dominicaine ; question des limites-frontières*, par Joseph JUSTIN (Port-au-Prince, impr. H. Amblard, in-8°, 91 p.). — De la nuit du 28 juillet 1915 date une nouvelle période de notre histoire : tandis que sévissait la guerre mondiale, les troupes américaines occupèrent notre pays. Les États-Unis se firent attribuer pour dix ans le contrôle de nos douanes et la direction de notre gendarmerie. Dans la presse, au Sénat, à la Chambre, fut menée une ardente campagne contre l'occupation américaine. Le sénateur Moravia Morpeau développa de puissants arguments de juriste sur l'*Inconstitutionnalité de la Convention américano-haïtienne* (Port-au-Prince, impr. Saint-Jacques, 1 broch. in-8°, 18 p.), suivie, en 1916, de la *Résolution Morpeau* (aux Cayes, impr. Bonnefil ; 2<sup>e</sup> édition, Port-au-Prince, impr. V. Pierre-Noël, 1923, in-8°, 12 p.). Rien n'y fit : en avril 1916, les marins amé-

ricains brisèrent le Parlement; l'opposition fonda le journal *la République*, qui disparut en 1917. On ne saurait passer sous silence un *Livre bleu* plein des doléances de notre gouvernement au sujet des empiétements de « l'occupation » américaine.

Le grave conflit qui a éclaté au sujet du monopole de l'importation de l'or à Haïti réclamé par la « Banque nationale » remplit presque tout entier le très important *Livre bleu de 1919-1920*. Entre-temps, les paysans haïtiens, les fameux Cacos, révoltés par l'inique système de la corvée, tenaient la campagne et, le 15 janvier 1920, deux quartiers de Port-au-Prince, la capitale de l'île, disparaissaient dans les flammes au cours d'un combat entre eux et les fusiliers marins américains.

Néanmoins, la presse ne reste pas muette, et nous pouvons encore signaler d'utiles publications sur l'histoire de notre pays. C'est d'abord le tome I du *Toussaint Louverture*, de H. Pauléus SANNON, écrit en une langue claire et avec une abondante documentation (Port-au-Prince, impr. Aug.-H. Héraux, 1921), auquel vint s'ajouter une belle conférence de M. Moravia MORPEAU sur le précurseur de l'indépendance haïtienne (1921). On trouve encore d'utiles renseignements sur son emprisonnement et sa mort dans un Mémoire adressé par le commissaire Julien Raymond au Premier Consul (Port-au-Prince, impr. du Sacré-Cœur, 1920, in-8°, 56 p.). Puis ce sont les *Lectures historiques et géographiques* du Dr J.-C. DORSAINVIL; la *Petite histoire d'Haïti, 1492-1915*, par Windsor BELLEGARDE (Port-au-Prince, 1922, in-8°, 147 p.); le beau livre, malheureusement inachevé, d'Alexandre LILAVOIS, économiste et journaliste distingué : *Haïti; la rançon de l'indépendance nationale; indemnité (française) et emprunt de 1825*, qui a paru dans « Haïti agricole, commerciale et industrielle », 1922; les ouvrages publiés par celui même qui écrit ces lignes et qui ont déjà été signalés par la *Revue historique*, t. CXLV, p. 281; enfin le livre vigoureux de PRICE-MARS, *la Vocation de l'Élite*, 269 p. ).

En avril ou mai 1920, James Weldon JOHNSON, un « coloredman » qui, en qualité de consul général, avait représenté les États-Unis au Nicaragua et au Vénézuela, et un Américain de race blanche, SELIGMAN, au nom de la puissante « Association nationale pour l'avancement des gens de couleur », avaient entamé en Haïti et en République dominicaine une enquête sérieuse sur l'occupation américaine. D'autres les imitèrent. La bataille s'engagea bientôt. La revue *The Nation* (blanche) révéla à ses quarante mille abonnés les faits recueillis par M. Johnson (*The Conquest of Hayti*. New-York, 1 brochure) et par M. Seligman. *The Crisis* (noire) se mit vigoureusement de la partie, et aussi *The Negro World*, le *Courrier des États-Unis* (français) et, en général, la presse républicaine du sénateur Warren Harding. La question haïtienne devint une des *plat-forms* républicaines; transformée en question de race, elle contribua à la défaite du parti démocrate.

En décembre 1921, pour fournir, sans doute, de la matière aux journaux haïtiens et new-yorkais et aux délibérations du Congrès, une commission sénatoriale américaine, présidée par le sénateur républicain Medill Mac Cormick, débarqua à Port-au-Prince et, après un semblant d'enquête, conclut au maintien de l'occupation militaire et à l'établissement près de notre gouvernement d'un haut commissaire, qui est en fonctions depuis les premiers jours de 1922.

Louis MORPEAU.

**Islam.** — GAUDEFROY-DEMOMBYNES. *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, d'après les auteurs arabes (Paris, Geuthner, 1923, in-8°, cxix-288 p.; prix : 40 fr.). — La bibliothèque archéologique et historique publiée sous les auspices du haut commissariat de France en Syrie vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le troisième ; c'est l'une des deux thèses soutenues devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris qui ont valu à leur auteur le grade de docteur ès lettres. La partie principale de l'ouvrage de M. Gaudefroy-Demombynes est une description géographique, économique et administrative de la Syrie lorsque, sous la domination des Mamelouks, elle formait une annexe de l'Égypte ; mais, dans une introduction détaillée et très considérable, l'auteur étudie l'organisation gouvernementale du pays au XIV<sup>e</sup> siècle (Chihâb-ed-din el-Omari est mort en 1341 et Qalqachandi en 1418). Comme l'on sait, l'armée des Mamelouks a été la seule, en Orient, à enrayer et à repousser victorieusement les assauts des Mongols à deux reprises différentes et non sans avoir été défaite elle-même dans l'intervalle. Ces troupes ont montré ainsi un ressort merveilleux et il est important de connaître leur organisation.

L'auteur a nettement déterminé les trois catégories de soldats composant l'armée : la garde personnelle du sultan composée d'esclaves turcs achetés à prix d'argent, le gros des troupes formé de Mamelouks pourvus d'une dotation foncière sur le sol égyptien (régime feudataire qui se continuera plus tard, dans l'empire ottoman, avec le système des *zîcamet* et des *timâr*) et les esclaves des émirs, dotés par ceux-ci sur leurs propres dotations. On en verra avec intérêt le détail dans l'ouvrage. Ce qu'il convient de remarquer, c'est que, sans doute, le caractère propre de la race turque, sa discipline et son endurance, déjà notées par el-Djâhîzî dans les *Tria opuscula*, ont été les éléments du succès des Égyptiens dans leurs campagnes de Syrie, plus encore qu'une organisation féodale dont on a trop vu les défauts au cours des révoltes intérieures et des batailles perdues.

Cl. HUART.

**Italie.** — Giuseppe DE SOCIO. *Le président de Brosses et l'Italie* (Rome et Paris, A. Picard, 1923, in-8°, 320 p.; prix : 16 fr.). — Le président de Brosses a beaucoup écrit. Mais, parmi ses œuvres, c'est la moins méditée qui a fait sa gloire. Son *Histoire romaine* est oubliée ; on parle encore de ses *Lettres familières écrites d'Italie*. Pourtant,

on les avait, jusqu'ici, moins étudiées que louées, parfois sans les avoir bien lues. M. Giuseppe de Socio les a lues et leur consacre tout un volume, que ne rendent pas inutile les travaux, déjà bien anciens, de Foisset et de Mamet. Nous y trouvons, après un chapitre général sur la personnalité du président de Brosses et des détails précis sur les conditions dans lesquelles il entreprit, vers la trentaine, son voyage en Italie, une étude très attentive des *Lettres*. M. G. de Socio nous dit ce qu'elles étaient; comment les compagnons de voyage de Charles de Brosses, les conseillers Loppin et de Migieu, le grand bailli de Gerland et les deux Lacurne, l'avaient chargé de raconter les incidents du voyage à leurs amis de Dijon; comment les *Lettres* sont en réalité un journal de route, écrit « la bride sur le cou », ce qui en explique les prolixités et les négligences. Leur mérite littéraire vient donc uniquement de leur sincérité, des impressions vives et de l'esprit prime-sauvage de l'auteur. Mais que nous apprennent-elles sur l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle? M. de Socio le recherche dans une série de chapitres qui font que son étude, plus littéraire qu'historique, intéressera néanmoins les historiens. A vrai dire, sa conclusion, c'est qu'on a fort exagéré l'importance documentaire des *Lettres*. De Brosses connaissait peu l'histoire de l'Italie moderne et s'intéressait peu à la politique; en archéologie, en art, en littérature, ses préjugés l'empêchaient souvent d'apprécier à leur valeur des œuvres qui n'y étaient point conformes; la nature, d'autre part, quoi que Sainte-Beuve ait paru en penser, est presque absente des *Lettres*; ce n'est guère qu'en matière de mœurs que de Brosses est un observateur clairvoyant. Mieux vaut donc, pour rendre justice aux *Lettres écrites d'Italie*, n'y chercher qu'un recueil d'impressions dont l'intérêt est moins encore de nous renseigner sur ce que l'auteur a vu que sur lui-même.

Cette étude sur le président de Brosses et l'Italie sera suivie d'autres études entreprises par M. G. de Socio sur les rapports intellectuels de l'Italie et de la France, particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il les poursuit avec le désir de contribuer au « pur et noble idéal d'une union toujours plus fraternelle et plus intime entre l'Italie et la France ». M. G. de Socio a droit à toute notre reconnaissance<sup>1</sup>. — G. PAGÈS.

— Corrado BARBAGALLO. *Passato e presente. Saggi di storia, filosofia e politica* (Milano, Società editrice « Unitas », 1924, in-18, 369 p.; prix : 10 l.). — Le distingué directeur de la *Nuova Rivista storica* a publié dans ce volume sept études parues antérieurement dans sa revue. Trois concernent l'histoire ancienne : l'une, très courte, rappelle les fouilles d'Ostie et fait revivre la vie intense du port romain à l'époque impériale; la seconde raconte la fin de Carthage à la suite

1. M. G. de Socio a tenu à écrire lui-même son livre en français. De la certaines imperfections de forme que nous aurions très mauvaise grâce à souligner. Mais la correction typographique (même en tenant compte de l'erratum) laisse bien à désirer!

de la troisième guerre punique, odieux épisode de l'impérialisme romain, que M. Barbagallo replace dans l'ensemble des événements méditerranéens contemporains; dans la troisième (*Un duello di civiltà, oriente ed occidente nel mondo romano*), il montre de quelle façon l'orientalisme hellénisé pénétre dans le monde romain, en insistant principalement sur l'aspect politique du sujet, avec le triomphe de l'absolutisme oriental sur le républicanisme occidental. Pour l'histoire moderne, M. Barbagallo étudie « les origines de la guerre franco-prussienne de 1870-1871 », d'après les documents publiés par notre ministère des Affaires étrangères et les ouvrages essentiels sur la question. Vient ensuite une étude d'actualité politique sur le problème de Fiume (*Fiume, Porto-Baross, Trieste*). Le volume se clôt par deux études consacrées à deux philosophes italiens contemporains, très différents comme valeur intellectuelle et comme rôle dans la culture italienne originale : B. Croce, considéré comme « philosophe de l'histoire », et G. Rensi, pris comme « philosophe politique »; dans la première, il montre comment Croce, après avoir identifié histoire et art, a identifié ensuite histoire et philosophie, et comment ainsi l'historien, pour comprendre et faire comprendre le passé, doit repenser celui-ci d'après la méthode philosophique. Dans la seconde, il expose comment Rensi a mis sur pied une nouvelle forme de scepticisme, critique le libéralisme moderne et les concepts de « peuple », « bourgeoisie », « prolétariat », « justice internationale », « révolution », et dresse enfin une espèce de « philosophie de l'autorité », où l'ancien socialiste antimarxiste qu'est Rensi reprend certaines thèses du matérialisme historique; plusieurs de ses interprétations peuvent néanmoins être retenues par les historiens. — G. BOURGIN.

---

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

---

### FRANCE.

1. — **Annales historiques de la Révolution française.** 1924, mars-avril. — Albert MATHIEZ. Défense de Robespierre (conférence. « Nous aimons Robespierre, parce que son nom résume toutes les iniquités sociales dont nous voulons la disparition. »). — Commandant HERLAUT. Un révolutionnaire en 1758; le procès de Moriceau de La Motte (dénoncé par un avocat au Parlement qui l'avait entendu proférer des injures et des menaces contre le roi et ses ministres, ce Moriceau fut mis à la Bastille et traduit devant le lieutenant criminel; ses divers interrogatoires sont analysés en grand détail. Après avoir subi le supplice de la question, il dut faire amende honorable et fut pendu en place de Grève. Cet humble huissier aux Requêtes est un précurseur de ceux qui, trente ans plus tard, devaient renverser l'absolutisme royal). — Henri SÉE. La doctrine politique et sociale de Mably (système tout imprégné d'idées républicaines). — A. VELASQUE. Études sur la Terreur à Nantes : les amours de Carrier (rectifie beaucoup de détails erronés ou imaginaires). — G. AUBERT. Les billets de confiance à Douai (en 1792). — G. LAURENT. Un mémoire historique du chimiste Hassenfratz (rédigé à la fin de l'an III dans un dessein d'apologie personnelle; Hassenfratz avait été membre de la Commune de Paris en août 1792 et avait pris une part active aux journées populaires de la Révolution; il avait donc besoin de se blanchir). — J. TUCAT. La survie d'une contribution d'ancien régime jusqu'en 1821 (la « mayade », droit exclusif que le vicomte de Béarn s'était réservé de vendre son vin ou son cidre pendant le mois de mai; ce droit demeura perçu jusqu'en 1793, puis il fut transformé en octroi municipal et aboli définitivement en 1821). — C.-rendus : *Albert Mousset*. Un témoin ignoré de la Révolution : le comte Fernan Nuñez, ambassadeur d'Espagne à Paris, 1781-1791 (utile recueil de documents inédits). — *Fr. L. Nussbaum*. Commercial policy in the French revolution (bonne étude sur la vie de G.-J.-A. Ducher, avocat au Parlement de Paris, qui fut envoyé aux États-Unis en 1783 en qualité de vice-consul, avec mission d'en étudier les lois commerciales; rentré en France en 1790, il fut une sorte de conseiller officieux des gouvernants et rédigea l'acte de navigation de 1793. Livre intéressant, mais qui n'est encore qu'un essai). — *Correspondance et mémoires de Barbaroux*, publ. par *Cl. Perroud* avec la collaboration d'*Alfred Chabaud* (utile recueil, qui sera souvent consulté).

2. — **Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1923, juillet-septembre. — H. LEHR. Eglises d'Allonnes, de Bazoches-en-Dunois et de Dangeau (d'après des registres et des liasses trouvés dans les greniers de la commune de Dangeau et donnant des renseignements sur les églises réformées de ces trois communes d'Eure-et-Loir, au XVII<sup>e</sup> siècle, avant la Révocation). — N. W. Nouveaux convertis arrêtés et mis à la Bastille en 1700 (leur conversion ne paraissait pas sincère). — Ch. BOST. Les prisonniers d'Aigues-Mortes et les notaires. Documents Falgairolle; suite (nos 27 et 28). — N. WEISS. A propos du centenaire Jenner (Rabaut-Pomier, frère de Rabaut-Saint-Étienne, pressentit, dès 1784, la découverte de la vaccine; de même Fabre d'Olivet réussit, dès 1811, à rendre l'ouie à plusieurs sourds-muets). — Ph. MIEG. Les de Coninck au Havre et à Rouen; fin au numéro suivant (de 1685 à 1691, d'après une correspondance abondante). = C.-rendus : *Alban Cabos*. Guy du Faur de Pibrac, un magistrat poète du XVI<sup>e</sup> siècle (œuvre d'un historien consciencieux et probe). — *Math. Lelièvre*. John Wesley, sa vie et son œuvre, 4<sup>e</sup> édition (entièrement refondue; excellent). — A. GAZIER. Histoire générale du mouvement janséniste, 2 vol. (écrit dans un esprit janséniste). = Octobre-décembre. Adieux adressés à M. N. Weiss qui, après avoir été pendant quarante-quatre ans bibliothécaire, puis secrétaire de la Société d'histoire, a pris sa retraite le 1<sup>er</sup> octobre 1923; hommages qui lui furent rendus dans l'assemblée générale tenue le 9 décembre. Dans cette assemblée, M. J. PANNIER, le nouveau secrétaire, a raconté l'histoire du temple de Charenton de 1623 à 1685; M. Fr. DÜRRLEMAN a prononcé une allocution sur « le rôle de l'histoire dans le réveil de l'Église ». — J. LE COULTRE. « Le Miroir de la Jeunesse », par Maturin Cordier (signale un exemplaire de l'édition originale à la Bodléienne d'Oxford). — H. DE PEYSTER. Lieven de Key, architecte gantois (l'architecte de la boucherie de Haarlem s'était rallié à la Réforme). = C.-rendus : *Fr. Baudry*. La Révocation de l'Édit de Nantes et le protestantisme dans le Bas-Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle (œuvre remarquable d'un élève de l'École des chartes tué pendant la guerre). = 1924, janvier-mars. Ch. SERFASS. L'Église réformée française et l'Église luthérienne française de Stockholm (grandes périodes de l'histoire de l'Église réformée française : période wallonne de 1632 à 1686, anglo-française de 1696 à 1741, française de 1741 à nos jours; création de l'Église luthérienne française vers 1687; liste de ses pasteurs; relations des deux Églises). — Ch. BOST. La conversion de Pierre de Claris, abbé de Florian, 1716 (d'après un livre imprimé retrouvé dans la bibliothèque de la Société). — Dernières photographies de la maison de Calvin avant sa destruction. — J. PANNIER. Troisième centenaire de la composition du « De Jure belli ac pacis » de Grotius, 1623-1924. = C.-rendus : *L. Romier*. La conjuration d'Amboise (trop indulgent pour la manière forte des Guises). — R. Chastanier. L'état civil des protestants, 1550-1792 (savante

monographie). — *Ch.-H. Pouthas*. Guizot pendant la Restauration (magistrale biographie).

**3. — Bulletin de la Société d'histoire moderne.** 1924, février. — H. PIRENNE. Les origines du vote à la majorité dans les assemblées politiques (le principe de l'unanimité a laissé de longues traces dans l'histoire; c'est à l'influence de l'Église qu'il faut attribuer le principe majoritaire dans les assemblées laïques; mais, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, tout en adoptant ce principe en fait, on conservait en droit celui de l'unanimité: on considérait que la minorité devait se plier à la décision prise par le plus grand nombre; « minor pars majorem sequatur »). — 1924, mars. Jean BOURDON. Notes critiques sur quelques sources de l'histoire du Consulat et de l'Empire (préparation des lois et des codes, des arrêtés et des décrets, information consulaire ou impériale et information ministérielle; le fonds du ministère de la Justice aux Archives nationales; administration départementale, etc.). — C.-rendus: *Ch.-H. Pouthas*. Guizot pendant la Restauration; préparation de l'homme d'État, 1814-1830 (étude approfondie qui apporte aussi des renseignements nouveaux sur l'histoire générale). — *Alfred Uhry*. Strasbourg, port français du Rhin (travail intéressant, bien documenté).

**4. — Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française.** 1923, janvier-mars. — P. LAFORGUE et Fr. SAUCIN. Nouvelles recherches sur les objets anciens de l'Aouker (nous renseigne sur la période néolithique en Mauritanie saharienne). — Avril-juin. Colonel MANGEOT. Trafic du bétail entre la région de Tombouctou et les colonies anglaises de la Gold-Coast et de la Nigeria. — P. LAFORGUE. Objets anciens de la région de Gao (Soudan français; pointes de flèches, poinçons; jusqu'à quelle date s'est prolongé l'âge de pierre dans ces régions?). — J. VIDAL. Au sujet de l'emplacement de Mali, capitale de l'ancien empire mandingue (cet empire dura du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle; le voyageur arabe Ibn Batouta affirme avoir visité Mali, sa capitale, en 1352, au temps de sa plus grande prospérité; mais Ibn Batouta n'aurait-il pas imaginé sa description?). — Fr. DE COUTOULY. Les populations du cercle de Dori; suite au numéro suivant (sur la Haute-Volta). — Juillet-septembre. AUBERT. Légendes historiques et traditions orales recueillies dans la Haute-Gambie (les premiers habitants d'après les traditions locales; essai historique sur la région; les voyages de Golberry en 1785, de Mungo-Park en 1795 et 1805). — M. PERRON. Précis chronologique du cercle de Sikasso (on n'a de renseignements que depuis 1877; l'histoire ne commence qu'avec l'arrivée du capitaine Binger, en octobre 1887). — J. VIDAL. Le mystère de Ghana (capitale de l'empire berbéro-soninké qui florissait au moyen âge aux confins du Sahara et de la Négritie occidentale).

**5. — Bulletin hispanique.** 1924, janvier-mars. — M. BERNIER. Itinéraire épigraphique d'Espagne (explique quatre plaquettes de terre REV. HISTOR. CXLVI. 2<sup>e</sup> FASC. 19

cuite sur lesquelles sont inscrits les noms des stations de plusieurs routes romaines d'Espagne, avec des chiffres de distance, et que M. Antonio Blázquez a publiés). — M. BATAILLON. Érasme et la chancellerie impériale (celle-ci intervint pour protéger Érasme contre les théologiens de Louvain; curieuse lettre de la chancellerie du 12 février 1527). — Eug. MELE. Les poésies latine de Garcilaso de La Vega et son séjour en Italie; fin (article en espagnol). — Carmelo VIÑAS-MEY. Nouvelles données sur l'histoire des « Afrancesados » (on donnait ce nom aux anciens partisans du roi Joseph; 1<sup>re</sup> article, en espagnol). — M. Nuñez de ARENAS. Une lettre inédite de Fernán Caballero (Puerto, 6 juillet 1849). — C.-rendus : *A Paz y Melia. Series de los más importantes documentos del archivo y biblioteca del duque de Medinaceli, 2<sup>e</sup> série (consacrée aux livres)*. — *Foster Watson. Luis Vives, 1492-1540* (intéressante biographie en anglais). — *R. Blanco-Fombona. El Conquistador español del siglo xvi* (mal composé et désordonné). — *Cervantès. Don Quichotte, traduction nouvelle par X. de Cardailiac et J. Labarthe, 1<sup>re</sup> partie* (faite avec une grande conscience). — *E. Martinenche. Histoire de l'influence espagnole sur la littérature française. L'Espagne et le romantisme français* (excellent). — *Augusto C. Pires de Lima. Portugal. Leituras históricas* (depuis l'apparition des Celtes en Lusitanie jusqu'à l'époque présente). — Avril-juin. S. Griswold MORLEY. « Ya anda la de Mazagatos », comédie inédite attribuée à Lope de Vega (on renvoie pour les manuscrits au *Bull. hisp.*, XXV, 1923; quelques notes sur le sens de certains mots et la versification).

6. — **Carnet de la Sabretache.** 1924, mars-avril. — Guy COLLINEAU. Un soldat de fortune. Notes et souvenirs du général Collineau, I (né en 1810; engagé en 1831 dans l'infanterie, passé sur sa demande dans la légion étrangère en 1836 et envoyé en Afrique. Désormais il prend part à toutes les expéditions militaires, en Algérie, en Crimée, en Chine; conquiert tous ses grades, jusqu'à celui de général de division; décédé le 5 janvier 1861, à Tien-Tsin, dont il était le commandant supérieur. Depuis 1838, il tint un petit journal qu'il rédigea en 1858 à Lyon. Détails sur Canrobert, La Bédoyère, Saint-Arnaud. On s'arrête ici en janvier 1855, quand Collineau, lieutenant-colonel, va quitter l'Algérie pour la Crimée); suite et fin en mai-juin (sur Pélissier, Collineau écrit : « On le craindra, mais on ne l'aimera pas »; il est plus capable que Canrobert, « parce qu'il est plus têtu ». A la date du 10 septembre : « Ce fut mon régiment et moi-même à sa tête, qui primes les premiers pied dans Malakoff [le 8], ouvrant la route à ceux qui nous suivaient. » Puis il retourne en Algérie, est nommé général; à Lyon, il se trouve sous les ordres de Castellane qui rend le service de place extrêmement désagréable et gênant »; d'ailleurs, « il ne connaît pas plus la petite guerre que la grande ». Peu de chose sur la campagne d'Italie en 1859, mais d'intéressantes notes sur l'Extrême-Orient en 1860. Incendie du Palais d'été par les Anglais; « cette destruction de richesses artistiques inestimables a fait entre nous l'objet de débats passionnés; elle était

en général sévèrement jugée... j'approuve sans réserve l'action des Anglais, ils étaient dans la vérité guerrière : la guerre a pour but d'amener l'adversaire à subir la loi du plus fort ». Cette campagne, d'ailleurs, ne fut « qu'une longue suite de tergiversations, de discussions aigres-douces avec nos alliés; il en est résulté des erreurs et des fautes ». Note finale : « Je ne suis pas de ceux que la guerre a enrichis; j'en connais autour de moi qui ne pourraient pas en dire autant ».

**7. — Comité des travaux historiques et scientifiques.** Bulletin philologique et historique (jusqu'en 1715). Année 1921 (daté de 1923 et paru en 1924). — Abbé G. VERDIN. Note sur quelques pouillés du diocèse de Troyes. — Louis LACROQ. Acte de notoriété pour une coutume de la Haute-Marche, 5 mars 1493. — Abbé L. MEISTER. L'église et la paroisse Saint-Martin de Beauvais aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (d'après des comptes conservés aux archives départementales de l'Oise; suivent onze pièces justificatives allant de 1423 à 1563). — Lucien AUVRAY. Fragments de documents angevins, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (publie et commente un procès-verbal de la translation des reliques de saint Florent de Saumur, 25 juin 1480). — Edmond POUPE. Le train de maison d'Arthénice, 1608-1619 (Arthénice, c'est Catherine de Vivonne, femme de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet; ils habitaient à Paris l'hôtel des Pisany, où était née en 1607 leur fille Julie. Maitresse de maison aimable et respectée, elle voulut recevoir et traiter, le mieux possible ses invités, et passa contrat avec un « marchand pourvoyeur » qui aurait la charge de fournir au maître d'hôtel tout le train de maison, les aliments et la boisson nécessaires; deux de ces contrats analysés fournissent de nombreux renseignements sur la manière de vivre et sur le prix des denrées). — Joseph DEPOIN. Le prieuré de Wariville, ses origines et ses archives (prieuré de l'ordre mixte de Fontevrault fondé peu avant 1149; liste chronologique des prieurs et prieures jusqu'en 1787, où fut fermé le couvent). — Philippe LAUER. Les translations des reliques de saint Ouen et de saint Leufroy du IX<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle et les deux abbayes de la Croix-Saint-Ouen, (publie, avec un fac-similé, une « charte-notice », non datée, de l'archevêque de Rouen, Riculf, vers 872, qui confirme le récit, par Jean Diacre, de la translation des reliques de saint Ouen; montre qu'un diplôme de Charles le Simple en faveur de Saint-Germain-des-Prés, 14 mars 918, est certainement authentique; l'original en est conservé aux Archives nationales). — E. MARTIN-CHABOT. Un témoignage du séjour à Pise de Bernard Gui et de Bertrand de La Tour durant leur mission en Italie, 27 janvier 1318 (tiré des archives d'État de Pise). — Dr E. WICKERSHEIMER. Documents pour servir à l'histoire de la police de la mendicité à Strasbourg à la fin du moyen âge. — André PHILIPPE. Les chartes-parties des archives départementales des Vosges (publie vingt et un de ces chirographes d'après les originaux, avec un index des noms de personnes et de lieux). — Chanoine A. SABARTHÈS. Trois chartes de la commune de Limoux (concernant la liberté corpo-

nelle, 1<sup>er</sup> septembre 1178; la liberté de tester, janvier 1193; le droit de marque ou de représailles, 1264). — Félix PASQUIER. Don Joseph Margarit d'Aguilar, gouverneur de Barcelone (notice sur ce personnage, avec sept pièces le concernant, 1653-1681, et texte de cent soixante-cinq lettres intéressant l'histoire de la guerre de Catalogne de 1653 à 1659).

8. — **Revue archéologique.** 1923, juillet-octobre. — J. CARCOPINO. Encore la basilique de la « Porta Maggiore » (cette basilique a été le sanctuaire d'une des sectes religieuses qui s'étaient greffées sur une doctrine néo-pythagoricienne; c'est Sappho qui y est représentée en un bas-relief; elle personifie l'âme de l'homme qui, enivrée de l'harmonie des sphères et transportée par elle, veut vivre de cette communion divine). — O. WALDHAUER. Notes sur une statuette en bronze d'Athéna-Niké (trouvée en Bulgarie, à Suéti-Kirilavo). — P. COUSSIN. Les armes figurées sur les monuments romains de la Gaule méridionale (étudie successivement les armes offensives et les armes défensives et distingue ces armes, quant à leur origine, en plusieurs groupes, les unes empruntées à des modèles hellénistiques, les autres sont celles du peuple romain au début de l'Empire, d'autres enfin appartiennent au peuple vaincu). — S. DE RICCI. Un album de dessins de Jacopo Bellini au Louvre (acquis par le Louvre en 1884, cet album se trouvait certainement à Smyrne en 1728; il est signalé dans une lettre adressée par un certain Guérin, « antiquaire du Roy », à l'abbé Bignon, bibliothécaire). — P.-L. COUCHOUD. L'interprétation des stèles funéraires attiques (examine les reliefs qui représentent une femme assise; distingue quatre systèmes d'interprétation de ce motif et annonce, pour un second article, une interprétation nouvelle). — W. DEONNA. Talismans du musée de Genève (Horus sur les crocodiles; Bès; la déesse aux scorpions et aux crocodiles; amulette d'Achmin). — H. INGHOLT. Bibliographie de Clermont-Ganneau (1866-1922). — Nécrologie et nouvelles archéologiques. — C.-rendus : Helmuth Th. Bossert. Altkreta, 2<sup>e</sup> édition (*Corpus de la civilisation égéo-mycénienne*). — W. Deonna. Guerre du Péloponèse et guerre mondiale (curieux rapprochements). — Avv. Francesco Flumene. Un pô peu di luce sul problema genetico dei nuraghes di Sardegna (les nuraghes auraient été élevés comme un abri contre les moustiques). — K. Schumacher. Siedelungs-und Kulturgeschichte der Rheinlande (publication faite avec un grand luxe). — E. Albertini. Les divisions administratives de l'Espagne romaine (de première main). — L. Niederle. Manuel de l'antiquité slave; t. I : l'Histoire (excellent). — Série de volumes sur l'archéologie des pays scandinaves. — P. Monceaux. Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne; t. VII : Saint Augustin et le donatisme (bon).

9. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1924, 15 février. — The Glass Palace Chronicle of the kings of Burma, trad. par Pe Maung Tin et G. H. Luce (utile traduction partielle de la Chronique dite du « Palais de cristal », compilation faite en 1829 des « Grandes

Chroniques » de Birmanie remontant au xv<sup>e</sup> siècle; il y manque des notes et un index). — *J. S. Griffiths*. *The exodus in the light of archæology* (tentative vaine pour dater des événements en grande partie légendaires. Livre d'ailleurs bien informé). — *P. Saintyves*. Les contes de Perrault et les récits parallèles (beaucoup d'érudition où une large place est laissée à l'hypothèse). — *E. Babelon*. Les monnaies grecques (petit livre tout à fait recommandable). — *Lucien Febvre et Lionel Bataillon*. *La terre et l'évolution humaine* (brillant compte-rendu par H. Hauser). — 1<sup>er</sup> mars. *E. Cavaignac*. Population et capital dans le monde méditerranéen antique (beaucoup d'érudition appliquée à des questions ingrates de statistique ancienne). — *Ad. Kuenzi*. *'Επίσοτικα* (bonne dissertation sur les actes de libéralité faite par un citoyen en faveur de l'État). — *Curtea domneasca din Arges* (remarquable publication sur la résidence des princes de Roumanie à Argès, notamment sur l'église, dont la restauration, entreprise avec beaucoup de méthode, a déjà donné des résultats importants). — *Walter Leaf*. *Strabo on the Troad* (excellent commentaire du livre XIII de Strabon). — Publications sur l'histoire et la littérature religieuses, éditées sous la direction d'*A. Biamonti* et d'*A. Pincherle* (article d'*A. Loisy*; parmi elles : *Buonaiuti. Frammenti gnostici*; *M. Monachesi. Il pastore di Erma*; *U. Faldati. S. Ireneo, esposizione della predicazione apostolica*). — 15 mars. *G. Schreider*. *Handbuch der Bibliographie* (travail utile et qui rendra de réels services). — *Colonel Rezanov*. L'idéologie du communisme (œuvre de parti qui ne tient pas compte d'une situation de fait qui se prolonge; si le peuple russe a été « livré à la Bête rouge », quels efforts a-t-il faits pour soutenir ceux qui tentèrent de l'arracher à la tyrannie?). — *Albert Houtin*. *Le P. Hyacinthe, prêtre solitaire, 1893-1912* (remarquable). — *Alfred Loisy*. *L'apocalypse de Jean* (traduction avec un indispensable commentaire). — *Erwin Preuschchen et G. Krüger*. *Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende*. I. Das Altertum, 2<sup>e</sup> édition par *Gustav Krüger* (beaucoup de faits bien présentés, avec une excellente bibliographie). — *Édouard Renard*. *Louis Blanc; sa vie, son œuvre* (bonne étude sur l'homme public; mais L. Blanc fut plutôt un homme d'étude et son œuvre historique méritait une étude plus approfondie). — *Henri Schück*. *Histoire de la littérature suédoise*, trad. par *Lucien Maury* (remarquable). — *Gédéon Huet*. *Les contes populaires* (bon travail de vulgarisation). — 1<sup>er</sup> avril. *K. Nag*. *Les théories diplomatiques de l'Inde ancienne et l'Arthaçâstra* (conscienieux et instructif, mais très confus). — *A. Audollent*. *Les tombes gallo-romaines à inhumation des Martres-de-Veyre* (très intéressant pour la connaissance de l'industrie, surtout textile, des Gallo-Romains). — *R. C. Boer*. *Die Edda* (très belle édition, avec un riche commentaire). — *P. Boissonnade*. *Du nouveau sur la Chanson de Roland* (travail considérable, en quelques parties nouveau, mais le résultat obtenu n'est pas proportionnel à l'effort; ce qui est nouveau est trop souvent problématique). — *François Villon*. *Oeuvres*; édition critique par *Louis Thuasne* (excl-

lente édition). — *E. Denis*. Du Vardar à la Sotcha (remarquable). — *Maurice Fallex*. Atlas de géographie économique (utile, mais d'un trop petit format). — *Allardyce Nicoll*. A history of Restoration drama, 1660-1700 (ouvrage définitif).

10. — **Revue des études anciennes**. 1923, octobre-décembre. — *G. Seure*. Musée de Belgrade. Reliefs votifs inédits ou disparus; fin au numéro suivant (le catalogue énumère vingt monuments, images de divinités diverses, plaques votives au dieu chasseur, types du dieu cavalier; il a été établi à l'aide de photographies prises avant la guerre; depuis, quelques-uns de ces monuments ont disparu; le premier article contient des considérations générales, le second le catalogue). — *M. Holleaux*. Études d'histoire hellénistique. XII. L'expédition de Philippe V en Asie, 201 av. J.-C. (étude minutieuse avec un tableau donnant la suite des événements). — *C. Jullian*. Notes gallo-romaines. C. Questions hagiographiques. Le cycle de Rictiovar (examine six passions où apparaît Rictiovar, « préfet » de Maximien; on peut à la rigueur supposer que Rictiovar était préfet militaire de la région entre Reims et Amiens). — *C. Jullian*. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *J. Vendryès*. Le langage (remarquable par la sûreté de l'information et la généralité des idées). — *L. Delaporte*. La Mésopotamie (autant de compétence que de talent). — *A. Jardé*. La formation du peuple grec (œuvre d'un savant probe et vigoureux). — *Ch. Picard*. La sculpture grecque, des origines à Phidias (de premier ordre). — *A. Delatte*. Essai sur la politique pythagoricienne (conclusions en partie négatives, mais le travail éclaire les théories de Platon et d'Aristote). — *A. Piganiol*. Recherches sur les jeux romains (étude surtout les jeux en tant que phénomène religieux). — Chronique. = 1924, janvier-mars. A. *Cuny*. Questions gréco-orientales. XV. Le disque de Phaestos (étudie les signes du disque et leurs correspondances dans le système hiéroglyphique). — *C. Jullian*. Notes gallo-romaines. CI. Les problèmes d'Anse-sur-Rhône (avec un plan de la localité romaine; *ansa* veut dire sans doute port). — *G. Dottin*. La langue gauloise et les graffites de la Graufesenque (près Millau, dans l'Aveyron; essai d'interprétation). — *C. Jullian*. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *G. Glotz*. Die Frauengestalten im attischen Drama (pensée vigoureuse et pénétrante). — *Mme Douglas van Buren*. Archaic fictile revetments in Sicily and Magna Graecia (répertoire très utile). — *P. Paris, G. Bonsor, A. Laumonier, R. Ricard, Cayetano de Mergelina*. Fouilles de Belo. I. La ville et ses dépendances (Belo est aujourd'hui Bolonia; les découvertes faites par l'Ecole des hautes études hispaniques).

11. — **Revue des questions historiques**. 1924, avril. — *E. Vancandard*. De la venue de Lazare et de Marie-Madeleine en Provence (se rallie entièrement aux conclusions de Mgr Duchesne dans sa « légende de Marie-Madeleine »). Avant le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, il n'y a

pas trace du système d'après lequel les saints palestiniens seraient venus en Provence). — Comte de SÉRIGNAN. Le général Malet et le coup de force du 23 octobre 1812, d'après des documents nouveaux, I (d'après une collection de pièces officielles ou privées réunies par Rousselin de Saint-Albin et ayant appartenu à M. Georges Duruy; ce premier article prend le général le 10 janvier 1810, où il est transféré dans la maison de santé Dubuisson jusqu'au 10 octobre 1812, quelques jours avant l'exécution de son complot). — Adhémar d'ALÉS. L'Apologie d'Aristide et le roman de Barlaam et Josaphat (on a trouvé dans les *Oxyrhynchus Papyri* un fragment de l'Apologie du christianisme présentée par le philosophe Aristide à Antonin le Pieux, 138-161; comparaison de ce texte avec la version syriaque découverte par M. Rendel Harris; or, dans le roman de Barlaam et Josaphat, adaptation chrétienne de la légende de Bouddha, a été introduite une adaptation de cette Apologie). — Ed. GACHOT. L'Allemagne contre Napoléon : les chasseurs de Lutzow (rôle de Lutzow en 1813; il mourut à Berlin le 6 décembre 1834). — J. GUIRAUD. Paul Allard, historien des origines chrétiennes, 2<sup>e</sup> article. — E. LE MARCHAND. Les étapes de la Triple-Alliance, d'après les archives secrètes de la chancellerie de Vienne (de 1882 à 1912; d'après la publication de Pribam, la Triple-Alliance n'a pas été l'œuvre de Bismarck; c'est l'Italie qui a sollicité et obtenu son affiliation à l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie; c'est elle qui en a tiré surtout profit). — C.-rendus : Les RR. PP. Jaussen et Savignac. Les châteaux arabes de Qeseir' Amra, Haranéh et Tuba (fait le plus grand honneur à l'École biblique). — Marquis de Noailles. Le comte Molé, sa vie, ses mémoires (intéressant). — E.-G. LEDOS. Chronique générale. — A. ISNARD. Revue des périodiques français. — Notes bibliographiques, parmi lesquelles : A. Demangeon. L'Empire britannique (exposés très clairs, étayés sur une solide documentation). — G. Lettonnelier. L'abbaye exempte de Cluny et le Saint-Siège (utile). — Mgr Fr. Lanzoni. Le origini delle diocesi antiche d'Italia (tout à fait remarquable). — A. Jardé. La formation du peuple grec (considérations très justes sous une forme sobre et attachante). — Léon Prieur. Dante et l'ordre social (aussi original qu'attachant). — Menjot d'Elbennie. M<sup>me</sup> de La Sablière (célèbre surtout la nouvelle convertie au catholicisme). — Lucien Romier. La conjuration d'Amboise (bon). — Rodolphe Reuss. La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace (contrairement à ce que soutient l'auteur, il n'y a pas d'abîme entre 1789 et 1793). — Elsaß-Lothringisches Jahrbuch, t. I et II (rédigé par des Allemands, anciens fonctionnaires en Alsace-Lorraine, et quelques rares Alsaciens, comme Albert Ehrhard, qui ont pris parti pour l'Allemagne).

12. — **Revue d'histoire de la guerre mondiale.** 1923, avril. — Charles APPUHN. Le gouvernement allemand et la paix. L'offre de médiation pontificale, 1917 (historique des faits, d'après les témoignages allemands et le *Livre bleu* publié en 1919). — Colonel Ed. DESBRIÈRE. Le rôle du corps expéditionnaire britannique dans les

opérations de l'été 1914 (d'après l'ouvrage du général J. E. Edmonds, publié par la section historique du Comité de défense impérial). — Documents. La mobilisation de l'armée russe en 1914. Le témoignage du général Dobrorolsky (témoignage essentiel; le général Dobrorolsky dirigeait le service de la mobilisation au ministère russe de la Guerre en 1914). — Bibliographie. Les revues historiques en Russie soviétique. — Les livres nouveaux : *Gabriel Hanotaux*. La bataille de la Marne (compte-rendu par le général Legrand-Girarde; il montre, par des exemples précis, que l'auteur, « dans son panégyrique du généralissime », lui a parfois « attribué des vues lointaines dans le temps et dans l'espace que les faits ne confirment pas »). — *Comte Assollant*. L'œuvre de la marine française dans la défense du canal de Suez. — Lieutenant de vaisseau *Douin*. L'attaque du canal de Suez (intéressant). — *A.-F. Pribram*. Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie, 1879-1914; t. I : le Secret de la Triple-Alliance, trad. par C. Jordan (intérêt capital, méthode excellente). — Les revues du trimestre (dépouillement méthodique des principales revues françaises et étrangères, qui complète très utilement le *Bulletin mensuel de documentation internationale* publié par la Société de l'histoire de la guerre). — Juillet. Colonel Ed. DESBRIÈRES. La genèse du plan XVII (d'après le premier volume du grand ouvrage élaboré par le service historique de l'état-major de l'armée, ouvrage dont le dépôt légal a été fait à la Bibliothèque nationale, mais qui n'a pas été mis dans le commerce). — Paul-Henri MICHEL. La pensée politique de Gabriele d'Annunzio et l'affaire de Fiume. — Documents. La mobilisation de l'armée russe en 1914. Le témoignage du général Dobrorolsky; suite et fin (le 29 juillet au soir, l'état-major a obéi au tsar et substitué l'ordre de mobilisation partielle à l'ordre de mobilisation générale; celui-ci fut expédié le 30 juillet, un peu après six heures du soir). — Bibliographie. L'histoire de la guerre et les archives locales. — Les livres nouveaux : *Jean de Pierrefeu*. Plutarque a menti (plus brillant que solide). — Un livre noir. Diplomatie d'avant-guerre, d'après les documents des archives russes, t. II (la présentation « technique » des documents n'est pas satisfaisante). — *The Path to Peace, by the author of the Pomp of Power* (souvenirs d'un ancien parlementaire anglais, d'intérêt très inégal). — *Ray Stannard Baker*. Woodrow Wilson and World Settlement (très important, a utilisé les papiers personnels du président Wilson). — Octobre. André COGNIER. Les bombardements de la côte anglaise par la flotte allemande (1914-1916). — Ed. DUMÉRIL. L'article 148 de la constitution de Weimar et les livres scolaires allemands. — Documents. La mobilisation russe en 1914. Témoignage du général Daniloff (ancien quartier-maître général des armées russes; son témoignage concorde avec celui du général Dobrorolsky). — Bibliographie. Les origines de la guerre : nouveaux périodiques. — Les livres nouveaux : colonel *Normand*. La défense de Liège, Namur, Anvers en 1914 (intéressant). — *Reginald Kann*. Le plan de campagne allemand de 1914 et son exécution (travail remar-

uable ; l'auteur conclut que le plan allemand était « fort acceptable », mais l'étonnante passivité de Moltke a permis les erreurs de Bülow et les initiatives hasardeuses de Klück). — *Michel Lemhe*. 250 jours au grand quartier général impérial, 25 septembre 1915-2 juillet 1916 (journal d'un capitaine d'état-major ; beaucoup d'observations intéressantes). — *Winston Churchill*. *The World crisis, 1911-1914* (témoignage important en raison du rôle joué par l'auteur). — *Service with fighting Men. An account of the work of the Y. M. C. A. in the World War* (beaucoup de renseignements nouveaux sur l'armée américaine). — *H. Galli*. La défense et la victoire de Reims (très documenté). — *H. Bidou, G. Guébard, A. Liesse*, général *Malleterre, A. Tardieu, G. Teissier*. Les conséquences de la guerre (conférences faites en 1919, un peu dépassées par les événements). — *Comte Perreau*. Victoire chère et paix de dupes, t. II (quelques souvenirs personnels). — *Joachim Lietzmann*. Auf verlorenen Posten. Unter der Flagge des Grafen Spee (plus anecdote qu'historique). — *R. S. Gwathin Williams*. Under the black enseign (souvenirs du commandant du croiseur britannique *Intrepid*). — 1924, janvier. *Charles APPUHN*. Le gouvernement allemand et la paix en 1917. Le conseil de Bellevue et la question belge (après avoir accepté et même sollicité l'intervention du pape, le gouvernement impérial, faible et hésitant, a tout fait pour qu'elle demeurerait sans résultat). — *Jules ISAAC*. L'utilisation des réserves dans l'armée française et dans l'armée allemande en 1914 (la thèse soutenue par le général Buat, d'après laquelle l'état-major français a su, dès le début de la guerre, tirer des réserves un meilleur parti que l'état-major allemand, ne résiste pas à un examen objectif des faits). — *Documents*. Le procès Soukhomlinov. La genèse de l'affaire (exposé de V. Nossovitch, ancien procureur général près la Chambre criminelle de la Cour de cassation de Russie). — *Bibliographie*. Les origines de la guerre : le dernier état de la thèse allemande (discussion des thèses du comte de Montgelas par P. Renouvin). — Les livres nouveaux : général *Max Hoffmann*. Der Krieg der versäumten Gelegenheiten (témoin bien informé, qui se pose en justicier). — *Asquith. The genesis of the war* (peu de renseignements nouveaux). — *P. Archinov*. Histoire du mouvement de Makhno, 1918-1921 (épisode curieux de la révolution et de la guerre civile dans le sud de la Russie). — *Bertrand Bareilles*. Le drame oriental : d'Athènes à Angora (intéressant). — Général *von Zwehl*. Generalstabdienst im Frieden und im Kriege (judicieux, mais sans grand intérêt historique). — Général *von Kuhl*. Die Kriegslage im Herbst 1918. Warum konnten wir weiter kämpfen ? (tente de démontrer que l'armée allemande n'était pas hors d'état de continuer la lutte à l'automne 1918). — 1914-1918. La Grande Guerre vécue, racontée, illustrée par les combattants (excellent ouvrage de vulgarisation). — *Ralph Scott*. *A Soldier's Diary*. — *A. Rawlinson*. Adventures in the Near East, 1918-1922 (pittoresque). — *S. P. Beletzky*. Grigory Raspoutine (témoignage de l'ancien directeur de la police de Petrograd).

13. — **Revue d'histoire diplomatique.** 1923, n° 4. — C. PICCIONI. Rapport présenté à la réunion annuelle de la Société d'histoire diplomatique, le 29 juin 1923 (hommage rendu aux membres décédés). — Ch. TERLINDEN. L'établissement des relations diplomatiques entre la Belgique et la Russie, 1852-1853 (comment se termina, au bout de vingt-deux ans, le conflit entre la Belgique constitutionnelle et la Russie absolutiste). — A. DUMAINE. Le comte de Vergennes et l'indépendance des États-Unis (montre la grande portée de la politique de Vergennes et défend le ministre contre les insinuations perfides de Rulhières). — W. M. KOZLOWSKI. Le dernier projet d'alliance franco-polonaise, 1792-1793; fin (les patriotes polonais réfugiés en Saxe; instructions données à Kosciuzko par le groupe de Leipzig; mémoire que Kosciuzko présente au ministre Lebrun; mais le projet d'alliance devait échouer). = C.-rendus : *F. de Navenne*. Rome et le palais Farnèse pendant les trois derniers siècles (très intéressant et vivant). — *Fr. Baron*. Le cardinal Pierre de Foix le Vieux, 1386-1464, et ses légations (consciemment et précis). — *Pierre Paul*. Le cardinal Melchior de Polignac, 1661-1741 (plein d'aperçus intéressants et d'idées générales). — *A. Mousset*. La petite entente. Ses origines, son histoire, ses connexions, son avenir (clair et précis). — *P. Verhaegen*. La Belgique sous la domination française; t. I : 1792-1795 (bon). = 1924, n° 1. *CASENAVE*. La doctrine de Monroe (portée primitive du message de Monroe du 2 décembre 1823 et développements qui lui furent donnés dans la suite). — *S. C. Carnot* en Pologne (la note signée Krasinski et qu'a publiée la *Revue des questions historiques* n'est qu'une mystification. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLIV, p. 136). — *VAN DER VRECKEN DE BORMANS*. Un ambassadeur homme de cour sous Louis XVI. Le duc de Guines (sa biographie; il fut ministre à Berlin en 1769, ambassadeur à Londres de 1770 à 1776, plus homme de cour qu'ambassadeur). — *Mme I. LUBIMENKO*. Les projets d'alliance anglo-russe (1567-1623, d'après les archives et les publications russes). — *P. LESOURD*. Les entrées des ambassadeurs de France près le Saint-Siège sous l'Ancien régime (cérémonial aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; il est toujours en usage). — *J.-L. RENOU*. Les nonciatures de Russie (1802-1804, d'après les documents publiés par J. Rouet de Journel, S. J.). = C.-rendus : *P. Biver*. Histoire du château de Meudon (détails inédits nombreux). — *E. Denis*. Du Vardar à la Sotcha (articles écrits et conférences faites pendant la guerre). — *Miss Edith Philips*. Les réfugiés bonapartistes en Amérique, 1815-1830 (neuf et instructif). — *Louise Burnham Dunbar*. A study of monarchial tendencies in the United States from 1770 to 1801 (sujet neuf). — *M. Paléologue*. Le roman tragique de l'empereur Alexandre II (histoire et roman tout ensemble). — *P. Montarlot*. Les émigrés de Saône-et-Loire, t. I (une partie générale, puis notices individuelles). — *E. Bourgeois* et *A. André*. Les sources de l'histoire de France, XVII<sup>e</sup> siècle; t. III : Biographies (répertoire indispensable).

14. — **Revue historique de droit français et étranger.** 1923,

juillet-septembre. — P. VINOGRADOFF. Les maximes dans l'ancien droit commun anglais (ces maximes abondent dans les plaidoyers et dans les traités; la plupart sont d'origine romaine par tradition directe ou par l'intermédiaire du droit canon). — E. JOBBÉ-DUVAL. Les morts malfaisants, *larvae*, *lemures*, d'après le droit et les croyances populaires des Romains; fin au numéro suivant (la vie d'outre-tombe, théorie des morts malfaisants, quels morts figurent dans cette catégorie; trois chapitres d'un livre qui doit paraître prochainement sur cette intéressante question). — R. GRAND. Un sens peu connu du mot désaveu en droit coutumier: le désaveu de communauté familiale par-devant l'échevinage (exemples du XIII<sup>e</sup> siècle à Provins; mais l'institution était répandue à travers toute la France du Nord). — G. ESPINAS. Rapports présentés à la Société d'histoire du droit au nom de la Commission des chartes de franchises (collaborations promises dans les diverses régions de la France). — A. THOMAS. Un acte d'émancipation en 1705 (dans la Dordogne). — O. MARTIN. Le congrès historique de Bruxelles (signale les communications faites dans la section de droit). — C.-rendus : W. Blommaert. Les châtelains de Flandre (série de cinq bonnes monographies locales; a trop cru que cette institution était particulière à la Flandre). — Luis Cabral de Moncada. O casamento em Portugal na Idade Media (intéressant). — A. Solmi. La storia del diritto italiano (ne se borne pas à dresser un catalogue, montre les caractères de cette historiographie). — Louis Delbez. De la légitimation par « lettres royaux » (bonne monographie; aurait dû chercher l'origine de ces lettres). — R. Koerperich. Les lois sur la mainmorte dans les Pays-Bas catholiques. Étude sur l'édit du 15 septembre 1753 (excellent). — Société d'histoire du droit (séances des 17 mai et 14 juin 1923). — E. PERROT. Bulletin bibliographique d'histoire économique et juridique (janvier-juillet 1923). — Octobre-décembre. B. HAUSSOULLIER. Une loi grecque inédite sur les successions « ab intestat » (provient des fouilles de M. Fr. Cumont à Salihiyeh; il s'agit d'un texte grec sur une feuille de parchemin écrit sans doute à la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.; restitution et commentaire du texte; les divers degrés de parenté). — F. MARTROYE. Les « *defensores ecclesiae* » aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles (ils font partie de l'ordre des clercs; subordonnés à l'évêque, ils sont en fonction dans les bureaux de l'église; diversité de leurs attributions; les défenseurs de l'Église romaine). — Compte-rendu de la semaine d'histoire du droit normand tenue à Jersey les 24-27 mai 1923. — C.-rendus : H. Grégoire. Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, fasc. I (534 inscriptions; on signale les textes présentant un intérêt juridique). — P. F. Girard. Mélanges de droit romain. II. Droit privé et procédure (remarquable). — Georges Bigwood. Le régime juridique et économique du commerce de l'argent dans la Belgique du moyen âge (documentation très abondante; les grandes lignes de la doctrine pas assez dégagées). — H. Capilant. De la cause des obligations (excellent). — R. Redslab. Histoire des grands principes du droit des gens depuis

l'antiquité jusqu'à la veille de la Grande Guerre (classification arbitraire; mais a déployé avec talent une vaste érudition). — *J. Duquesne*. François Bauduin et la Réforme (évolution de ses opinions religieuses). — 1924, janvier-mars. *E. LESNE*. Les diverses acceptations du terme « *beneficium* » du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle (le mot devient un terme concret désignant le bien tenu *per beneficium*; puis sont réputés *beneficia* les honneurs laïques, les comtés, et les honneurs ecclésiastiques, les évêchés et abbayes; la notion de fief se substituera au concept du bénéfice ordinaire et des honneurs laïques; il ne restera plus que le *beneficia ecclesiarum*). — *Pietro de Francisci*. Quelques observations sur l'histoire du testament conjonctif réciproque (les papyrus gréco-égyptiens ont fourni des textes nouveaux). — *A. Lefas*. De l'origine des juridictions consulaires des marchands en France (en place l'origine en Espagne au XV<sup>e</sup> siècle; de l'Espagne, l'institution a passé à Bruges, peut-être à Toulouse; puis les rois la répandent dans toute la France). — *H. Sée*. Quelques remarques sur l'origine des biens communaux en France (beaucoup de communaux datent des derniers siècles du moyen âge et semblent dériver des droits d'usage concédés aux paysans; mais il peut se faire que dès les premiers siècles du moyen âge les communautés d'habitants aient possédé par indivis des terres, surtout dans les régions montagneuses). — *O. Martin*. Le manuscrit des « *Coutumes notoires* » ayant appartenu à Brodeau (se trouve à la bibliothèque de l'Institut de France, ms. n° 1486). — *C.-rendus* : *Giovanni Rotondi*. *Scritti giuridici*, 3 vol. (on a bien fait de réunir ces écrits du célèbre romaniste italien; mort à trente-trois ans). — *Abbé Édouard Fournier*. Les origines du vicaire général (ne croit pas à l'identité entre le vicaire général et l'official; M. Paul Fournier conteste cette thèse). — *J. Billioud*. Les états de Bourgogne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (M. Ch. Hirschauer rend justice à la valeur du travail, mais discute quelques théories de l'auteur). — *A. Ribeaud*. Le moulin féodal. Étude de droit et d'histoire sur la principauté épiscopale de Bâle (théorie générale sur la féodalité et étude locale mêlées). — *M. Marion*. Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (rendra de grands services). — Société d'histoire du droit (séances du 13 décembre 1923 et du 10 janvier 1924).

15. — **La Revue maritime.** 1924, mars. — *O. Guihèneuc*. L'expédition combinée de la Baltique en 1870 (on sait de reste pourquoi elle ne reçut même pas un commencement d'exécution); suite en avril. — *Thomazi*. La guerre devant les ports belges; suite et fin en avril (très intéressant; montre l'audace souvent heureuse des sous-marins et torpilleurs allemands; la seule mesure efficace fut l'établissement par les Anglais d'un puissant barrage de mines entre Gris-Nez et Folkestone). — *J. Vivieille*. Francis Garnier, 1839-1873 (esquisse biographique; « officier de marine, explorateur et savant », Garnier « a sa place marquée au premier rang des grands marins qui créèrent nos colonies »).

**16. — Le Correspondant.** 1924, 25 mars. — J. DE POUYDRAGUIN. La politique allemande. — F. DE CASTELNAU. Trois mois de dictature militaire : l'œuvre du général von Seeckt (cette dictature a eu pour résultat de rendre à la Prusse la première place en Allemagne; or, la principale industrie de la Prusse est la guerre). — DE LANZAC DE LABORIE. Mgr Augouard et la France au Congo. — A travers la presse étrangère. Revues d'Italie, trad. par H. DUTEMPS. — 10 avril. J. DE PRÉCHAC. Où en est l'armée allemande? (« l'Allemagne possède actuellement tout ce qui lui serait nécessaire pour déclencher une nouvelle guerre, hors le matériel, dont elle tente, en vain jusqu'à présent, de réaliser la fabrication progressive »). — Jacques BARDOUX. La poussée démocratique dans l'Angleterre contemporaine. II. J. Ramsay Macdonald, sa formation et son tempérament. — Armand PRAVIEL. Le sixième centenaire du Gai savoir (l'œuvre accomplie par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse depuis sa fondation en mai 1324). — Comte DE PANGE. Sécurité et réparations, à propos du dernier *Livre jaune*. — Félix KLEIN. Une Vie américaine du cardinal Gibbons (sa popularité; intermédiaire entre Benoît XV et le président Wilson. Sur deux de ses principaux actes, voir *Life of cardinal Gibbons*, par *Allen Sinclair Will*). — A travers la presse étrangère. Revues d'Autriche, trad. par P. LECLERC. — 25 avril. Roger LABONNE. L'Italie et la Méditerranée. — DE LANZAC DE LABORIE. Les Jésuites en France, de 1845 à 1880 (d'après l'ouvrage de Joseph Burnichon, t. III et IV).

**17. — La Grande Revue.** 1924, janvier. — Georges RENARD. Le travail féminin dans la France actuelle. — Tsarine ALEXANDRA. Lettres au tsar Nicolas II; suite (1915; lettre du 17 juin : « Tu es et dois rester un empereur autocrate; nous ne sommes pas mûrs pour un gouvernement constitutionnel »). — Élie FAURE. Shakespeare; fin. — Février. Gustave BELOT. L'histoire des religions et sa portée. — Albert MAYBON. Le socialisme au Japon. — Tsarine ALEXANDRA. Lettres au tsar Nicolas II; suite (du 28 août au 8 septembre 1915 : « Trésor, continue à être énergique. Sers-toi du balai; montre leur les côtés sûrs, fermes, de ton caractère qu'ils n'ont pas assez vus encore... »). — Albert DE BERSAUCOURT. Librairie et publicité de jadis (depuis les *Petites affiches*, dont le premier numéro parut le 13 mai 1751, jusque vers la fin du Second Empire). — Paul DESCAMPES. La coéducation en Angleterre; fin. — Mars. Paul RENAUD et Robert DE JOUVENEL. La Société des Nations peut-elle sauver le monde? — Marie HOLLEBECQUE. Dieux et religions. Les formes primitives de la religion et de la magie (conférence). — Tsarine ALEXANDRA. Lettres au tsar Nicolas II; suite (du 9 septembre au 10 octobre 1915; le 17 septembre : « Tu as fermé la Douma, tout est pour le mieux; ne cède pas. Quoi que tu puisses dire aux délégués, cela aurait l'air de reconnaître leur existence. » Le 2 octobre, la tsarine conseille à l'empereur de maintenir au front les fils de la princesse Paley : « De quoi cela aurait-il l'air si les deux fils

de Paul [le grand-duc] vivent parasseusement au G. Q. G., tandis que leurs camarades versent leur sang en héros? » Intéressante lettre du 10 octobre sur l'urgence de faire expédier des wagons de farine, de beurre et de sucre. C'est Raspoutine qui le conseille : « Tout cela lui est apparu cette nuit, comme une vision. Gregory désire que je te parle de tout cela sérieusement, gravement même »). — Avril. J. TOU-TAIN. Dieux et religions; les dieux nationaux (le sentiment religieux s'est éveillé dans l'homme par le spectacle de la nature, en constatant qu'il y avait hors de lui d'autres forces que la sienne; il cherche à les combattre ou à les utiliser par des incantations et des rites qui sont le fondement primitif des religions. Ce fait individuel a pris ensuite une forme collective, sociale, chaque famille ayant son dieu, puis chaque cité et enfin chaque nation. Une des formes des religions nationales fut le caractère divin des souverains et le culte qui leur fut rendu dans l'Orient classique, à Rome même, où l'empereur était, de son vivant, adoré comme un dieu; « le culte impérial, dans le monde romain, n'est que le point d'arrivée d'une longue évolution dont on peut suivre les étapes à travers l'organisation religieuse des empires orientaux, à travers la mythologie ou les traditions légendaires de la Grèce ». La diffusion du culte du soleil au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère est un phénomène de même caractère, qui prépara les voies au monothéisme). — Tsarine ALEXANDRA. Lettres au tsar Nicolas II; suite (du 1<sup>er</sup> novembre 1915 au 12 mars 1916). — Paul HUNZIKER. Nos historiens d'après 1870 et M. Paul Bourget (qui leur reproche de manquer de patriotisme et se réjouit de voir Louis Bertrand exalter la France dans la personne du grand roi).

18. — **Mercure de France.** 1924, 1<sup>er</sup> avril. — Dr Maurice BOIGEY. Les jeux olympiques. Ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont. — Jacques LAUZIÈRE. La nouvelle légion étrangère (dans cette légion, les Allemands comptent, paraît-il, pour 52 % et leurs officiers savent se faire aimer d'eux). — AURIANT. La déchéance du khalifat ottoman. — Bertrand BAREILLES. Les origines d'André Chénier (le père du poète, Louis Chénier, était né à Montfort, près de Toulouse; parti en 1752 pour le Levant, il fut marchand de drap à Constantinople et, pendant plusieurs années, banquier du comte des Alleurs, ambassadeur de France. Le 25 octobre 1754, il épousa une Levantine, Élisabeth Lhomaca, de Constantinople, qui était catholique. Louis Chénier rentra en France en 1765; son fils aîné, le futur poète, n'avait encore que trois ans; mais le grec fut sa langue maternelle, et il se croyait bien Grec d'origine, alors qu'il ne pouvait être considéré que comme « Latin »). — 15 avril. John CHARPENTIER. Lord Byron ou le Romantisme flamboyant. — S.-E. KUHLMANN. Le problème alsacien. — Lucien DE SAINTE-CROIX. Un grand historien de la Gaule : Camille Jullian. — 1<sup>er</sup> mai. Charles DROUHET. Le Roumain dans la littérature française. — P. MASSON-OURSEL. Indianisme (annonce toute une série d'ouvrages récents dont : *Paul Oltramare. Histoire des idées théosophiques dans l'Inde*, t. II; *J. Przylaski. La légende de l'em-*

pereur Açoka; *Romain Rolland*, *Mahatma Gandhi*). — C.-rendus : *Nicolas Sokoloff*. Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe (exposé critique très émouvant et concluant). — *Alexandre Zévaès*. Le parti socialiste de 1904 à 1923 (c'est l'oraison funèbre du parti qui, depuis la mort de Jaurès, se débat dans l'incohérence). — *Zedlitz-Trützschler*. Douze ans à la cour impériale (maréchal de la cour de 1903 à 1910, ce personnage a vu de très près Guillaume II, dont il trace un portrait fort peu sympathique; il note ses brutalités, son « orgueil pharisien », son aversion pour toute vérité désagréable; mais aussi de réelles qualités d'intelligence et de charme dont il savait tirer des effets utiles, etc.).

**19. — Revue de France.** 1924, 1<sup>er</sup> avril. — *Roger SORG*. La jeunesse de Ronsard. — *A. KAMMERER*. Un voyage aux carrières des Pharaons (organisation du travail pour la construction des tombes royales). — *André CHEVRILLON*. A propos du centenaire de Byron (quatre pages sur Byron : « le type achevé de l'âme romantique »). — 15 avril. *Claude FERVAL*. La fin de Ninon de Lenclos (morte en 1705 dans sa quatre-vingt-dixième année; jusqu'au bout lucide et libre d'esprit, refusant enfin de « vendre son âme » aux Jansénistes ou aux Jésuites qui travaillaient en vain à sa conversion). — *E. DULAC*. Les six cents ans des Jeux floraux. — 1<sup>er</sup> mai. *Jules CLARETIE*. Ma candidature à l'Académie, I (très amusant. « Je vois bien pourquoi les académiciens veulent faire prendre patience aux candidats, c'est parce qu'ils ont passé par tant d'éccurements qu'ils tiennent à ce que les autres en fassent autant ! » Les candidats prennent les politesses pour des promesses, et les académiciens leurs promesses pour des politesses »). — *J.-Augustin LÉGER*. Figures d'outre-Manche : L'équipe Mac Donald. — *HENNET DE GOUTEL*. Les tribulations d'une reine d'Angleterre : Caroline de Brunswick, 1768-1821. — *Camille JULLIAN*. Fustel de Coulanges à Strasbourg (Fustel y écrit la *Cité antique*, tout près du Rhin, en face de la Prusse triomphante à Flensburg et à Sadowa; c'est « un plaidoyer contre la force. Partout où les Germains la mettaient dans l'histoire, Fustel met la religion, le consentement des hommes, une puissance morale, la vertu de l'idée. La *Cité antique*, vraiment, est bien une œuvre de frontière française »). — *Louis HALPHEN*. La Syrie et les Arabes au temps des califes de Damas (d'après les ouvrages d'*Henri Lammens* et les *Mélanges de l'Université de Saint-Joseph*).

**20. — La Revue de Paris.** 1923, 15 mars. — *Albert THOMAS*. Justice sociale et paix universelle. — *Paul APPELL*. Les bienfaiteurs de l'Université de Paris (énumération édifiante des legs et donations dont a bénéficié cette Université depuis 1913). — *Philippe BARRÈS*. La guerre à vingt ans, I (souvenirs et impressions des premiers temps de la Grande Guerre); suite le 1<sup>er</sup> et le 15 avril; fin le 1<sup>er</sup> mai. — *ARTHUR-LÉVY*. Davout, maréchal de l'Empire; fin le 1<sup>er</sup> avril. — *Émile MAGNE*. Quelques pénitents mondains à Port-Royal de Paris,

d'après des documents inédits. — Lieutenant X. Avec les Sénégalaïs par delà l'Euphrate; fin (émouvant récit d'une pénible retraite). = 1<sup>er</sup> avril. D. MERJEKOVSKY. La fin d'Alexandre I<sup>er</sup> (roman historique contenant beaucoup d'histoire puisée aux sources mêmes); suite le 15 avril et le 1<sup>er</sup> mai. — A.-R. ZIMMERMANN. Le relèvement de l'Autriche (important témoignage fourni par le commissaire général de la Société des nations à Vienne). — André MAUROIS. Lord Byron et le démon de la tendresse. — Charles DIGOY. L'incendie de Smyrne (deux faits à noter : seule la ville chrétienne a brûlé; l'incendie a commencé quatre jours après l'arrivée des Turcs. Donc ce sont eux les auteurs responsables; mais le haut commandement n'est pas en cause. Les auteurs du crime sont les irréguliers, les brigands, les fanatiques tourbillonnant à la suite de l'armée kémaliste; enfin « de Smyrne, qui fut une ville très riche, il ne subsiste plus qu'un grand village turc, appelé Izmir »). = 15 avril. Comte de SAINTE-AULAIRES. Un épisode sous la Terreur (extrait des Mémoires rédigés en 1847 par le comte de Sainte-Aulaire, un des meilleurs serviteurs de Louis-Philippe. Cet extrait est une notice de l'auteur sur son grand-père, M. de Noyan, 1730-1810, et sur ses tribulations en 1792 et 1793; impliqué dans l'affaire La Rouerie, il fut d'abord emprisonné à Rennes, puis transporté à la Conciergerie. Admirable dévouement de sa femme, qui se laissa duper par un fripon nommé Lalligant-Morillon; le 9 thermidor rendit à M. de Noyan la liberté). — Jacques PIOUS. La Commission du budget pendant la guerre (important au point de vue historique). — Yves de LA BRIÈRE. L'idéal chrétien et la Cité contemporaine. — Paul DOTTIN. La grande pitié des églises d'Angleterre (agonie de l'Église anglicaine et puritaine; l'âme anglaise n'est plus religieuse). = 1<sup>er</sup> mai. Lord CREWE. Les études classiques en France. — Jacques BAINVILLE. Vues politiques : ordre et autorité. — Léon BLUM. Vues politiques : l'idéal socialiste. — Louis MARLIO. Un grand Français à Madagascar : Jean Laborde. — Marcel DUNAN. Trois interviews d'hommes d'État autrichiens (le président de la République, Hainisch; le chancelier, Mgr Seipel, et le gouverneur de la Banque d'Autriche, Reisch, dont l'auteur a recueilli les déclarations contrôlées par eux).

21. — *Revue des Deux Mondes*. 1924, 1<sup>er</sup> avril. — Maurice PALÉOLOGUE. Romantisme et diplomatie. II. Metternich (portrait de Metternich comme diplomate, surtout au temps de Napoléon I<sup>er</sup>; sa vie sentimentale et amoureuse de 1815 à 1840 environ). — Firmin ROZ. Ce qu'on dit en Angleterre. Notes sur l'opinion anglaise (en ce qui concerne l'entente cordiale et les sentiments du nouveau ministère à l'égard de la France. Le gouvernement a réussi à détacher de nous « l'opinion anglaise »; mais le « sentiment anglais » nous reste fidèle en dépit de tout). — Louis DE LAUNAY. Les trois Ampère, d'après leurs papiers inédits. I. Le premier Jean-Jacques et la jeunesse d'André-Marie (Jean-Jacques, le père du physicien, né à Lyon le 8 janvier 1735, était négociant en soie. Juge de paix en 1793, il fut condamné à

mort pour avoir « lancé le mandat d'arrêt contre Chalier » et fut guillotiné le 23 novembre 1793. Son fils André naquit à Lyon le 22 janvier 1775; détails sur son enfance d'après une autobiographie inédite, sur ses fiançailles avec Julie Carron, d'après son Journal, qui a été publié non sans quelques lacunes). — Paul HAZARD. *Manon Lescaut*, roman janséniste (Prévost, bénédictin défroqué, a fait du chevalier Des Grieux une sorte de janséniste touché par la grâce et qui scandalise Tiberge, fidèle disciple de Saint-Sulpice). — G. LENÔTRE. *La Mirlitontouille*. III. La nuit du 4 brumaire (an VIII; derniers succès des chouans qui réussissent à délivrer les prisonniers de Saint-Brieuc). — Edmond PILON. La mort de Lord Byron, avril 1824. — André BEAUNIER. Un livre sur saint François de Sales (longue analyse du livre de M. Henry Bordeaux). — 15 avril. Louis DE LAUNAY. Le mariage d'André Ampère (avec Julie Carron; après trois ans d'attente, leur union fut célébrée, le 7 août 1799. Ce fut comme un roman d'amour; le 12 août 1800, leur naquit un fils, Jean-Jacques; le père venait à peine d'être nommé professeur de mathématiques au lycée de Lyon que sa femme mourut phthisique le 4 avril 1803). — Louis MADELIN. Le général Nivelle. — G. GOYAU. Les origines religieuses du Canada. III. *Les Croisés de Montréal, 1639-1645*. — G. LENÔTRE. *Le Mirlitontouille*; fin (les Bleus reprennent le dessus et, trois semaines après, le 18 brumaire mit fin à la chouannerie des Côtes-du-Nord). — 1<sup>er</sup> mai. Maurice PALÉOLOGUE. Romantisme et diplomatie. III. Chateaubriand (Chateaubriand diplomate sous la Restauration; sa haine jalouse contre Metternich, qui méprisait sa littérature et détestait l'homme). — Gabriel HANOTAUX. Abraham Bosse ou le frondeur (à propos de la Vie d'Abraham Bosse par André Blum). — Charles BENOIST. Un problème de psychologie historique: le gonfalonier perpétuel Piero Soderini, Florence, 1502-1512. — André CORTHIS. Avec Miguel de Unamuno à Salamanque. — C.-M. SAVART. Les académies de province au travail.

## BELGIQUE.

22. — *Analecta Bollandiana*. T. XLII, fasc. 4-2, 1924. — Mgr Louis PETIT. Saint Jean Xénos ou l'Ermite, d'après son autobiographie (personnage du XI<sup>e</sup> siècle qui vécut en Crète). — Louis VILLECOURT. Les collections arabes des miracles de la sainte Vierge. — Jean SIMON. Note sur l'original de la passion de sainte Fébronie (cette passion, qui est entièrement fabuleuse, a été écrite en syriaque pour la gloire de l'hellénisme, afin de montrer aux gens de Nisibe que le passé chrétien de leur ville se rattache à l'Eglise grecque. Fébronie a été « créée à l'image des figures épiques de l'hagiographie byzantine »). — Paul PEETERS. La date de la fête des saints Juventin et Maximin (deux soldats martyrisés à Antioche, sous Julien, en 363; leur fête peut être placée au 29 janvier, quelques jours après celle de saint

Babylas). — Hippolyte DELEHAYE. Le calendrier d'Oxyrhynque pour l'année 535-536. — Paul GROSJEAN. Cyngar Sant (étude critique sur les actes S. Cungari et sur les origines du diocèse de Wells). — Donatien DE BRUNNE. La translation de saint Hadelin (publie un récit en latin qui fut rédigé vers l'an 1350). — Maurice COENS. L'auteur de la « Vita Erkembodonis » (Erkembodon, moine, puis abbé de Sithiu, mort en 740 évêque de Térouanne; sa vie, qui est dans les *Acta SS.* au tome II d'avril, a sans doute été écrite par un moine de Sithiu, auteur en outre d'une vie de saint Bernard le Pénitent rédigée en 1182). — Bulletin des publications hagiographiques (notons les *Regesta pontificum romanorum. Italia pontificia*, par P. F. Kehr, tome VI, 2, et tome VII, 1, et *Germania pontificia*, par P. F. Kehr et Brackmann, tome III; *Francesco Lanzoni. Le origini delle diocesi antiche d'Italia; Giuseppe Ghedini. Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo*; une belle édition de la Chronique de saint Jérôme par J. K. Fotheringham; *Ferd. Cavallera. Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, t. I et II; *Abbot et Gwynn. Catalogue of the Irish mss. in the library of Trinity Coll. Dublin*; *Otto Braunsberger. Beati Petri Canisii epistolae et acta*, t. VII et VIII, etc.).

## GRANDE-BRETAGNE.

23. — *The English historical Review*. 1924, avril. — Carl STEPHENSON. La « firma unius noctis » et les « coutumes » de la centaine (cette « firma » est une rente en nature ou en argent payée à un seigneur par son fermier qui lui doit l'entretien d'une nuit; elle n'a rien à voir avec les « coutumes » ou redevances perçues sur la centaine). — J. C. NEALE. Peter Wentworth (2<sup>e</sup> partie de cette biographie; le rôle qu'il joua au Parlement quand y fut traitée la question de la succession du trône fut tel qu'il fut arrêté en 1591; relâché après plusieurs mois de détention, il fut incarcéré de nouveau lors du Parlement de 1592-1593. Il resta enfermé à la Tour pendant près de cinq ans et y mourut en 1597, victime du despotisme royal qui prétenait imposer le silence à l'opposition parlementaire). — Parakunnel J. THOMAS. Les débuts de l'impression sur les étoffes de coton en Angleterre (cette industrie, introduite par un Français, René Grillet, qui prit un brevet en 1690 pour imprimer sur calicot, est ce qu'en France on appelait « indienne » et en Angleterre des « Londrindiana ». Elle eut d'abord son siège en Surrey; c'est seulement dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle s'établit dans le Lancashire, par les soins de Robert Peel, le père du futur premier ministre). — H. W. C. DAVIS. Les origines de la guerre (analyse l'ouvrage d'Aequith : *The genesis of the war*; Gooch admet que le gouvernement allemand était sincère en déclarant qu'il n'avait pas voulu la guerre; cette opinion n'est guère soutenable). — G. H. FOWLER. Henri Fils-Henri à Woodstock (le jeune roi fut certainement à Woodstock dans les premiers jours de décembre

1170). — Miss Helen M. CAM. Les tournées générales de juges en 1329-1330 (avec des documents inédits). — W. P. M. KENNEDY. Les articles pour la visite du diocèse de Gloucester par l'évêque Wakeman, 1548. — C. S. B. BUCKLAND. Un jugement anglais sur Metternich en 1813 (publie une dépêche de John Harcourt King, agent de l'Angleterre à Vienne, du 5 février 1813 : « Sa seule ambition est d'être le pacificateur de l'Europe, et cela, non pour rendre à la maison d'Autriche son ancienne splendeur ni pour ébranler le pouvoir de la France, mais par vanité pure »). — C.-rendus : *Giuseppe La Mantia*. La Sicilia ed il suo dominio nell'Africa settentrionale dal secolo XI al XVI (ouvrage copieusement documenté et annoté ; il tend à prouver que les prétentions de l'Italie sur la Tripolitaine remontent au temps où la Sicile était un État indépendant). — *G. H. Fowler et M. W. Hughes*. A calendar of the pipe rolls of the reign of Richard I for Buckinghamshire and Bedfordshire, 1189-1199 (inventaire d'un maniement compliqué, qui rendra cependant service). — *Curia regis rolls I* : Richard I-2 John (long et important compte-rendu par Powicke). — *Paul Fredericq*. Codex documentorum sacratissimarum indulgentiarum neerlandicarum, 1300-1600 (important). — *Cora L. Scofield*. The life and reign of Edward IV (biographie pleine de renseignements puisés directement aux sources). — *Erich König*. Konrad Peutinger's Briefwechsel (304 lettres de 1491-1547, bien publiées). — *Florence M. G. Evans*. The principal secretary of state, 1558-1680 (bon). — *H. De Vries de Heekelingen*. Correspondance de Bonaventure Vulcanius pendant son séjour à Cologne, Genève et Bâle, 1573-1577 (très intéressant). — *C. A. Kincaid et Rao Bahadur D. B. Parasmis*. A history of the Maratha people II, 1680-1748 (bon). — *G. N. Clark*. The dutch alliance and the war against french trade, 1688-1697 (très important). — *Sidney et Beatrice Webb*. English local government : statutory authorities for special purposes (chapitres très nouveaux sur les travaux d'assainissement, l'assistance publique et les Commissaires des réformes), auxquels sont dues à peu près toutes les mesures prises aujourd'hui par les municipalités). — *Sir Richard Lodge*. Great Britain and Prussia in the eighteenth century (utile, mais confus). — *Sir Julian Corbett*. Official history of the war. Naval operations, t. II et III (très bon exposé des opérations navales). — *Palaeographia latina*, fasc. 1 et 2 (le fasc. 2 contient une bonne bibliographie des ouvrages sur la paléographie latine qui ont paru de 1911 à 1922).

**24.** — **History.** 1924, avril. — *G. G. COULTON*. Deux manières d'écrire l'histoire (réponse aux critiques adressées à l'auteur par Tout et par Powicke). — *Élie HALÉVY*. Les relations franco-allemandes depuis 1870 (reprend et critique plusieurs propositions exposées dans une conférence antérieure par M. Gooch ; montre en particulier combien il est erroné de dire que l'esprit de revanche s'est réveillé en France depuis l'Entente cordiale en 1904 ; que, tout au contraire, l'esprit du gouvernement français et des chambres a toujours été paci-

sique). — **C. H. L. MARTEN.** L'enseignement de l'histoire et le rapport officiel des « Cinq » (qui vient de paraître dans la section des « Educational pamphlets, n° 37 », 1923). — L'emploi du cinématographe dans l'enseignement (deux lettres sur cet intéressant sujet). — **A. J. GRANT.** Catherine de Médicis et les guerres de religion. — **C.-rendus :** *T. Eric Peet. Egypt and the Old Testament* (fait sans critique). — *M. L. W. Laistner. Greek economics* (traduction d'extraits d'auteurs qui ont parlé de l'économie politique à Athènes avant l'an 323). — *J. Armitage Robinson. The times of saint Dunstan* (beaucoup d'excellentes choses; mais l'auteur n'a pas vu clairement en quoi consista la réforme monastique entreprise par Dunstan; c'est à l'exemple du continent qu'il introduisit la règle bénédictine dans des monastères qui, en fait, appartenaien pour la plupart à des laïcs). — *R. J. E. Boggis. A history of the diocese of Exeter* (assez bon répertoire de faits). — *L. E. Bins. Erasmus the reformer* (recueil de quatre conférences où l'on s'efforce de montrer que la Réforme a pour initiateur Érasme). — *F. M. Nichols. The epistles of Erasmus to his fifty-third year, arranged in order of time, vol. III* (traduction d'un rare mérite). — *F. H. B. Daniell. Calendar of state papers. Domestic, 1680-1681.* — *C. Maxwell. Irish history from contemporary sources, 1509-1610* (très bon choix). — *G. P. Gooch. Franco-german relations 1871-1914* (c'est la conférence à laquelle Élie Halévy répond dans cette même livraison). — *Baron G. von Romberg. The falsifications of the russian orange book*, trad. p. *Cyprian Bridge* (les falsifications que l'on constate dans ce *Livre orange* ne permettent pas d'établir, ce que veut le baron Romberg, que l'Allemagne n'est pas responsable de la guerre).

**25. — The Quarterly Review.** 1924, avril. — **Général Sir George K. Scott MONCRIEF.** Le caractère du soldat anglais. — La solution du problème de Fiume et de l'Adriatique. — **Christophe HUSSEY.** Le déclin de la vie provinciale en Angleterre (par suite des changements qui se sont produits dans l'agriculture et parmi les ouvriers des champs). — **J. H. MORGAN.** La personnalité de Lord Morley, II (intéressants extraits de conversations que l'auteur eut avec Lord Morley sur les choses et les hommes les plus divers). — La vérité sur le traité de Versailles (d'après le dernier *Livre jaune*, l'ouvrage d'*André Tardieu* et celui de *R. S. Baker* : *Woodrow Wilson and the world settlement*. La question de la rive gauche du Rhin est étroitement liée à celle des garanties. Si la France avait obtenu la garantie de l'Angleterre et des États-Unis, la France eût renoncé à occuper la rive gauche du Rhin). — **William ARCHER.** Le théâtre au temps d'Élisabeth et de la Restauration (à propos des ouvrages récents de *E. K. Chambers*, de *Joseph Q. Adams*, de *C. H. Hertford*, d'*Allardyce Nicoll*). — **Prof. M. H. DZIEWICKI.** La Pologne en 1924. — **Vicomte CECIL OF CHELWOOD.** L'unité nationale.

**26. — The Times. Literary supplement.** 1924, 20 mars. — **E. R. Turner.** Europe, 1450-1789 (bon exposé des affaires européennes écrit

par un savant américain pour l'édification de ses compatriotes). — *H. Fisher. The common weal* (petit livre où de grands problèmes sont traités par un homme d'État qui est en même temps historien et philosophe). — *R. H. Murray et H. Law. Ireland* (bon résumé où l'on regrette cependant que Murray n'ait pas su se dégager de préjugés sectaires; les événements récents ont été au contraire fort bien présentés par Law). — *W. H. Manchée. The Westminster city fathers*: the burgess court of Westminster, 1585-1901 (excellente étude sur la « Cour des bourgeois » de Westminster, qui fut instituée par un Act de 1585). — *E. G. Millar. The Lindisfarne gospels* (très belle publication qui fait bien connaître un des plus beaux livres à peinture qui aient été exécutés en Angleterre à l'époque anglo-saxonne; il est probablement l'œuvre d'Eadfrith, évêque de Lindisfarne, qui mourut en 721). — 27 mars. La politique de Lord Palmerston (elle a été attaquée récemment dans deux ouvrages d'inspiration différente : *The letters of Charles Greville and Henry Reeve*, 1836-1865, publ. par *A. H. Johnson*, et *The triumph of Lord Palmerston*, par *B. Kingsley Martin*). — Comte *Stephan Burian. Drei Jahre* (souvenirs du comte sur les deux ans et demi où il fut ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, 1916-1919; peu intéressant, étant donné la médiocrité de l'homme qui ne fut jamais qu'un bureaucrate). — *Norah Hewitt. The rulers of Russia* (sans valeur). — *Sir Elliott Wood. Life and adventure in peace and war* (souvenirs intéressants, notamment sur les campagnes d'Égypte, 1882-1885, et sur la guerre des Boers). — *A. T. Olmstead. History of Assyria* (très bon résumé). — 3 avril. Le père de la médecine (à propos de deux ouvrages récents : *Hippocrates, with an english translation*, par *W. H. S. Jones*, 2 vol., et *Hippocrates and his successors*, par *R. O. Moon*). — *Earl Buxton. General Botha* (très intéressant). — *The Canadian war of 1812*, vol. II (important). — *George H. Putnam. Some memories of the civil war* (intéressant). — 10 avril. Lord *Byron, 1788-1824*. — *M. G. de Burgh. The legacy of the ancient world* (très intéressant). — *Elmer T. Merrill. Essays in early christian history* (l'auteur se préoccupe beaucoup de la méthode historique; mais la sienne est souvent fautive). — 17 avril. *Lilian M. Penson. The colonial agents of the British West Indies* (bonne étude sur l'administration coloniale, surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle). — *Harold J. Laski. A defence of liberty against tyrants* (réédite une traduction anglaise faite au XVII<sup>e</sup> siècle des « *Vindiciae contra tyrannos* », avec un savant commentaire). — *Ifor L. Evans. The agrarian revolution in Roumania* (instructif). — *Bruno Kuske. Quellen zur Geschichte des Kölner Handels und Verkehrs im Mittelalter, I-III* (analyse et publie de nombreux documents tirés des archives de Cologne. Important). — *The Journal of George Fox. A revised text edit*, by *Norman Penney*, with an introduction by *Rufus M. Jones* (très bonne édition). — *Harold Spender. Byron and Greece* (utile compilation). — 24 avril. *C. E. Fayle. History of the Great war. Seaborne trade, III* (ouvrage considérable; ce tome III et dernier traite

de la guerre sous-marine à outrance). — *Elizabeth W. Schermerhorn*. Benjamin Constant, 1767-1830 (excellente biographie). — *W. Page et P. H. Ditchfield*. The Victoria county history of Berkshire, t. III (important). — *I. Abrahams*. Studies in pharisaïm and the gospels. Second series (excellent). — *R. Travers Herford*. The Pharisees (vigoureuse apologie des Pharisiens, si maltraités dans les Évangiles). = 1<sup>er</sup> mai. *Viktor Bibl*. Der Zerfall (Esterreichs. Kaiser Franz und seine Erbe (utilise beaucoup de documents nouveaux; le présent volume s'arrête à la mort de l'empereur François 1<sup>er</sup> en 1835). — *Temperley*. A history of the peace conference of Paris, t. VI (fin de cette très importante étude). = 8 mai. La légende de la Révolution américaine (on fait ici le plus grand éloge des quatre volumes publiés par M. Osgood sur les colonies anglaises d'Amérique au XVIII<sup>e</sup> siècle, étude vraiment critique et impartiale sur la Révolution d'où sont sortis les États-Unis). — *Alfredo Panzini*. Diario sentimentale dal maggio 1915 al novembre 1918 (observations fines et pénétrantes sur l'état des esprits en Italie pendant la guerre). — *A. E. J. Robinson*. Authority and freedom (noble effort pour reconstituer l'unité chrétienne par une réforme des églises protestantes dont l'action est devenue stérile, le salut n'étant pas d'ailleurs dans l'abandon du principe de liberté au profit du principe d'autorité que représente l'Église romaine). — *Kate Norgate*. Richard the Lion heart (excellente biographie; mais la Croisade y occupe une place excessive). — *S. Langdon*. The Babylonian epic of creation (utile traduction des textes assyriens sur la création et le déluge; mais la langue en est singulière : parfois ce n'est pas anglais du tout).

## ITALIE.

27. — *Rassegna storica del Risorgimento italiano*. 1922, octobre-décembre. — *Maria Rosa BORNATE*. La jeunesse et l'exil d'A. Ruffini (contribution importante à l'un des plus sympathiques mazziniens). — *I. RAULICH*. Une poignée de lettres du comte Di Castagnetto à G. Giovanetti (ces lettres intéressent la politique sarde de 1847-1848). — *V. COLINI-BALDECCHI*. Procès et rapport général concernant la charbonnerie dans les marchés, 1825 (document important précédé d'une bonne introduction). — *D. SPADONI*. Rome secrète le lendemain de la Restauration (contribution détaillée sur le mouvement libéral à Rome après 1814). — *G. PALADINO*. Une aventure de G. Lattanzi à Naples en 1820 (récit d'une circonstance curieuse de la vie d'un patriote suspect, peut-être au service de l'Autriche). = 1923, janvier-mars. — *E. CANTONI*. Un nouvel exemplaire de feuilles carbonariques de Romagne en 1819-1820 (à la bibliothèque communale de Bologne, à la suite de la chronique manuscrite du comte F. Zangone). — *G. CANEVAZZI*. Enrico Cialdini en sa jeunesse (lettres concernant la vie du célèbre général entre 1831 et 1834). — *G. BONELLI*. Papiers de

police autrichiens à Brescia (inventaire rapide de documents qui paraissent curieux). — G. GONNI. L'amiral-prince Eugène de Savoie-Carignan et Damiano Sauli (contribution intéressante à l'histoire de la marine sarde). — G. PALADINO. Les antécédents idéologiques de la révolution de 1848 dans l'Italie du Sud (exposé des causes générales de ce mouvement, recherchées dans la propagande carbonarique, mazzinienne et giobertienne). — C. PAGANI. Le général R. Cadorna (à propos du livre de L. Cadorna; cf. *Rev. histor.*, t. CXLIV, p. 215). — E. CASANOVA. La Sicile en 1851 (documents des archives des Affaires étrangères françaises sur la croisière du Vauban). — A. ZANELLI. Une lettre de G. Montanelli sur Pie IX (datée du 5 mars 1847; intéresse surtout l'histoire du giobertisme). — C.-rendu : A. Comandini. Il principe Napoleone nel Risorgimento italiano (bon livre bourré de documents). — Avril-juin. A. SIGNORETTI. La politique anglaise pendant la crise de l'unité italienne (travail remarquable, d'après les sources imprimées, depuis l' entrevue de Plombières jusqu'à la prise de Gaète). — Luigia RIVELLI. G. Belli censeur et son libéralisme (étude curieuse sur l'attitude de l'écrivain Belli comme censeur théâtral à Rome de 1850 à 1860). — E. PONTIERI. Les événements de Lucera en 1848 (contribution à l'histoire des événements révolutionnaires en Capitanate). — Juillet-septembre. R. CESSI. Dessous politiques du premier congrès des savants italiens en 1839 (attitude du gouvernement autrichien et des divers gouvernements italiens devant l'initiative de la Toscane). — V. ADAMI. Documents concernant les événements de 1859 dans le Vallecaminica. — Evelina RINALDI. Une fidèle de Mazzini (Carlotta Benettini, de San Pier d'Arena; la biographie est suivie des lettres de Mazzini de 1856 à 1872). — R. QUAZZA. La droite et les élections dans la pensée de M. Minghetti (la chute de la droite date de 1876; elle fut préparée par les élections de 1874, dont Minghetti sut apprécier assez exactement les tendances). — E. MICHEL. La bibliothèque Vallicelliana de Rome. — P. MINIATI. Guerrazzi pendant le mouvement livournais de janvier 1848 (courte note concernant cette tentative qui se termine par l'arrestation de Guerrazzi). — C.-rendus : A. Monti. L'idea federalistica nel risorgimento italiano. — Id. Un dramma fra gli esuli; cartegio di Domenico Carbone dal 1845 al 1850 (soixante-dix lettres intéressantes). — Octobre-décembre. M. CORTESE. Pietro Calletta et son *Histoire* (travail remarquable sur la vie et les œuvres du grand historien méridional; à suivre). — Isotta VALABREGA. Le deuxième congrès des savants (tenu à Turin. Ce congrès tient une place importante dans l'histoire de la formation du sentiment national). — G. PALADINO. B. Musolino, L. Settembrini et les « Figliuoli della Giovane Italia » (organisation patriotique secrète fondée en 1834, poursuivie par la police napolitaine et aboutissant à un long procès qui se termine en 1841). — G. RUFFINI. Louis-Napoléon et Enrico Misley (les sentiments italophiles de Napoléon III ressortent des documents publiés). — A. PILOT. Charles-

Albert et le peuple vénitien, de la « fusion » à l'armistice Salasco (montre les vicissitudes de l'opinion à Venise en 1848-1849 au moyen d'une poésie anonyme). — E. MICHEL. Une mission secrète autrichienne en 1820 (il s'agit de la mission confiée par le comte Strassoldo, gouverneur de Milan, à un Belge établi en Italie, Pierre Questiaux, à Naples, Rome et Florence, pour se rendre compte de l'esprit public). — C.-rendu : *A. Simoni. L'esercito napoletano dalla minorità di Ferdinando alla Repubblica del 1799* (l'indiscipline finale de cette armée s'explique par la faible valeur des chefs, dans lesquels les soldats n'avaient pas confiance).

## PAYS-BAS.

28. — **Tijdschrift voor geschiedenis** de Groningue (1922), 3<sup>e</sup> livraison. — VAN DILLEN. Une crise à la bourse d'Amsterdam en 1763 (étude de la crise financière, courte mais violente, qui se produisit en Hollande à la suite des prêts considérables consentis par les banquiers d'Amsterdam aux puissances belligérantes durant la guerre de Sept ans). — BREEN. Historiographie populaire protestante aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (énumération et analyse de publications populaires glorifiant surtout la foi calviniste et le sentiment patriotique, personnifiés d'ordinaire par la maison d'Orange). — BOLKESTEIN. L'exposition des enfants à Athènes (réfute la légende des abandons d'enfants nouveau-nés à Athènes, représentés comme d'un usage régulier, alors qu'ils étaient en réalité exceptionnels). — HETTEMA. La partie néerlandaise de la table de Peutinger. — 4<sup>e</sup> livraison. VAN GELDER. Capitalisme et Réforme (l'auteur s'attache à dégager l'influence du capitalisme naissant sur l'apparition et les progrès de la Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle ; il montre qu'elle a été minime, les capitalistes du temps, comme les Fugger, étant rares, et le XVI<sup>e</sup> siècle conservant l'ancienne organisation des gildes et corporations de métiers, où Luther et Calvin ont recruté leurs plus ardents disciples). — BREEN. Historiographie populaire protestante aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (2<sup>e</sup> article). — GOSLINGA. Histoire de l'enseignement primaire au point de vue catholique (à propos d'une thèse, soutenue récemment à Louvain par le Dr Hentzen, sur l'enseignement primaire en Hollande de 1795 à 1813).

## CHRONIQUE.

---

**Histoire générale.** — Le Bureau international d'éducation morale, dont M<sup>me</sup> E. Hoogkame-Maykels (La Haye) est le secrétaire, centralise tous les travaux qui pourront sortir de l'initiative prise par le Comité international pour l'enseignement de l'histoire. Ce Comité a été fondé en juin 1923 en vue de développer l'esprit de justice et de sympathie entre les peuples; les membres français sont MM. Aulard, Kleincausz, Seignobos et Prudhommeaux.

G. BN.

**Histoire de la guerre.** — On lit dans le *Temps* du 23 avril : « Après plusieurs semaines d'interruption, le *Neue Freie Presse* de Vienne a repris la publication des notes journalières qui avaient été rédigées, avant l'explosion de la grande guerre, au ministère des Affaires étrangères de Russie. » Suit une analyse détaillée de ces notes, qui vont du 26 au 30 juillet 1914.

— « Ignotus » publie dans le *Times* du 10 mars 1924 une lettre pour examiner certaines allégations du général allemand von Kuhl sur la responsabilité de l'Allemagne dans le grand conflit. Il insiste en particulier sur le rôle essentiel des chefs des états-majors allemand et autrichien, von Moltke et Conrad von Hötzendorf.

G. BN.

**Antiquité.** — M. J. W. PRATT a publié dans les *United States naval Institute Proceedings* (avril 1924), *A chapter of ancient sea power : the Mithridatic wars*. Un croquis joint à l'exposé permet de suivre les opérations navales effectuées dans la Mer noire entre 88 et 64 av. J.-C.

G. BN.

**France.** — On annonce la mort, en juin 1924, de M. Joseph ROMAN, auteur d'un estimable *Manuel de sigillographie* (1892) et de nombreuses publications sur l'histoire des Hautes-Alpes; — et de l'illustre archéologue Jacques DE MORGAN, dont les fouilles retentissantes en Chaldée et en Égypte ont apporté tant de renseignements utiles pour l'histoire des anciennes civilisations de l'Orient classique.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le premier prix Gobert à M. Charles HIRSCHAUER : *les États d'Artois de leurs origines à l'occupation française, 1340-1640*, et le second prix à M. A. BRUN : *Recherches historiques sur l'introduction du*

*français dans les provinces du Midi et l'Introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon.* — L'Académie française a décerné le 1<sup>er</sup> prix à M. Émile LAUVRIÈRE : la *Tragédie d'un peuple. Histoire du peuple acadien de ses origines à nos jours*, et le second prix à M. Gabriel LESQUER : les *Commencements d'un empire : la prise d'Alger (1830)*.

— Un congrès des Sociétés d'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France a été tenu à Paris du lundi 19 au jeudi 22 mai 1924, à l'Institut d'histoire et d'économie urbaines, 29, rue de Sévigné.

— Longtemps les fonctionnaires des Archives nationales ont dû renoncer, faute de temps, à classer quelques-uns des fonds modernes dont ils avaient la garde, préoccupés qu'ils étaient de fournir au public les instruments de travail nécessaires aux recherches dans les séries les plus fréquemment consultées. Lorsque, pour la première fois, on songea à publier un inventaire sommaire qui devait comprendre les fonds postérieurs à la Révolution — et qui parut en 1891 — on s'aperçut que l'état de classement ne permettait pas toujours de suffisantes précisions, et l'on vit alors avec quelque étonnement dans cet inventaire des rubriques libellées : *Triages, Mélanges*; ce qui renseignait assez mal sur le contenu des liasses ainsi décrites. Depuis lors, le temps a marché, les classements ont été repris et presque partout terminés, certaines séries se sont enrichies d'apports nouveaux, et incontestablement l'*État sommaire des versements faits aux Archives nationales par les ministères et les administrations qui en dépendent*, qui vient de paraître avec une introduction de M. Ch.-V. LANGLOIS, directeur des Archives (Paris, Aug. Picard, 1924, in-8°, cxii-389 p.), marque un progrès réel; ce premier volume donne la situation exacte des fonds de l'administration générale, de l'administration départementale et communale, de la comptabilité générale, départementale et communale, de la police générale, de la police sanitaire, qui constituent les premières subdivisions de la grande série F des Archives nationales; il recense également les 7,346 registres d'enregistrement qui n'avaient pas été dénombrés jusqu'ici et qui, pour beaucoup, seront une révélation. L'histoire de l'accroissement des fonds modernes des Archives nationales, qui longtemps, en l'absence de toute règle, a dépendu uniquement de la bonne volonté des détenteurs de papiers publics, c'est-à-dire du hasard, a été étudiée et écrite de main de maître par M. Langlois, rendant justice à ceux de ses prédécesseurs qui ont su se montrer prévoyants; et c'est là comme une histoire du dépôt de l'hôtel Soubise depuis un peu plus d'un siècle. Le deuxième volume se fera sans doute attendre quelque temps, les crédits mis à la disposition de l'administration pour l'impression des catalogues et inventaires étant des plus restreints. — H. STEIN.

— Le gros volume de *Mélanges de littérature et de philologie germaniques* offerts à M. Charles Andler par ses amis et anciens

élèves à l'occasion du trentième anniversaire de son entrée dans l'enseignement supérieur, et qui a paru dans les Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg (in-8°, 458 p.; prix : 25 fr.), est une œuvre importante. Parmi les études qui s'y trouvent rassemblées, plusieurs sont consacrées à des questions de linguistique ou de littérature et ne peuvent par suite, quelles que soient d'ailleurs leur nouveauté et leur originalité, intéresser que de façon fort indirecte les lecteurs de la *Revue historique*; il convient pourtant de signaler que des linguistes éminents comme M. Antoine Meillet et M. Vendryes, que des philosophes et des historiens de la littérature comme M. C.-A. Bernoulli (de Bâle) et M. Henri Lichtenberger ont tenu à apporter à cet ouvrage collectif des contributions de haute valeur.

Parmi les études qui n'ont pas un caractère exclusivement linguistique ou littéraire, il en est auxquelles les historiens ne manqueront pas de prendre intérêt. En quelques pages nourries et précises, M. F. Baldensperger rappelle le long séjour fait à Strasbourg par Joseph Görres entre 1819 et 1827, dans un temps où le grand polémiste rhénan était regardé comme suspect par les gouvernements de la Sainte-Alliance. M. Georges Pariset apporte une pénétrante contribution à l'histoire du babouvinisme; il prouve que, contrairement à l'opinion généralement reçue, la doctrine de Babeuf n'a que des rapports assez lâches avec la maçonnerie et que la prétendue « conjuration des Égaux » n'a pas été calquée sur le modèle franc-maçon. Dans un parallèle ingénieux, M. Duraffour montre que Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, et Montesquieu, dans les *Considérations*, se sont également inspirés de Polybe, mais pour l'interpréter suivant des principes différents. M. Tronchon étudie le mouvement d'idées qui vers 1830, sous des influences surtout allemandes, entraîna en France divers historiens et juristes à élaborer, à côté de la philosophie de l'histoire alors en vogue, une philosophie du droit. M. Albert Thomas, directeur du Bureau international du travail, examinant de près deux mémoires fameux présentés en 1818 par Robert Owen aux gouvernements d'Europe et d'Amérique, établit que le célèbre théoricien anglais n'a pas, à proprement parler, préparé, ni même entrevu la législation internationale du travail; il a seulement appelé de ses vœux une collaboration morale et une aide mutuelle entre États.

Ajoutons que les historiens trouveront des vues ingénieuses et d'intéressantes suggestions soit dans l'étude consacrée par M. Vermeil aux prolongements de la réforme luthérienne dans la civilisation allemande des quatre derniers siècles, soit dans celle où M. Félix Bertaux indique avec quelle liberté certains Allemands jugeaient l'Allemagne de Guillaume II dès l'année 1889, soit enfin et surtout dans les pages si riches d'observations minutieuses et précises où M. Lanson, examinant les chapitres XXXV à XXXIX du *Siècle de Louis XIV*, montre comment Voltaire se documentait et comment il utilisait ses sources.

Dans une lettre-préface, le doyen Pfister a marqué le grand rôle joué par M. Charles Andler dans le développement des études germaniques au cours des trente dernières années. E. TONNELAT.

— M. Georges LEMARCHAND, conseiller municipal, a édifié un véritable monument en abordant l'*Étude générale au nom de la sixième Commission sur l'alimentation en eau de la ville de Paris et du département* (Paris, Imprimerie municipale, 1923, in-4°, 970 p., n° 57 des publications du Conseil municipal de Paris). En dehors des indications purement techniques, on y trouvera des renseignements très intéressants pour l'histoire de la démographie parisienne sur l'eau à Paris depuis les origines de la ville, etc. M. Lemarchand — ou ses collaborateurs — a judicieusement découpé ses investigations en quelques périodes, dont les séparations sont marquées par les dates de 1754, 1810, 1854, 1865, 1880. Des reproductions photographiques de monuments et des cartes complètent cette intéressante publication.

G. BN.

— *Politica*. Revue mensuelle d'initiation à la vie politique. Directeur : Frédéric Ozil. Direction et administration, 40, rue Chardin, Paris (xvi<sup>e</sup>). — Depuis le mois de mars 1922, un groupe d'historiens, d'économistes, d'hommes politiques, fait paraître cette excellente publication, que nous ne saurions assez recommander. Vingt-sept fascicules ont paru jusqu'à ce jour (de mars 1922 à mai 1924) et l'on peut dire que la revue est restée fidèle au programme qu'elle insère sur la couverture de ses fascicules. « *Politica* est uniquement une revue d'éducation. Elle s'adresse à tous ceux, sans distinction d'opinion, que la vie politique du pays intéresse. Elle apporte à chacun, selon l'esprit le plus impartial, les connaissances indispensables pour exercer les droits et remplir les devoirs du citoyen français. » Voici la liste des membres du Comité de rédaction : J. Aulneau, P. Bénaerts, Émile Bourgeois, de l'Institut, L. Cahen, P. Caron, H. Carré, Éd. Driault, L. Eisenmann, A. Guyot, Ed. Léfèbure, Roger Lévy, F. Mauvette, B. Nogaro, Penciolelli, M. Plum, G. Petiet, Ph. Sagnac; parmi eux un grand nombre sont les collaborateurs de la *Revue historique* et au nombre des collaborateurs nous trouvons encore Léon Abensour, Georges Bourgin, Robert-L. Cru, Marcel Déat, Fernand Hauser, André Philips, etc. Chaque numéro contient de quatre à cinq articles, plus une chronique politique du mois et le texte des lois nouvelles et les principaux documents parlementaires. Entre les cent articles parus jusqu'à ce jour, comment faire un choix? Disons seulement qu'ils se rapportent à toutes les grandes questions de politique intérieure et extérieure, aux lois constitutionnelles de 1875, à la présidence de la République ou à la présidence du Conseil, aux partis politiques, aux cabinets des ministres, au système électoral, aux lois municipales. Une place importante est faite aux problèmes économiques; on y étudie les réparations, le système monétaire français, le bureau international du travail, la journée de huit heures, la participation aux

bénéfices, les actions de travail. La revue ne se limite pas à la France ; elle présente des articles intéressants sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Europe centrale, l'Espagne, et aussi sur le mouvement constitutionnel en Chine. Puis elle donne des portraits des principaux hommes politiques tant français qu'étrangers : citons ceux de MM. Alexandre Millerand, Raymond Poincaré, Léon Bourgeois, Gaston Doumergue, Raoul Péret, Léon Bérard, Aristide Briand, Édouard Herriot et aussi Stanley Baldwin, Bonar Law, Mussolini, Stresemann. En somme, les électeurs trouveront dans ce recueil tout ce qu'il leur importe de savoir pour remplir — avec réflexion, en pleine conscience — leurs devoirs de citoyen et je suppose que les hommes politiques eux-mêmes y puiseront d'utiles renseignements. C. PF.

**Allemagne.** — La librairie Weidmann, à Berlin, a mis en vente le tome VII de l'*Italia pontificia*, par M. Paul KEHR, contenant la Vénétie et l'Istrie, et le tome III de la *Germania pontificia*, par son collaborateur M. A. BRACKMANN, comprenant les diocèses d'Eichstaedt, d'Augsbourg et de Constance (moins la partie qui est maintenant unie à la Suisse).

— Avec le tome IV du *Capital* de Karl MARX, traduit par M. J. MOLITOR (Paris, Costes, 1924, in-18, 292 p.; 8 fr.), qui vient de paraître, se termine la publication de l'œuvre du grand socialiste allemand. On y trouve l'étude célèbre sur le « procès d'accumulation du capital » et la fameuse description de l'Angleterre industrielle de 1846 à 1866. G. BN.

**Autriche-Hongrie.** — Toute une moisson de documents nous est fournie par la presse sur divers événements de la plus récente histoire austro-hongroise. Le *Sunday Herald* du 17 février 1924 a publié les souvenirs de la comtesse Marie Larish sur la tragédie de Meyerling : il en résulterait que la maîtresse de l'archiduc Rodolphe, Maria Vetsera, vivait encore en 1919, l'empereur François-Joseph ayant demandé qu'on la sauvât à tout prix pour qu'elle eût toute sa vie à expier ; elle avait été horriblement défigurée par la balle de son amant, qui avait tiré sur elle avant de se tuer lui-même. Cette version a été démentie par l'ex-président de police impériale, Gurub, qui assistait à l'ensevelissement de Maria Vetsera au cimetière d'Heiligenkreuz (*Corriere della sera*, 23 février 1924). — La *Libre Parole* du 28 mars 1924 a emprunté au *Neues Wiener Journal* du 4 février 1923 l'histoire des tractations qui eurent lieu en 1906 entre la France et l'Autriche à l'effet d'instituer une entente entre les deux pays : M. Clemenceau était alors à la tête du gouvernement français, avec M. Pichon aux Affaires étrangères, et le baron d'Ærenthal dirigeait la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie. Le point de départ de l'accord négocié par le journaliste viennois Szeps était la cession par le Creusot à l'usine Skoda d'une partie des fournitures militaires commandées par la Serbie. Les choses ayant traîné en longueur, peut-être par la

faute de M. de Reverseaux, ambassadeur de France à Vienne, qui était peu sympathique à la politique intérieure et extérieure de M. Clemenceau, les négociations se trouvèrent rompues. — La *Politika* de Belgrade a publié en mars 1924 plusieurs articles de Borivoj Jevtic, résumés dans le *Corriere della sera* du 16 mars, sur le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand à Sérajewo, le 28 juin 1914; l'auteur de cet article appartenait aux groupes de jeunes Serbes qui poursuivaient la libération des pays slaves soumis à l'Autriche-Hongrie, et il explique par le détail de quelle façon ces groupes, très fortement autonomes, pouvaient agir à l'insu les uns des autres. Si l'attentat perpétré par Cabrinovitch et Prinzip n'eût pas abouti, il est certain que l'archiduc serait tombé sous le poignard ou les bombes d'autres conspirateurs appartenant à d'autres « districts » (*kruzoci*) révolutionnaires. — Plusieurs journaux autrichiens ont publié le 16 avril 1924 une lettre écrite, dans l'automne de 1917, par le souverain d'un État neutre à l'empereur Charles sur la possibilité d'une paix séparée, comportant la constitution, en faveur de ce dernier, d'une Confédération des États danubiens (Autriche, Bohême, Hongrie, Croatie, Transylvanie), l'institution à Trieste d'un régime analogue à celui de Hambourg, avec une administration italienne, la formation d'un royaume de Pologne avec un souverain habsbourgeois ou sympathique aux Habsbourg. — Le *Journal des légionnaires tchéco-slovaques* du 18 avril 1924 reproduit des documents tirés des archives russes, d'où il résulte que certains Tchèques, Kramarz et Dürich en tête, étaient favorables à une combinaison qui aurait assuré au tsar de Russie la couronne de Bohême, combinaison qui eut le futur président Mazaryk comme principal adversaire. — Le comte hongrois Alader von Boroviczény a publié un livre de souvenirs sur les tentatives et les projets de restauration habsbourgeoise qui se terminèrent par la déportation et la mort de l'empereur Charles à Madère (*Der König und seine Reichsverweser*); il expose que l'Italie fut extrêmement hostile aux ambitions de l'empereur Charles, mais que le gouvernement de M. Briand aurait manifesté à l'égard de ce prince une certaine sympathie. Des extraits des souvenirs de von Boroviczény ont été publiés dans le *Times*, 18, 19 et 20 mars, et le même journal a inséré une étude d'ensemble dans son numéro du 16 avril. G. BN.

**Canada.** — On a célébré à Belleville, dans l'État d'Ontario, en juin 1924, le 140<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du Haut-Canada. Cette région fut colonisée par les « loyalistes » venus des États-Unis entre 1782 et 1784 et qui furent à la tête de la résistance contre l'attaque américaine de 1812.

**Grande-Bretagne.** — Sir Henry Hoyle HOWORTH est mort à Londres en juillet 1923, à l'âge de quatre-vingt-un ans. On lui doit un grand nombre de mémoires sur des sujets de géologie, d'archéologie, d'histoire et d'ethnographie. Rappelons seulement ses deux gros

ouvrages sur les origines et les premiers temps du christianisme en Angleterre : *Augustine the missionary* (1913) et *The golden days of the early english Church* (1916). Il était un des « trustees » du British Museum et de la National Gallery. — Le 9 février 1924 est mort le Dr Hastings RASHDALL, doyen de Carlisle, l'auteur bien connu des *Universities of Europe in the middle ages*. — En mars est mort le Dr W. DE GRAY BIRCH, éditeur du *Cartularium saxonicum*.

— Sir H. NEWBOLD a été désigné pour remplacer le regretté Julian Corbett dans la publication de l'*Official naval history of the war*.

— Dans les îles Buku, situées à vingt milles au nord-ouest de Stavanger, en Norvège, ont été découvertes, en 1923, de nombreuses monnaies dont la présence démontre nettement les relations entre les îles britanniques et la Norvège il y a plus de neuf cents ans. Cent soixante de ces pièces appartiennent en effet au règne d'Æthelred II (975-1013) et six autres à celui du père de ce dernier, Edgar (959-975). Il s'agit sans doute d'une partie des tributs payés par ces princes aux Vikings. Les pièces ont été frappées dans vingt-neuf ateliers, mais la plupart viennent de Londres, York, Lincoln et Canterbury. — G. BN.

— A l'occasion des conversations diplomatiques anglo-russes actuelles, M. B. LOCKHART a publié dans le *Times*, 4 avril 1924, un curieux article sur les premiers accords commerciaux passés entre les deux pays au temps d'Ivan le Terrible, le voyage de Chancellor à Moscou et l'envoi d'un ambassadeur moscovite, Osip Gregorievitch Nepea, à Londres (1553-1556).

G. BN.

— La prétendue lettre par laquelle Guillaume IV intimait à ses ministres de créer, en mai 1832, le nombre de pairs nécessaire pour faire passer le bill de réforme électorale, a été récemment acquise par le *Times*, qui, pour couper court à certaines discussions historiques, en a publié le fac-similé, avec un commentaire, dans son numéro du 22 février 1924. Le document est vraisemblablement de la main de Lord Brougham, dont le rôle, explicable à plusieurs titres, reste pourtant encore quelque peu obscur. — G. BN.

— La publication récente du livre de M. KLOTZ, l'ancien ministre français des Finances, *De la guerre à la paix* (Paris, Payot, 1923, in-8°), a soulevé des contestations de la part de MM. Keynes et Austen Chamberlain touchant le récit qu'il y donne des négociations franco-anglaises de 1919. Le *Times* des 27 février, 11, 12, 15, 18 et 21 mars 1924 contient les éléments de cette polémique; elle sera soumise, de par la volonté de MM. Klotz et Chamberlain, au colonel House, qui a été le principal représentant de l'Amérique à l'époque où se placent les événements. — G. BN.

**Italie.** — Un décret du 27 mars 1924 institue à Rome une École des sciences politiques, rattachée à l'Université de Rome; le personnel enseignant comprendra cinq professeurs. Elle a pour but d'assurer la

préparation scientifique pour les carrières administratives, diplomatiques, consulaires et coloniales et pour le journalisme. Nul doute que l'enseignement historique n'y soit représenté.

— Les fasc. 185-190 des « *Rerum italicarum Scriptores* » contiennent les textes suivants : *Diario di ser Tommaso di Silvestro* (tome II des *Ephemerides Urbevetanae*), publié par L. FUMI; le tome III du *Corpus chronicorum Bononensium*, publié par A. SORBELLI; *l'Historia sicula* de Barthélemy de Neocastro, publiée par G. PALADINO; la suite du *De obsidione Tiphernatum liber* de Roberti Ursi, publiée par G. MAGHERINI-GRAZIANI; plusieurs récits des Vêpres siciliennes en dialecte du pays, publiés par E. SICCARDI.

— On a célébré le 6 mai 1924 le septième centenaire de l'Université de Naples, bien connue par une série d'enseignements, mais particulièrement par ceux de la philosophie et du droit : c'est à Naples, en effet, qu'ont enseigné saint Thomas d'Aquin, Telesio, Giordano Bruno, Campanella pour la première de ces disciplines, Vico et Giannone pour la seconde.

G. BN.

— Nous signalons encore une publication se rattachant à Dante et d'un certain intérêt pour l'histoire littéraire de l'Italie : *Da Dante al Manzoni e studi critici*, offerts à G.-A. Venturi, 1888-1922 (Pavia, Fusi, in-8°, 264 p.). Elle comprend des travaux de MM. GALLAVRESI et CENZATTI sur M. Venturi; SCHERILLO, sur la mort de Giusti; FIORINI, sur la jeunesse de Varchi; ZUCCANTE, sur Platon à l'école de Socrate; MEDIN, sur les poètes anciens d'Italie et le *Purgatoire*; CAMPODONICO, sur la légende de Fetonte; PELLEGRINI, sur les vers 79-84 du chant VI de l'*Enfer*; ZINGARELLI, sur le « *loco santo* »; SEPULCRI, sur la *Vita rustica* de Parini; BENEDETTO, sur le *Moïse* de Vigny; ROCCA, sur l'ancienne lyrique vulgaire et le « *dolce stil nuovo* » de Dante; DONADONI, sur le sentiment de l'infini dans les poésies de Leopardi; VOLPI, sur les actes de la Commune de Milan; PORTA, sur Napoléon, Manzoni et Byron. M<sup>me</sup> MAZZUCHETTI publie dans ce recueil jubilaire une lettre inédite de Manzoni, et M. MARTINEZ s'efforce de déterminer les frontières de la sociologie. G. BN.

— Après une crise ouverte par la mort de son directeur, le prof. Alberto Del Vecchio, et un intérim rempli par la « *Deputazione toscana di storia patria* », qui a publié un fascicule double pour chacune des années 1922 et 1923, l'*Archivio storico italiano* ouvre une nouvelle série sous une direction composée de MM. A. Anzilotti, L. Chiappelli, A. Panella, N. Rodolico, E. Rostagno, G. Salvemini, L. Schiapparelli; le secrétaire de la rédaction est M. B. Barbadoro. Notre collaborateur M. Georges Bourgin y rédigera la Chronique française. A partir de la présente année 1924, l'*Archivio* paraîtra régulièrement par livraisons trimestrielles.

**Orient byzantin.** — Le premier Congrès international des Études byzantines a été tenu à Bucarest du 14 au 20 avril. Un grand nombre de savants des pays inscrits à la Société des Nations avaient répondu à l'aimable invitation du Comité d'organisation, présidé par M. le professeur Iorga. Le gouvernement roumain, qui avait pris ce Congrès sous son patronage, s'était fait représenter à la séance d'ouverture qui eut lieu sous la présidence de Son A. R. le prince Carol. Deux sections, qui eurent d'ailleurs plusieurs séances communes, furent constituées, l'une d'histoire, l'autre de philologie et d'archéologie. Nous ne pouvons citer tous les travaux importants qui furent présentés au Congrès. Signalons entre autres : une discussion intéressante entre MM. Collinet et Guarnieri Citati au sujet de l'influence des professeurs grecs de Beyrouth sur la codification de Justinien; des études de Sir W. M. Ramsay sur l'occupation de l'Asie Mineure par les Arabes et leur expulsion finale (641-965), de M. Diehl sur l'importance politique reprise par le Sénat, et même par le peuple de Byzance, après la mort de Justinien et qui a duré jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, de M. Iorga sur le caractère politique du mouvement iconoclaste et sur un mouvement correspondant fort curieux qui eut lieu à la même époque en Chine, de M. G. Millet sur les sceaux des commerciaux byzantins et sur les attributions de ces fonctionnaires, de M. J. Gay sur les monastères grecs de Sicile au début de la conquête normande, de M. Zeiller sur la date de l'établissement dans l'empire des Goths convertis au christianisme par Ulfilas, de M. Banescu sur le célèbre Kekaumenos Katakalon, de M. Marinescu sur la correspondance de Manuel II Paléologue avec l'Aragon, de M. G. Bratianu sur la colonie génoise de Péra à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Parmi les travaux de la section archéologique, citons la conférence de M. Kondakov sur l'histoire du vêtement impérial appelé « scarameange », le mémoire de M. Draghićeanu sur les funérailles des princes roumains, les communications de M. Puig i Cadafalch sur certains ornements communs aux églises moldaves et catalanes, de M. Bals sur les encorbellements curieux qui soutiennent les coupoles moldaves, de M. Perdrizet sur les sources byzantines possibles du thème de la Vierge au manteau, de M. Henry sur les fresques extérieures des églises de Bucovine et de nous-même sur les sculptures byzantines à thèmes iconographiques. Dans sa dernière séance, le Congrès a reçu une communication de M. Grégoire sur l'organisation et le programme de la nouvelle revue internationale *Byzantion*, que nous annonçons plus loin. Il a appris, en outre, qu'un Institut de civilisation byzantine venait d'être créé à l'Université de Bucarest; enfin, il a décidé, sur la demande de M. le professeur Voulich, que le prochain Congrès aurait lieu à Belgrade en 1926.

Ce sont là des résultats scientifiques importants, mais l'avenir y ajoutera ceux qui sortiront de l'admirable voyage à travers la Roumanie, qui fut offert aux membres du Congrès. Pendant une semaine, ils ont pu visiter les monastères de Bucovine, les églises de Jassy,

celles des vallées de l'Argès et de l'Oltu et étudier dans des conditions excellentes un art, peu connu jusqu'ici en Occident, et qui a été, sous une forme originale et locale, un prolongement de l'art byzantin jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce voyage vraiment révélateur a clôturé dignement ces premières assises internationales de la science byzantine. Le gouvernement roumain s'est honoré en prenant une initiative destinée à être féconde et tous ceux qui ont participé au Congrès garderont un souvenir inoubliable de l'hospitalité à la fois magnifique et cordiale qu'ils ont reçue et de l'accueil vraiment fraternel de leurs collègues roumains.

Louis BRÉHIER.

— Sous le titre de *Byzantion*, une nouvelle revue internationale d'histoire, de philologie et d'art byzantins paraîtra dès la fin de cette année à Bruxelles et à Paris, éditée par Vaillant-Carmanne (de Liège) et Champion (de Paris). Des souscriptions ont été accordées par les gouvernements et instituts scientifiques de France, de Belgique, d'Italie, de Serbie, de Roumanie et les principaux byzantinistes des divers pays d'Europe ont promis leur concours. La revue comprendra deux fascicules de 250 à 300 pages; le prix de l'abonnement est fixé à 75 francs belges. Pour tous renseignements, s'adresser à MM. les professeurs H. Grégoire et Graindor, 12, rue Royale, à Bruxelles. — L. B.

**Palestine.** — Dans les environs de Jérusalem ont été pratiquées diverses fouilles au cours desquelles des résultats intéressants ont été obtenus. Dans la vallée du Cédon, la « Jewish Palestine Exploration Society » a retrouvé quatre monuments, probablement funéraires (les « tombes » d'Absalon, Jehoshaphat, saint Jacques et Zechariah). M. Nahum Slousz, savant bien connu en France, qui dirige les travaux, a été forcé de les interrompre devant l'hostilité des Juifs orthodoxes. La « tombe » de Jehoshaphat a fourni des morceaux très intéressants d'art hébreu remontant au V<sup>e</sup> siècle avant le Christ. D'autre part, sur le mont de Sion, le professeur Mac Alister aurait retrouvé une tranchée plus ancienne que l'enceinte bâtie par les Jébuséens; il y a découvert des objets de l'âge moyen du bronze, c'est-à-dire datant de 2 à 3,000 ans avant l'ère chrétienne. G. BN.

— L'expédition mixte du British Museum et du Museum de l'Université de Pennsylvanie a continué à Ur, en Chaldée, ses travaux pour dégager le *ziggurat* qui y avait été retrouvé et qui a été construit par Kuri Galzu, roi kissite du XVI<sup>e</sup> siècle avant le Christ.

**Pays-Bas.** — Dans la collection de documents relatifs à la politique commerciale des Pays-Bas au XIX<sup>e</sup> siècle, publiés sous la direction de M. N. W. POSTHUMUS (*Documenten betreffende de buitenlandsche handelspolitiek van Nederland in de negentiende eeuw*), ont déjà paru quatre volumes : tome I (1919), Négociations avec l'Angleterre, 1813-1827; tome II (1921), Négociations avec l'Angleterre sur la politique coloniale, 1814-1823 (deux tomes publiés par M. Posthumus

lui-même); tome III (1921), *Relations avec le Japon au XVIII<sup>e</sup> siècle (Japan en de buitenwereld in de 18<sup>e</sup> eeuw)*, par M. J. Feenstra KUIPER; tome IV (1923), *Négociations avec la Prusse et autres États allemands jusqu'à l'Union douanière (Onderhandelingen met Pruisen en andere duitsche Staten tot aan de oprichting van het duitsche tolverbond, 1814-1833)*. — Dans le recueil de *Recherches sur l'histoire économique et sociale*, dirigé par le même érudit, a paru un tome I, publié par M. C. SMIT sous le titre : *De handelspolitieke betrekkingen tuschen Nederland en Frankrijk 1814-1914* (1923, in-8°; prix : 3 florins). — Ces diverses publications sont en vente chez Martinus Nijhoff, à La Haye.

**Tchécoslovaquie.** — Sous le titre de *Vojenské Rozhledy (Revue militaire tchécoslovaque)*, l'Institut des sciences militaires de Prague publie mensuellement des fascicules où alternent avec des articles techniques des études d'histoire militaire. Suivant un usage heureux, qui se répand de plus en plus, la table des matières est bilingue, tchèque et française, de sorte que le lecteur français peut reconnaître lui-même ce qui, dans chaque numéro, est propre à l'intéresser et n'a plus qu'à trouver un traducteur, chose qui, aujourd'hui, ne présente plus en France aucune difficulté. Dans les numéros de la dernière année, on relève entre autres des articles historiques sur les combats de Vouziers, octobre 1918; sur la cartographie à l'époque napoléonienne et son rôle dans la conduite des guerres; sur la bataille de Tannenberg de 1914; sur les débuts de l'armée lithuanienne; sur J. S. Machar, inspecteur général de l'armée tchécoslovaque (c'est le grand poète tchèque); sur Jean Zizka, héros national. La tenue générale de la revue atteste la sincérité et l'énergie de l'effort fait en Tchécoslovaquie pour fonder la puissance et l'efficacité de l'armée d'une démocratie sur l'union de deux éléments inséparables, conscience civique de la troupe et des chefs, valeur intellectuelle du corps des officiers. Cette conception démocratique qui, de l'*Armée nouvelle* de Jaurès, a retenu toutes les idées maîtresses, en n'écartant que ce qui provisoirement au moins restait utopique, c'est une mission militaire française qui a eu l'honneur de l'élaborer et de l'appliquer. L'article consacré dans le numéro d'avril au général Pellé, premier chef de cette mission, par le général Mittelhauser, son successeur après avoir été son chef d'état-major, est, en même temps qu'une très intéressante étude de psychologie militaire, un juste hommage à l'un des plus remarquables, comme général et comme homme, parmi nos grands chefs de guerre.

L. E.

**Turquie.** — La Section historique de l'état-major général turc avait été chargée de publier sept volumes sur la part prise par la Turquie à la grande guerre. Le tome I parut, en effet, en 1922, puis fut retiré de la circulation. On en trouve une analyse et de longues citations dans le *Times* du 3 mars 1924; son contenu mérite d'être rap-

proché des récents souvenirs publiés par M. W. Churchill sur son rôle pendant la grande guerre et particulièrement à propos de l'opération des Dardanelles. Quant aux autres volumes, la publication en a été ajournée.

G. BN.

---

**ERRATUM DU PRÉCÉDENT NUMÉRO.**

Page 153. L'élection de M. Camille Julian à l'Académie française a eu lieu le 3 et non le 10 avril 1924.

M. Mongredien nous prie de rectifier une indication bibliographique relative à son livre sur Nicolas Vauquelin des Yveteaux (voir plus haut, p. 66, note 2); au lieu de : 255 pages, il faut lire : 300 pages.

---

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

**Åberg (Nils).** La civilisation énéolithique dans la Péninsule ibérique, 264.  
**Andler (Charles).** Voir *Mélanges de littérature et de philologie germaniques*.  
**André (Louis) et Bourgeois (Émile).** Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, t. I et II, 233.  
 — Sources de l'histoire de France, xvii<sup>e</sup> siècle, t. III, 66, 238.  
**Anglès (Higin).** Voir *Pedrell (Felip)*.  
**Armaingaud (D<sup>r</sup> A.).** Voir *Montaigne (Michel de)*.  
**Ashley (Sir William).** The economic organisation of England, 8<sup>e</sup> édit., 119.  
**Au Canada.** 95.  
**Aude (A.-F.).** Vie publique et privée d'André de Béthoulat, comte de La Vauguyon, ambassadeur de France, 242.  
**Auguste (D<sup>r</sup> Nemours).** Sur le choix d'une discipline, 281.  
**Ayuntamiento de Madrid.** Revista de la biblioteca, archive y museo, 268.  
**Ballard (Adolphus) et Tait (James).** British borough charters; t. II : 1216-1307, 82.  
**Barbagallo (Corrado).** Come si scatenò la guerra mondiale, 266.  
 — Passato e presente. Saggi di storia, filosofia e politica, 285.  
**Basset d'Auriac (Gabrielle).** Les deux pénitences de Louise de La Vallière, 244.  
**Bellegarde (Windsor).** Petite histoire d'Haïti, 283.  
 — Voir *Lhérisson (Justin)*.  
**Bickley (F.).** Voir *Report of the manuscripts*.  
**Bloch (Marc).** Voir *Osbert de Clare*.  
**Bolland (William Craddock).** Voir *Year-books of Edward II*.  
**Bordeaux (Henri).** Saint François de Sales et notre cœur de chair, 271.  
**Borel (Tony).** L'abbé de Watteville et sa mission en Suisse, 272.  
**Bouchereau (Charles).** La législation scolaire d'Haïti, 282.  
**Bouglé (C.).** De la sociologie à l'action sociale, 111.  
**Bourgeois (Émile).** Voir *André (Louis)*.  
**Boutet de Monvel (Roger).** La vie de Lord Byron, 123.  
**Bremond (abbé Henri).** Histoire littéraire du sentiment religieux en France, t. VI, 72.  
**British Museum.** A guide to the anglo-saxon and foreign teutonic antiquities in the department of British and medieval antiquities, par O. Dalton, 75.  
**Buchan (John).** A history of English literature illustrated, 120.  
**Busson (Henri).** Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française, 1553-1601, 60.  
**Cabos (abbé Alban).** Guy du Faur de Pibrac, 1519-1589, 65.  
 — L'apologie de la Saint-Barthélémy par Guy du Faur de Pibrac, 65.  
**Calderini (Aristide).** La composizione della famiglia, secondo le schede di censimento dell'Egitto romano, 106.  
**Calendar of the close rolls preserved in the P. Record Office, Richard II**; t. IV : 1389-1392, 80.  
**Calendar of the fine rolls preserved in the P. Record Office**; t. VII : 1356-1368; publ. par C. B. Dawes, 80.  
**Calendar of state papers and manuscripts relating to English affairs.** Venice; t. XIV : 1636-1639, 86.  
**Calendar of treasury books preserved in the P. Record Office**; t. VIII : 1685-1689; publ. par William A. Shaw, 86.  
**Cambridge medieval history**, t. IV, 106.  
**Canadian history Society and its organisation**, 156.  
**Carnoy (A.).** Les Indo-Européens, 263.  
**Cartier (général).** Généralités sur la cryptographie, 276.  
**Catalogue of manuscripts and other objects in the museum of the P. Record Office**, 74.  
**Chance (James Frederick).** British diplomatic instructions, 1689-1789; t. I : Sweden, 1689-1777, 87.  
 — The alliance of Hanover, 121.  
**Charmant (Alcibi).** Haïti vivra-t-elle ? 280.

*Chaytor (H. J.).* Poem on the day of judgment, 120.

*Cirot (Georges).* La vida de la Madre Teresa de Jesus escrita de su misma mano, 108.

*Collas (Émile).* La belle-fille de Louis XIV, 241.

Complete bibliography of english journals and magazine, 1620-1920, 158.

*Cormack (Alexander A.).* Poor relief in Scotland, 126.

*Crougas-Créteil (P. de).* Paris sous Louis XIV, 246.

Curia regis rolls : Richard I-2 John ; publ. par C. T. Flower, 78.

*Curie (Mme).* Pierre Curie, 118.

*Cuvelier (Joseph).* Les préliminaires du traité de Londres, 1604, 65.

Da Dante al Manzoni e studi critici ; vol. offert à G. A. Venturi, 320.

*Dalton (O. M.).* Voir British Museum.

*Dawes (C. B.).* Voir Calendar of the fine rolls.

*Deloche (Maximin).* Les Richelieus. Le père du cardinal : François du Plessis, grand prévôt de France, 68.

*Deonna (W.).* L'archéologie ; son domaine, son but, 251.

*De Socio (Giuseppe).* Le président de Brosses et l'Italie, 284.

Documents relatifs aux négociations concernant les garanties de sécurité contre une agression de l'Allemagne, 119.

*Desbois (Jean).* Biographie du cardinal de La Rochefoucauld ; publ. par Gabriel de La Rochefoucauld, 70.

*Dommangé (Maurice).* Blanqui, 274.

*Dorsainvil (Dr J.-C.).* Lectures historiques et géographiques [Haiti], 283.

*Dubreuil-Chambardel (Dr L.).* La Touraine préhistorique, 104.

*Dudon (le P. Paul), S. J.* Le quétiste espagnol Michel Molinos, 1628-1696, 248.

*Duff (J. Wright).* The writers of Rome, 267.

*Dugas (L.).* Le philosophe Théodule Ribot, 118.

*Dulong (Gustave).* L'abbé de Saint-Réal ; étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII<sup>e</sup> siècle, 249.

*Du Motel (vicomte).* Le champion de Normandie : Robert II de Bellême, lieutenant du duc Robert Courteheuse, et son temps, 269.

*Ehses (Mgr).* Concilii Tridentini actorum pars sexta, 155.

*Emerson (R. W.).* Les Anglais ; esquisses de leur caractère, 125.

*Esmonin (Ed.).* Les intendants du Dauphiné, des origines à la Révolution, 60.

*Faral (Edmond).* Les arts poétiques du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, 116.

*Faucher (B.).* Les registres de l'état civil protestant en France, 273.

*Firmus (Antenor).* Lettres [datées] de Saint-Thomas, 282.

— Roosevelt, président de la République des Etats-Unis, et Haïti, 280.

*Florance (E.-C.).* L'archéologie préhistorique, protohistorique et gallo-romaine en Loir-et-Cher, 2<sup>e</sup> partie, 104.

*Flower (C. T.).* Public works in medieval law, t. II, 79.

— Voir Curia regis rolls.

*Fouqueray (le Père Henri).* Histoire de la Compagnie de Jésus en France ; t. III : 1604-1623, 70.

*Franchi de' Cavalieri (Pius).* Voir Mercati (Johannes).

*Furley (J. S.).* City government of Winchester, from the records of the XIV and XV centuries, 83.

*Gallouédec (L.).* La Bretagne, 276.

*Gasquet (cardinal).* The religious life of Henry VI, 84.

*Gaudfray-Demobynnes.* La Syrie à l'époque des Mamelouks, 284.

*Gauthier (Claudius).* Recueil des lois et actes de la République [Haiti], 1887-1894, 281.

*Gazier (Augustin).* Histoire générale du mouvement janséniste, depuis ses origines jusqu'à nos jours, 234.

*Giuseppe (M. S.).* A guide to the manuscripts preserved in the P. Record Office, 74.

*Halévy (Daniel).* Vauban, 245.

*Hazzidakis (J.).* Étude de préhistoire crétoise : Tylissos à l'époque minoenne, 263.

*Hennings (Margaret A.).* England under Henry III, from contemporary sources, 121.

*Holdswoth (W. S.).* History of english law, t. IV et V, 157.

*Huguet (Adrien).* Un maréchal des logis de la maison du roi : le marquis de Cavoye, 1640-1716, 242.

*Hyervoix de Landosse.* Lettres intimes de Vauban au marquis de Puysieulx, 238.

*Iorga (Nicolas).* Histoire des croisades, 107.

*Iswolsky (Alexandre).* Mémoires, 102.

*Janvier (L.-J.).* Du gouvernement civil en Haïti, 280.

*Jardé (A.).* La formation du peuple grec, 89.

*Johnson (James Weldon). The conquest of Haiti*, 283.

*Justin (Joseph). De la nationalité en Haïti*, 280.

— *De l'organisation judiciaire en Haïti*, 282.

— *Le différend entre la République d'Haïti et la République dominicaine*, 282.

*Kennedy (W. P. M.). The constitution of Canada*, 94.

*Kingsford (Charles Lethbridge). Henry V, the typical medieval hero*, 278.

*Knox (le P. Ronald) et Leslie (Shane). The miracles of king Henry VI*, 84.

*Lachèvre (Frédéric). La vie de Gabriel de Foigny, 1630?-1692*, 247.

*Lafforgue (abbé Eugène). Histoire de la dévotion aux douleurs de Marie dans le diocèse de Tarbes*, 278.

— *La peste en Bigorre*, 278.

— *Les ermites de la Bigorre*, 278.

— *Les seigneurs d'Antist*, 278.

— *L'instruction primaire en Bigorre sous l'ancien régime et pendant la Révolution*, 278.

— *Origines bigourdines*, 278.

*La Force (duc de). Le grand Conti*, 241.

*Lamouche (L.). La Bulgarie*, 260.

*Langlois (Ch.-V.). État sommaire des versements faits aux Archives nationales par les ministères et les administrations qui en dépendent*, 314.

*La politique républicaine*, 275.

*Laprade (William - Thomas). Voir Robinson (John).*

*La Rochefoucauld (Gabriel de). Voir Desbois (Jean).*

*La Roncière (Ch. de). Un grand ministre de la Marine : Colbert*, 250.

*Laski (Harold J.). A defense of liberty against tyrants; a translation of the "Vindiciae contra tyrannos" by Junius Brutus*, 271.

*Lauvrière (Émile). Histoire du peuple acadien, de ses origines à nos jours*, 92.

*Lavergne (Bernard). Les coopératives de consommation en France*, 118.

*Ledos (Gabriel). Saint Pierre Claver*, 1585-1654, 272.

*Léger (Jacques-Nicolas). Haïti; son histoire et ses détracteurs*, 1492-1905, 281.

*Légitime (général F.-D.). Souvenirs historiques sur la guerre civile [Haïti], 1867-1870*, 281.

*Lemarchand (Georges). Étude générale sur l'alimentation en eau de la ville de Paris et du département*, 316.

*Le Moy (A.). L'Anjou*, 276.

*Leslie (Shane). Voir Knox (le P. Ronald).*

*Letonnier (Gaston). L'abbaye exempte de Cluny et le Saint-Siège*, 264.

*Lhérisson (Justin) et Bellegarde (Windsor). Manuel d'histoire d'Haïti*, 1492-1905, 281.

*Liber feodorum*, t. II; publ. par Sir H. Maxwell Lyte, 78.

*Libro de Apolonio, an old spanish poem*; publ. par C. Caroll Marden, 268.

*Lilavois (Alexandre). Haïti; la rançon de l'indépendance nationale*, 283.

*Lombard (Alfred). Voir Saint-Réal.*

*Longnon (Jean). Mémoires de Louis XIV*, 237.

*Lyte (Sir Henry Maxwell). Voir Liber feodorum.*

*Magloire (Auguste). Histoire d'Haïti, 1804-1879*, 281.

*Magne (Emile). La fin troublée de Tallemand des Réaux*, 240.

— *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, 240.

— *Lettres à Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, sur la cour de Louis XIV*, 238.

— *Scarron et son milieu*, 272.

— *Une amie inconnue de Molière*, 240.

*Malo (Henri). Vie de Duguay-Trouin*, 237.

*Marcelin (Frédéric). Bric-à-brac*, 281.

— *Le général Nord-Alexis*, 1905-1908, 281.

*Marden (C. Caroll). Voir Libro de Apolonio.*

*Marguerite de Navarre. Œuvres*; publ. par Ed. Schneegans, 108.

*Marion (Marcel). Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, 231.

*Martin-Saint-Léon (Ét.). Les deux C. G. T. : syndicalisme et communisme*, 112.

*Mathorez (J.). Histoire de la formation de la population française. Les étrangers en France sous l'ancien régime*; t. II : les Allemands, les Hollandais, les Scandinaves, 114.

*Maurois (André). Vie de Shelley*, 123.

*Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te Rome*, 323.

*Mélanges de littérature et de philologie germaniques offerts à M. Charles Andler*, 314.

*Menjot d'Elbenne (vicomte). M<sup>me</sup> de La Sablière; ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé*, 243.

*Mercati (Johannes) et Franchi de' Cavalieri (Pius). Bybliothecae apostolicae Vaticanae codices manuscripti recensiti*, t. I, 106.

*Michelot (Jules).* Lettres inédites, 1841-1871; publ. par *Paul Sirven*, 117.

*Miron de L'Espinay (A.).* Robert Miron et l'administration municipale de Paris de 1614 à 1616, 67.

*Mohler (D' L.).* Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann, 155.

*Monceaux (Paul).* Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne; t. VII : Saint Augustin et le donatisme, 253.

*Mongredien (Georges).* Étude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, seigneur des Yveteaux, précepteur de Louis XIII, 1567-1649, 66, 324.

*Montaigne (Michel de).* Essais; publ. par *Pierre Villey*, t. III, 270.

— Œuvres complètes; publ. par le D<sup>r</sup> A. Arnaingaud. *Les Essais*, t. I, 63.

*Montessus de Ballore (R. de).* Index generalis, 4<sup>e</sup> année, 155.

*Montigny (Maurice).* En voyageant avec M<sup>me</sup> de Sévigné, 243.

Morceaux choisis des écrivains haïtiens, 280.

*Morpeau (Moravia).* La résolution Morpeau, 282.

— L'inconstitutionnalité de la convention américano-haïtienne, 282.

— Pro Patria, 281.

*Murray (Robert H.).* Erasmus and Luther; their attitude to toleration, 110.

*Netta (D<sup>r</sup> Gheron).* Die Handelsbeziehungen zwischen Leipzig und Ost- und Südosteuropa bis zum Verfall der Warenmessen, 113.

*Nikov (P.).* Les rapports des Tartares des Bulgares au moyen âge, 55.

*Nischer (Ernst).* Die Römer im Gebiete des ehemaligen Österreich-Hungaria, 268.

*Osbert de Clare.* La vie de saint Édouard le Confesseur; publ. par *Marc Bloch*, 71.

*Pannier (Jacques).* Recherches sur l'évolution religieuse de Calvin jusqu'à sa conversion, 270.

*Parmentier (D<sup>r</sup> René).* Le couvent des Trinitaires de Saint-André à Clermont-en-Beauvaisis, 235.

*Pasquet (D.).* Histoire politique et sociale du peuple américain, t. I, 269.

*Pastor (L. von).* Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters; t. IX : Gregor XIII, 1572-1585, 255.

*Peake (H.).* The bronze age and the celtic world, 263.

*Pedrell (Felip) et Anglès (Higinio).* Els madrigals i la missa de difunts d'En Bradieu, 268.

*Pineau (J.-B.).* Érasme; sa pensée religieuse. Érasme et la papauté, 110.

*Plummer (Charles).* Lives of Irish saints, 76.

*Politica, 316.*

*Posthumus (N. W.).* Documenten betreffende de buitenlandsche handelspolitiek Van Nederland in de negentiende eeuw, 322.

*Poujol (A.).* La question des Syriens en Haïti, 280.

*Price-Mars.* La vocation de l'élite, 283.

*Prior (O.-H.).* Divisiones mundi, 120.

*Prunel (chanoine Louis).* La Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle, 245.

*Purnell.* Voir *Report of the manuscripts*.

*Putnam (H. B.).* Early treatises on the practice of the justices of the peace, XV-XVI cent., 85.

*Reeb (W.).* Auszüge aus Ammianus Marcellinus, 15.

*Rees (Alojzij).* Dante, 159.

*Renaudet (Aug.).* Le concile gallican de Pise-Milan. Documents florentins, 1510-1512, 116.

*Report of the manuscripts of Earl Bathurst;* publ. par *F. Bickley*, 279.

*Report of the manuscripts of the marquess of Downshire;* publ. par *Purnell*, 278.

*Rézanov (colonel).* L'idéologie du communisme, 112.

*Richard (J.-M.).* La vie privée dans une province de l'Ouest. Laval aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, 235.

*Robinson (John).* Parliamentary papers, 1774-1784; publ. par *William-Thomas Laphrade*, 88.

*Rodocanachi (Emmanuel).* Byron, 1788-1824, 123.

*Roe (F.-C.).* Taine et l'Angleterre, 125.

*Roserol de Melin (Joseph).* Antonio Caracciolo, évêque de Troyes, 1515-1570, 62.

*Roll (Édouard).* Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, t. VII et VIII, 258.

*Saint-Réal.* La conjuration des Espagnols contre Venise; publ. par *Alfred Lombard*, 237.

*Saint-René-Taillandier (M<sup>me</sup>).* M<sup>me</sup> de Maintenon, 244.

*Salter (H. E.).* Chapters of the Augustinian canons, 80.

— *Registrum annualium collegii Meritonensis*, 1483-1521, 81.

*Salzman (L. T.).* The chartulary of the priory of St Peter-at-Sele, 82.

*Sannon (Pauléus).* Essai historique sur la révolution de 1843 [en Haïti], 281.

— *Toussaint Louverture*, t. I, 283.

*Schelle (Gustave).* Voir *Turgot*.

*Schaff (Eugène).* La question agraire en Russie, 96.

*Schniegans (Ed.).* Voir *Marguerite de Navarre*.

*Séailles (Gabriel).* La philosophie du travail, 113.

*Sée (Henri).* Les idées politiques en France au XVII<sup>e</sup> siècle, 246.

*Segre (Arturo).* Storia del commercio, 265.

*Selden Society*, 79.

*Sforza (Giovanni).* Miscellanea di studi storici, 157.

*Shaw (William A.).* Voir *Calendar of treasury books*.

*Sirven (Paul).* Voir *Michelet (Jules)*.

*Smits (C.).* De handelspolitieke betrekkingen tuschen Nederland en Frankrijk, 1814-1914, 323.

*Sombart (Werner).* Les Juifs et la vie économique; trad. par S. Jan Kélevitch, 265.

*Stocks (Helen).* Records of the borough of Leicester, 1603-1688, 82.

*Strachey (J. P.).* Poem on the assumption, 120.

*Sumner (Heywood).* A guide to the New Forest, 126.

*Tait (James).* Voir *Ballard (Adolphus)*.

*Talès (C.).* La Commune de 1871, 275.

*Tangl (Georgina).* Das Register Innocenz III über die Reichsfrage, 1198-1209, 155.

*Taylor (Henry Osborn).* Thought and expression in the sixteenth century, 108.

*Truc (Gonzague).* Lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon, 237.

*Turgot.* Voir *Oeuvres*, publ. par Gustave Schelle, t. V, 117.

*Uhry (Alfred).* La mise en valeur du Rhin, de Strasbourg à Bâle. Le grand canal d'Alsace, 277.

*Vaissière (Pierre de).* Un grand procès sous Richelieu : l'affaire du maréchal de Marillac, 1630-1632, 69.

*Venturi (G. A.).* Voir *Da Dante al Manzoni*.

*Véran (Jules).* Comment on devient député, sénateur, ministre, 276.

*Vialles (Pierre).* Etudes historiques sur la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier, 236.

*Vigouroux.* Récits historiques; Cacos et Picquets, 1867-1870, 281.

*Villey (Pierre).* Voir *Montaigne (Michel de)*.

*Vincent (Sténio).* La République d'Haïti telle qu'elle est, 282.

*Vising (John).* Anglo-norman language and literature, 120.

*Wring (Gérard).* De Cassii Dionis vocabulii quae ad ius publicum pertinent, 105.

*Wilson (S. Gordon).* The University of London and its colleges, 123.

*Wille (comte).* Mémoires, 1849-1915, 100.

*Wood (William).* Select british documents of the Canadian war of 1812, t. II, 88.

*Year-books of Edward II*; t. XVI : 7 Edward II (1313-1314); publ. par W. C. Bolland, 79.

## TABLE DES MATIÈRES.

### ARTICLES DE FOND.

	Pages
FILLIATRE (Charles). Gerberon, bénédictin janséniste du XVII <sup>e</sup> siècle . . . . .	1
WALTZ (Pierre). Les artisans et leur vie en Grèce aux VII <sup>e</sup> et VI <sup>e</sup> siècles; <i>suite et fin</i> : la condition sociale des artisans. . . . .	161

### MÉLANGES ET DOCUMENTS.

CAHEN (Gaston). Les Mongols dans les Balkans . . . . .	55
PICAVET (C.-G.). L'organisation du travail diplomatique en France de 1667 à 1670 . . . . .	205
WEIL (commandant Henri). Talleyrand courtisan peint par lui-même . . . . .	222

### BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire de France. Époque moderne, jusqu'en 1660, par Henri HAUSER. . . . .	60
— De 1660 à 1789 (1 <sup>re</sup> partie), par G. PAGÈS . . . . .	231
Histoire de Grande-Bretagne (1 <sup>re</sup> partie), par Ch. BÉMONT . . . . .	74

### COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Au Canada (René de Kerallain) . . . . .	94
DEONNA (W.). L'archéologie, son domaine, son but (G. Guénin) . . . . .	251
JARDÉ (A.). La formation du peuple grec (Robert Cohen) . . . . .	89
KENNEDY (W. P. M.). The constitution of Canada (René de Kerallain) . . . . .	94
LAMOUCHE (L.). La Bulgarie (Gaston Cahen) . . . . .	260
LAUVRIÈRE (Émile). La tragédie d'un peuple. Histoire du peuple acadien, de ses origines à nos jours (René de Kerallain) . . . . .	92
Mémoires du comte Witte, 1849-1915 (E. Duchesne) . . . . .	100
Mémoires d'Alexandre Iswolsky (Id.) . . . . .	102

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOUT 1924].

## TABLE DES MATIÈRES.

331  
Pages

MONCEAUX (Paul). <i>Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.</i>	
T. VII : <i>Saint Augustin et le donatisme (Prosper Alfaric)</i> . . . . .	253
PASTOR (L. VON). <i>Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.</i> T. IX : <i>Gregor XIII, 1572-1585 (H. Hauser)</i> . . . . .	255
ROTT (Édouard). <i>Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses.</i> T. VII et VIII (Id.) . . . . .	258
SCHKAFF (Eugène). <i>La question agraire en Russie (H. Sée)</i> . . . . .	96

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Allemagne (p. 113), Espagne (p. 268), États-Unis (p. 269), France (p. 114, 269), Grande-Bretagne (p. 119, 278), Haïti (p. 280), Islam (p. 284), Italie (p. 284). — Histoire de l'antiquité (p. 105, 267), de la guerre (p. 266). Histoire générale (p. 106, 264). Préhistoire (p. 104, 263).

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

**Belgique.** *Analecta Bollandiana* (p. 305).

**États-Unis.** *The american historical Review* (p. 141).

**France.** *Académie de marine* (p. 128); *Annales hist. de la Révolution française* (p. 128, 287); *Bulletin de la Société d'histoire moderne* (p. 289), du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française (p. 289); *Bulletin hispanique* (p. 289); *Carnet de la Sabretache* (p. 128, 290); *Comité des travaux historiques et scientifiques* (p. 291); *Correspondant* (p. 136, 301); *Grande Revue* (p. 301); *Journal des savants* (p. 129); *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts de Dijon* (p. 140); *Mercure de France* (p. 137, 303); *Polybiblion* (p. 130, 302); *la Révolution de 1848* (p. 131); *la Révolution française* (p. 132); *Revue archéologique* (p. 292); *Revue critique d'histoire et de littérature* (p. 132, 292); *Revue de France* (p. 137, 303), de Paris (p. 138, 303); *Revue de l'histoire des colonies françaises* (p. 133), de l'histoire des religions (p. 133); *Revue des Deux Mondes* (p. 138, 304), des études anciennes (p. 294), des études arméniennes (p. 134), des études historiques (p. 134), des études napoléoniennes (p. 135), des questions historiques (p. 294); *Revue d'histoire de la guerre mondiale* (p. 295), d'histoire diplomatique (p. 298); *Revue historique du droit français et étranger* (p. 298); *Revue maritime* (p. 136, 300).

**Grande-Bretagne.** *Bulletin of the John Rylands library Manchester*

(p. 143); English historical Review (p. 144, 306); History (p. 145, 307); Quarterly Review (p. 308); The Times. Literary supplement (p. 146, 308).

**Grèce.** Neoshellenomnemon (p. 147).

**Italie.** Nuova rivista storica (p. 149); Nuovo archivio veneto (p. 150); Rassegna storica del risorgimento italiano (p. 150, 310); Rivista storica italiana (p. 151).

**Orient byzantin.** Byzantinische Zeitschrift (p. 152).

**Pays-Bas.** Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te Rome (p. 152); Tijdschrift voor geschiedenis (312).

**CHRONIQUE :** Histoire générale (p. 313); Histoire de la guerre (p. 313); Histoire de l'Antiquité (p. 313); Allemagne (p. 156, 317), Autriche-Hongrie (p. 156, 317), Bulgarie (p. 156), Canada (p. 157, 318), Espagne (p. 157), États-Unis (p. 157), France (p. 153, 313), Grande-Bretagne (p. 157, 319), Italie (p. 158, 320), Orient byzantin (p. 321), Palestine (p. 322), Pays-Bas (p. 160, 323), Tchécoslovaquie (p. 323), Turquie (p. 324).

ERRATA . . . . .	160, 324
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE . . . . .	325
TABLE DES MATIÈRES . . . . .	330

*Le gérant : R. LISBONNE.*

